LiRE
magazine
littéraire

GRAND ENTRETIEN

BERNARD MINIER

« Tout est question de dosage... »

BALZAC, ZOLA, HUGO, BAUDELAIRE...

PARIS & LES ÉCRIVAINS

Éternelle source d'inspiration

SÉLECTION

PAULE CONSTANT,
OLIVIER NOREK,
JACK KEROUAC,
ISABELLE CARRÉ,
DJAÏLI AMADOU AMAL,
RÉGIS JAUFFRET

Numéro 506 Avril 2022 www.lire.fr

L 19817 - 506 - F: 7,90 € - RD

ELU PRODUIT DE L'ANNÉE 2022

PRODUIT BIO

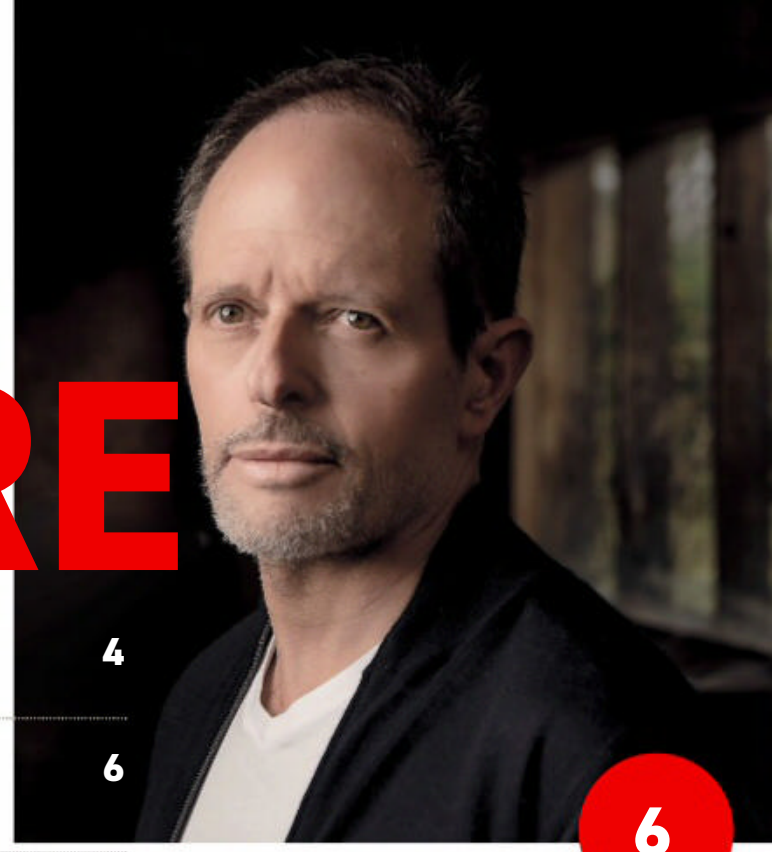
DÉCOUVREZ L'OR BIO, UN PUR PLAISIR

L'OR SANS DOUTE LE MEILLEUR CAFÉ DU MONDE

JACOBS DOUWE EGBERTS FR SAS L 30 BIS, RUE DE PARADIS, 75010 PARIS, FRANCE L 810 029 413 RCS PARIS L SAS AU CAPITAL DE 16 594 157,70 EUROS.

N° 506 AVRIL 2022
LIRE magazine littéraire

SOMMAIRE



40

LE DOSSIER
PARIS ENTRE LES LIGNES

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 6
Bernard Minier par Baptiste Liger

L'ACTUALITÉ 15

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN 36
Paule Constant

LE DOSSIER 40
Paris entre les lignes

LE PORTRAIT 54
Djaïli Amadou Amal

LE CAHIER CRITIQUE 59
. L'événement 60
. Littérature française 62
. Fantastique 73
. Polars 73
. Littérature étrangère 78
. Bande dessinée 84
. Jeunesse 85
. Classiques/Études littéraires/Poésie 86
. Essais/Documents 88

LA VIE DES IDÉES 98

LA LANGUE FRANÇAISE 105

LES LIVRES DE MA VIE 114
Mélanie Doutey

LA CHRONIQUE DE

STÉPHANIE HOCHET *Portrait de personnage* 27
PATRICIA REZNIKOV *Dans les piles* 58
THOMAS LEGRAND *Sens politique* 97
PASCAL ORY *Mot de tête* 103
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier d'écriture* 104
PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* 110

Crédits couverture :
© Mathieu Persan
© Éric Garault pour *Lire Magazine littraire*

Ce numéro comporte un encart *Lire Magazine littéraire* diffusé sur l'ensemble des abonnés France.

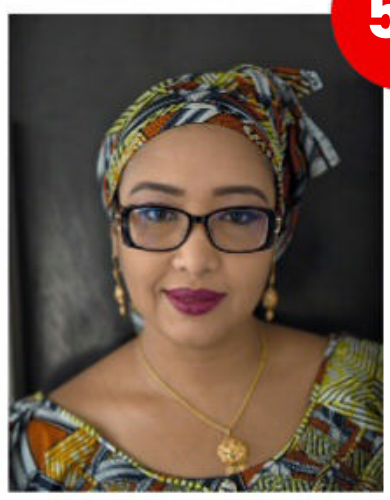
6

LE GRAND ENTRETIEN BERNARD MINIER

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

LE PORTRAIT DJAÏLI AMADOU AMAL

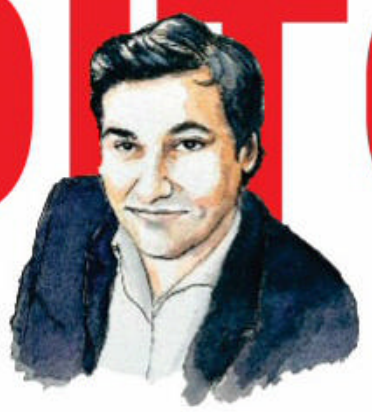
54



ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE – MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE REIMS – FRANCESCO GATTONI/ EMMANUELLE COLLAS

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER



À l'heure où nous bouclons cette édition de *Lire Magazine littéraire*, il est évidemment difficile de ne pas avoir les yeux fixés sur la situation en Ukraine et, en premier lieu, sur Kiev. Une cité aujourd'hui en danger qui nous rappelle qu'une capitale s'avère, de fait, un lien de culture. Comme l'est Paris. C'est à cette ville, qu'on a parfois surnommée « Paname » ou « Pantoche », que nous rendons hommage, à l'occasion du Festival du livre de Paris (qui aura lieu du 22 au 24 avril), dans un dossier qui revient sur la manière dont l'ont portraiturée un certain nombre d'écrivains – du XIXe siècle (Balzac, Hugo, Baudelaire, Zola…) – mais pas seulement. Si décrire Paris dans toute sa diversité peut se montrer un simple exercice poétique, son évocation s'est aussi révélée un bon moyen de croquer la société de son époque. La mythologie d'un endroit tient aussi à la vision qu'on en donne, à divers moments de son histoire et selon les subjectivités de ceux qui l'observent, même si elle semble parfois très éloignée des documents pour office du tourisme…

Il ne faut bien sûr pas réduire la France littéraire au « 7-5 », comme nous le rappelle la Ville des Lumières avec son salon Quais du polar – qui se tiendra du 1er au 3 avril. Lyon mettra ainsi à l'honneur la littérature noire, qui n'en finit pas de passionner de nombreux lecteurs. Parmi lesquels on compte les admirateurs de l'un des auteurs les plus populaires du genre, dont la notoriété dépasse de très loin l'Hexagone : Bernard Minier. Nous nous sommes ainsi entretenus avec l'ancien douanier devenu vedette des lettres, qui a choisi de situer l'action de son nouveau thriller, *Lucia*, de l'autre côté des Pyrénées (du côté de Salamanque). Et, dans le cas présent, la frontière franchie ne suscite pas d'inquiétude – si ce n'est à travers les rebondissements du roman…

Valérie Perrin et Sébastien Le Fol, invités des Lundis des écrivains aux Deux Magots

La légende d'un livre tient non seulement à ses qualités intrinsèques, mais aussi à son accueil et à l'évolution du regard sur le texte. On s'en rendra compte, à la lecture du remarquable essai *La Fabrique du chef-d'œuvre* (Perrin), dirigé par Sébastien Le Fol, qui sera invité dans le célèbre établissement parisien, lundi 4 avril à 18h30. Sera également au rendez-vous de cette rencontre, animée par Baptiste Liger, Valérie Perrin, dont *Changer l'eau des fleurs* a connu un incroyable destin international et qui vient de faire paraître en poche sa fresque *Trois* (LGF). Une séance de dédicace suivra la discussion.

Réservations sur evenementiel@lesdeuxmagots.fr ou par téléphone +33 (0) 1 45 48 00 33

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

LIRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43 avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions
Graphisme
Thomas Hamel, Jonathan Blezard
Iconographie
Janick Blanchard
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt
Chroniqueurs
Philippe Delerm, Stéphanie Hochet, Thomas Legrand, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Philippe Chevalier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Jean Dufournet, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Virginie Girod, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Robert Kopp, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Vincent Malausa, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Maxime Rovère, Juliette Savard, Serge Sanchez, Audrey Sovignet
Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43 avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Publicité littéraire : Aymon de la Forest Divonne (97 79) - afd@mediaobs.com

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Service abonnements
45 avenue du Général Leclerc
60643 CHANTILLY CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

AUDREY SOVIGNET - DR/LIVRE DE POCHE

GRAND PRIX POÉSIE RATP

à demain

PRÉSIDENT DU JURY
EDDY DE PRETTO

16 mars — 19 avril 2022
Pour voir votre poème affiché,
participez sur ratp.fr/grandprixpoesie

france•tv Lumni nrf Poésie | Gallimard PILOT J'AIME LIRE JE BOUQUINE LIRE magazine Babelio 20 minutes Télérama France Inter

Le grand entretien par Baptiste Liger

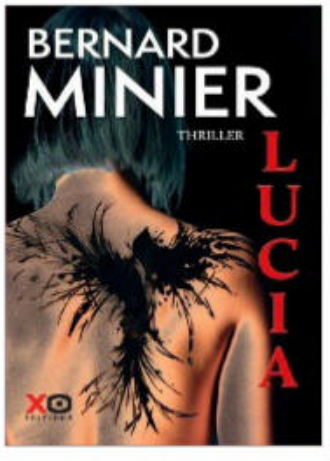
BERNARD MINIER

« TOUT EST QUESTION DE DOSAGE, DE RESSENTI. IL N'Y A PAS DE RÈGLES »

Voilà un écrivain français qui aime à faire froid dans le dos. À l'image du titre de son premier roman : *Glacé.* Comment oublier cette ouverture, avec ce cadavre de cheval décapité dans les hauteurs des Pyrénées ? Non content de recevoir un beau succès public dès sa parution en 2011, ce thriller d'une grande efficacité a permis à son auteur de connaître une renommée mondiale – jusqu'à figurer dans la liste, établie par le prestigieux *Sunday Times*, des 100 meilleurs romans policiers publiés depuis 1945. Ainsi, Bernard Minier s'est-il imposé comme une référence du genre grâce aux enquêtes de Martin Servaz et à ses terrifiantes scènes inaugurales, véritable marque de fabrique de ses ouvrages – *Le Cercle, N'éteins pas la lumière, Nuit, Sœurs, La Vallée, La Chasse…* Aujourd'hui, l'ancien douanier devenu l'un des écrivains préférés des Français nous entraîne en Espagne avec une nouvelle héroïne qui donne son titre à ce cru 2022 : Lucia.

Enquêtrice à l'UCO – soit *« l'élite des services de police judiciaire de la Guardia Civil »* –, cette jeune femme doit éclaircir le meurtre d'un de ses collègues, le corps supplicié, crucifié sur un calvaire, non loin de Madrid. Détail troublant : le tueur n'a pas utilisé des clous mais… de la colle ! Pour l'aider dans sa tâche, l'inspectrice fera appel à un groupe d'étudiants en criminologie de l'université de Salamanque – dirigé par le professeur Salomon Borges –, et à leur expérience DIMAS. À savoir un projet révolutionnaire, une sorte de logiciel, doublé d'une immense base de données policières, permettant de *« repérer des liens jusque-là passés inaperçus entre les affaires criminelles qu'on croyait sans rapport ».* Mais qui sont donc ces jeunes prodiges nommés Ulysses Joyce, Alejandro Lorca, Haruki Tanizaki ou Cordélia Blixen ? Le meurtrier s'inspirerait-il des toiles de la Renaissance ? Aurait-il été traumatisé par les *Métamorphoses* d'Ovide ? Tout le savoir-faire de Bernard Minier est au rendez-vous de *Lucia,* éparpillant au fil du récit nombre de petites références littéraires (très variées). Il nous reçoit aujourd'hui dans sa jolie maison, dans un petit village des Yvelines, croulant sous les livres – qui ne sont pas, nous promet l'ex-professionnel des douanes, issus de la contrebande…

TOUT LE SAVOIR-FAIRE DE BERNARD MINIER EST AU RENDEZ-VOUS DE *LUCIA*



QUAIS DU POLAR FESTIVAL INTERNATIONAL LYON

L'instant LIRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur *fnac.com/conseils-experts.*

★★★★☆
LUCIA
BERNARD MINIER
480 P., XO, 22,90 €. EN LIBRAIRIES LE 31 MARS.

Vous êtes l'un des auteurs français de romans policiers les plus reconnus en France et les plus traduits dans le monde. Comment votre vocation est-elle née ? Jouiez-vous déjà à l'inspecteur lorsque vous étiez enfant ?
Bernard Minier. Moins à l'inspecteur qu'à l'écrivain *[rires]* ! Dès que j'ai commencé à lire des livres sans images, j'ai commencé à écrire. Je m'appropriais les personnages – des *Bob Morane*, surtout –, et j'imaginais mes propres histoires avec eux. Ensuite, je suis passé à Lovecraft vers l'âge de 12 ans, puis à San-Antonio à 13-14 ans. À chaque fois, j'essayais de réécrire « à la manière de ». Puis, à la vingtaine, il y a eu Camus, Kafka, Nabokov… Je suis passé à la science-fiction et au polar traditionnel quand j'avais environ 15 ans – même s'il y a eu Henning Mankell, dans les années 1990, puis Dantec, Grangé, Vargas… Pour le côté inspecteur, j'avais une bande de copains à 12-13 ans et nous nous étions autoproclamés « les incorruptibles ». Notre mission était de faire régner l'ordre dans le quartier – mais étant donné la tranquillité du quartier en question, on n'avait pas beaucoup de boulot…

Vos premiers textes relevaient-ils, déjà, du thriller ?
B.M. Quand on lit *Bob Morane*, il y a forcément une part de suspense et de rebondissements. On retrouve des *cliffhangers*, de la tension, de l'énergie et la prééminence de l'histoire. En revanche, quand j'ai découvert Thomas Bernhard à 20 ans, il n'y avait quasiment pas d'histoire à raconter. Ce qui est important, c'est l'univers, la langue.

Avant votre première publication, *Glacé*, vous avez participé à de nombreux concours de nouvelles. Mais aussi, plus tôt, de BD…
B.M. Dans les années 1970, j'ai en effet participé à un concours de bande dessinée. J'avais fait une espèce de BD qui s'appelait *Les Métalozoïdes*. J'avais outrageusement plagié à la fois Druillet pour les cadres totalement délirants, le Bilal d'*Exterminateur 17* et Mœbius pour les personnages et le dessin. J'avais fini deuxième ou troisième. C'est vieux… Je devais avoir une quinzaine d'années. Après, j'ai tenté ma chance à des concours de nouvelles, qui ont eu entre autres vertus celle de m'apprendre la concision, ce qui n'est pas forcément évident vu la taille de mes romans.

« ÉCRIRE UN BON THRILLER EST UN EXERCICE D'EMPATHIE »

Quel a été votre parcours scolaire ?
B.M. J'ai toujours eu les meilleures notes en français, de la sixième à la première. Mais mon père était professeur dans un lycée technique et il a toujours voulu que je sois ingénieur. Donc, dès la seconde, on m'a collé dans un établissement de ce type. Selon mes professeurs de français, c'était une hérésie absolue… Après, j'ai fait des études de médecine, mais je n'ai pas passé le cap de la première année et n'ai donc aucun diplôme. Mes études universitaires ont été fort peu glorieuses. C'est sans doute pour cela qu'aujourd'hui je prends ma revanche en situant certaines de mes histoires dans des milieux universitaires, comme dans mon dernier livre où l'intrigue se déroule à l'université de Salamanque. Je suis un étudiant frustré !

Comment vous êtes-vous retrouvé dans les douanes ?
B.M. Il faut bien gagner sa vie ! J'ai passé une année en Espagne, à l'époque de la fameuse Movida – ma mère est venue en France à l'âge de 8 ans et je voulais connaître ses racines –, mais je me suis retrouvé sans argent et sans diplôme. Il m'a fallu revenir en France. J'ai tenté les concours administratifs, celui des douanes en premier. J'ai été admis et je ne me suis pas posé trop de questions… Je me rêvais quand même écrivain et je me disais : je vais travailler dans l'administration, durant la semaine, j'écrirai mon roman le week-end et, dans cinq ans, je me barre. Si ce n'est que cela a duré vingt-six ans *[rires]* !

***Glacé* était-il votre « vrai » premier roman ?**
B.M. J'ai écrit un texte à la fin des années 1990 qui s'appelait *Le Jour de Paris*, dans lequel j'imaginais un attentat perpétré par Al-Qaïda, en plein Paris, pendant le G7. Et ce bien avant le 11-Septembre 2001. J'avais beaucoup enquêté et réussi à obtenir l'organigramme complet d'Al-Qaïda. J'avais rencontré des personnes du service action de la DGSE, qui m'avaient expliqué la façon dont l'organisation marchait. Je m'étais même rendu à Washington pour faire des repérages. Avec mon ex-femme, on avait aussi roulé jusqu'aux portes de la CIA pour voir à quoi cela ressemblait… J'avais même réussi à entrer au CEA *[Commissariat à l'énergie atomique]* de Fontenay-aux-Roses – je peux le dire, il y a prescription aujourd'hui – grâce à la complicité d'un gars qui y travaillait et que je n'avais jamais vu de ma vie. Il m'avait donné rendez-vous un dimanche matin sur une place à Clamart. Il était au volant d'une Golf noire. Je suis monté dans la voiture et il m'a dit : *« À partir de maintenant, tu es mon frère. »* J'ai même pu manipuler du plutonium

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1960
Naissance de Bernard Minier à Béziers. Après des études à Tarbes et à Toulouse, il fait un bref séjour en Espagne, puis tente des concours administratifs. Il se retrouve ainsi contrôleur principal dans l'administration des douanes. Mais il n'en oublie pas pour autant ses desseins littéraires et participe à de nombreux concours de nouvelles.

2011
Publication de son premier roman, *Glacé,* qui fait immédiatement un tabac, en grand format, puis en poche, avant de conquérir le public étranger. Ce pur thriller dans les Pyrénées marquera les débuts de son héros fétiche, le commandant Martin Servaz, qu'on retrouvera dans *Le Cercle, N'éteins pas la lumière, Nuit, Sœurs, La Vallée* et *La Chasse.*

2017
Les téléspectateurs peuvent découvrir sur M6 la série télé, en six épisodes, tirée de *Glacé* avec Charles Berling dans le rôle de Martin Servaz. Trois ans plus tard, France 2 diffuse le téléfilm unitaire *Le Diable au cœur* avec Zabou Breitman, dont le scénario original a été signé Bernard Minier, en collaboration avec Laura Munoz.

dans des caissons étanches. Calmann-Lévy a failli publier ce roman mais le 11-Septembre est survenu et ça a été la fin de l'aventure…

À combien de maisons d'édition avez-vous au final envoyé *Glacé* ?
B.M. Cinq.

Pour combien de réponses positives ?
B.M. Quatre au départ, puis j'ai eu un autre refus d'une autre maison d'édition très connue, car nous ne sommes pas parvenus à nous entendre sur les modifications que je devais faire… À l'époque, je vivais à côté d'Arpajon dans *« un pavillon sans charme au fond d'une rue qui n'a de poétique que le nom »*, selon la journaliste d'une gazette people… Mais rue Joachim-du-Bellay, quand même *[rires]* ! J'avais lu le fameux numéro de *Lire,* « Comment se faire éditer », qui expliquait qu'on pouvait prétendre au mieux à 3000 euros d'à-valoir lorsqu'on publiait un premier roman. Là, grâce aux enchères, on était bien au-dessus. J'ai fait jouer la concurrence. Mon éditeur bien-aimé, Bernard Fixot, m'a ainsi fait une offre qu'on ne peut pas refuser, avec un à-valoir qui correspondait à neuf mois de salaire. Je me suis alors mis en disponibilité, persuadé que j'allais retourner travailler aux douanes. Mais *Glacé* a fonctionné tout de suite. On m'a alors proposé un deuxième à-valoir encore plus conséquent. Et de disponibilité en disponibilité, je ne suis jamais revenu…

L'essor de *Glacé* a pris une ampleur considérable en format poche…
B.M. Oui, il a tout cassé, pour arriver à 600000 exemplaires ! Un peu le même phénomène que pour mon camarade Michel Bussi avec *Un avion sans elle* – même si, en ce qui me concerne, c'était dès le premier roman…

Outre la France, dans quels pays vos romans sont-ils les mieux reçus ?
B.M. L'Allemagne, où le succès a été immédiat. Les Pays-Bas, la Pologne – un pays intéressant avec beaucoup de lecteurs –, la République tchèque – c'est un plus petit marché, mais je crois que j'y suis numéro un à chaque fois que je sors un roman. La République tchèque est d'ailleurs le seul endroit où j'ai été reconnu dans la rue, alors que cela ne m'est jamais arrivé en France.

Votre expérience dans les douanes a-t-elle eu une influence sur votre manière d'envisager le roman ?
B.M. Franchement, non. J'aurais pu nourrir certaines de mes intrigues avec les services des douanes, qui sont quand même en première ligne pour la lutte contre le trafic de drogue, mais ce ne fut pas le cas. J'ai envie de découvrir de nouvelles choses lorsque j'écris. Le seul élément qui transparaît dans certains romans est le rapport hiérarchique propre aux administrations, et la police est, justement, une administration.

Comment avez-vous imaginé le personnage de Martin Servaz, votre héros récurrent ?
B.M. Il est venu très progressivement. Lorsque j'ai attaqué l'écriture de *Glacé*, je ne savais pas du tout où j'allais. Ce n'est plus le cas aujourd'hui ! Maintenant, lorsque j'écris les premières lignes, j'ai déjà toute mon histoire sous les yeux, un plan en tête mais, comme le disait Didier van Cauwelaert : *« Un plan, c'est comme une route, c'est fait pour être quitté. »* En commençant *Glacé*, j'avais juste la première scène dans la montagne, avec le cheval. Je me suis dit qu'il me fallait un flic : soit un gendarme de la section de recherches de Pau, soit un policier de la police judiciaire de Toulouse. Après un bref temps de réflexion, j'ai choisi le policier parce que je connais mieux la ville de Toulouse que celle de Pau *[rires]*. Puis, je l'ai fait venir dans les Pyrénées, avec l'idée qu'il n'aimait pas trop la montagne, qu'il était une sorte d'érudit qui lit beaucoup, parce que j'avais envie d'écrire autre chose qu'un simple roman noir. Puis je lui ai fait écouter de la musique classique. Servaz adore Gustav Mahler parce que je voulais un compositeur dont tout le monde connaisse le nom mais dont, au fond, peu de gens écoutent la musique – à part la *Symphonie n° 5* utilisée dans *Mort à Venise*. Aussi, mon inspecteur a un pied dans le XX^e^ siècle et un autre dans le XXI^e^, même s'il a beaucoup de mal avec le nouveau monde et les technologies. De la même manière, la musique de Mahler avait un pied dans le XIX^e^ siècle et un autre dans le XX^e^ puisqu'elle annonçait quasiment tout ce qui allait suivre.

La première scène de *Glacé* a beaucoup marqué les lecteurs. Pourquoi vos romans comportent-ils toujours une scène inaugurale « choc » ?
B.M : Parce que, aujourd'hui, on n'a pas de temps à perdre. J'ai commencé à lire dans les années 1960-1970. À l'époque, il y avait des romans qui prenaient le temps de s'installer. On était des prisonniers heureux de cette lecture, parce qu'on n'avait rien d'autre à faire. On avait tout le temps qu'il nous

fallait pour lire. Aujourd'hui, nous sommes dans la civilisation du zapping. Moi, si une série ne m'accroche pas au bout de cinq minutes, je change. C'est la même chose pour les romans. Le lecteur a lui aussi une offre pléthorique en librairies et il n'a donc pas plus de temps à perdre. Je joue là-dessus. Je lui mets une grande claque pour le réveiller un peu, mais c'est aussi une façon de lui dire : « Accroche-toi, parce que ça va secouer. » Et le lecteur adore être secoué.

Cette manière d'introduire vos récits est-elle toujours votre point de départ ?

B.M. Ça va paraître étrange, mais c'est le cas. Comme un petit flocon autour duquel je vais rouler ma boule de neige. J'en ai besoin. J'ai une écriture extrêmement linéaire parce que je me mets dans la peau de mes personnages. Un bon thriller est un exercice d'empathie : on s'attache aux personnages et on les accompagne dans leurs peurs, leurs luttes, leurs espoirs. J'écris ainsi une première scène, puis le premier chapitre et ainsi de suite… Je me rappelle que Fred Vargas disait que son premier jet était de la merde et qu'elle retravaillait son texte ensuite. Moi, je fais l'inverse : je travaille chapitre par chapitre avant d'aller plus loin. Sinon, je ne peux pas avancer.

Lorsque vous vous lancez dans l'écriture d'un roman, avez-vous déjà une idée de ce que seront l'intrigue, les personnages…

B.M. Oui, toujours. Lorsque je parle d'aventure linéaire, je parle de l'écriture proprement dite. J'ai déjà un plan et même un *roadbook* qui contient la bible des personnages et souvent des photos que je vais piquer sur Internet ou des têtes d'acteurs qui correspondent à mon personnage. J'ai également tous les lieux que vont traverser les personnages. Je les ai généralement déjà visités, pris en photo, dessinés en croquis. J'ai en outre un séquencier pour savoir ce qui va se passer scène par scène. L'écriture de ce *roadbook* correspond à un tiers du temps que je mets pour écrire un roman.

Et connaissez-vous systématiquement le dénouement ?

B.M. C'est indispensable.

Dans un thriller, le lecteur a besoin de relances, de rappels. Comment les intégrez-vous au cœur du récit ?

B.M. Tout est question de dosage, de ressenti. Il n'y a pas de règles. Si un personnage a été absent pendant un certain temps, un rappel s'impose. À ce niveau-là, il y a, il faut le reconnaître, une aide de la part de la maison d'édition.Et aussi de lecteurs extérieurs, notamment de lectrices qui me permettent de donner vie à mes personnages féminins. Je leur dois beaucoup. Par exemple, dans *Lucia,* il y a une scène où mon héroïne va aux toilettes. L'une de mes lectrices m'a dit : *« Comment fait-elle avec son arme à feu et son étui ? »* C'est tout bête, mais voilà une question que je ne me serais même pas posée ! J'ai trouvé que c'était judicieux, même si ça semble anecdotique. Nous avons besoin de cet aspect de réalisme : je veux non seulement que ce que j'écris sonne vrai, mais que cela soit vrai.

Justement, comment l'héroïne de votre dernier roman, *Lucia,* est-elle née ?

B.M. Je l'avais en tête depuis un moment. Je voulais faire un roman avec un personnage espagnol depuis longtemps. Et je voulais une femme. Pour le physique, je n'ai pas eu à chercher bien loin, j'ai quelques personnes autour de moi qui lui ressemblent furieusement. Le caractère vient lui aussi de quelques amies espagnoles qui ont le sang chaud. C'est presque un cliché, mais c'est une réalité *[rires]*. J'espère sincèrement que les lecteurs et lectrices s'attacheront à elle.

Bernard Minier s'inspire de la peinture baroque pour ses scènes de crime, comme cet *Apollon écorchant Marsyas* peint par Ribera en 1637.

Aviez-vous dès le début songé à un potentiel personnage récurrent ?

B.M. Je l'ai envisagé, oui ! Ce n'est pas une certitude, mais j'ai eu envie de la faire revenir dès le départ parce que j'aime beaucoup ce personnage. Elle a un avantage par rapport à Servaz : elle fait partie d'un service local qui peut se projeter sur n'importe quelle scène de crime en Espagne. En France, on ne va pas envoyer la police judiciaire de Toulouse à Lille ! Je trouve cet élément très riche car il permet de se promener un peu partout en dans le pays.

L'un des éléments principaux de *Lucia* est aussi ce logiciel qui synthétise toutes les données…

B.M. Ah, lui, il est totalement imaginaire… En revanche, le groupe d'étudiants en criminologie de l'université de Salamanque existe bel et bien, sous une autre forme. Au départ, je voulais que l'histoire se déroule dans cette université parce que c'est l'une des plus vieilles d'Europe. Salamanque est une ville fabuleuse, l'une des plus belles d'Espagne. Une véritable machine à remonter le temps. Je me suis renseigné et j'ai soudain appris que le seul groupe d'étudiants en criminologie d'Espagne se trouvait là-bas, une chance ! Je me suis donc rendu sur place pour rencontrer ces étudiants et leurs professeurs. Autre coup

MUSEO NAZIONALE DI CAPODIMONTE, NAPOLI

de bol : leur bureau se situe dans le sous-sol de la faculté de droit. On s'est mis à la recherche d'une pièce assez grande pour installer ce logiciel. Ils ont spontanément eu l'idée du laboratoire de criminologie. C'est ainsi que j'ai découvert une pièce de 11 mètres sur 7 avec, sur les murs, des portraits de Ted Bundy, de Charles Manson, des empreintes digitales géantes, un mannequin plus ou moins écorché… Bref, un décor parfait ! Le décor du roman n'est même pas inventé, il existe.

En lisant votre roman, on ressent une influence des séries télévisées. Projetez-vous *Lucia* dans ce format ?
B.M. Non. Cela dit, j'ai quand même un producteur qui m'a contacté avant même que le livre soit sorti, pour une coproduction franco-espagnole. Je regarde beaucoup de séries télévisées car c'est là, selon moi, que se trouve aujourd'hui la création. On a quand même des scénaristes qui ont une grande exigence dans l'écriture parce que les plateformes proposent une offre phénoménale et qu'il faut bien se distinguer. J'ai écrit pour France 2 un téléfilm intitulé *Le Diable au cœur,* et cette écriture scénaristique m'a appris qu'il faut être très carré.

Dans *Lucia*, vous citez de nombreux films d'horreur. Avez-vous été un grand consommateur de ce genre ?
B.M. Oui et j'en consomme encore ! En général, je les regarde vers minuit. Se faire un film d'horreur en plein jour n'a pas de sens.

Il y a aussi un clin d'œil au *Silence des agneaux*. Le personnage du psy cannibale Hannibal Lecter a-t-il été une influence ?
B.M. C'est un hommage assumé. J'ai découvert Thomas Harris grâce au *Sixième Sens* – pas celui de M. Night Shyamalan, mais l'excellente adaptation de *Dragon rouge* par Michael Mann avec, dans le rôle de Lecter, Brian Cox.

Les noms des étudiants font tous référence à des écrivains. Pourquoi ?
B.M. Je n'en sais rien, cela m'est venu sur un coup de tête. Je voulais m'amuser un peu et les étudiants étrangers me le permettaient. Il y a un étudiant japonais ? Allez, je l'appelle Tanizaki. Et, hop, on ajoutera Haruki pour le prénom. Il y a un étudiant anglais ? Ce sera Joyce – même si l'auteur d'*Ulysse* est irlandais, je le sais bien. Il y a un étudiant espagnol ? Partons sur Lorca ! Encore une fois, je suis un lecteur omnivore et j'adore aussi bien la littérature de genre que la philosophie, le théâtre, la poésie…

Quand avez-vous lu pour la première fois les *Métamorphoses* d'Ovide ? Comment êtes-vous arrivé à penser qu'elles constitueraient un bon moteur pour votre fiction ?
B.M. J'ai lu Ovide à la vingtaine. Je dois reconnaître que ce n'était pas l'une de mes lectures les plus marquantes. Je suis toutefois revenu aux *Métamorphoses* à travers la peinture. Je suis un très grand amateur de l'art de la Renaissance et surtout du baroque, italien en particulier mais aussi flamand. Dans ces peintures, il y a deux principales sources d'inspiration : la Bible et les *Métamorphoses* d'Ovide. Elles s'inspirent de la mythologie grecque et les dieux grecs sont aussi pervers, tordus, menteurs, manipulateurs et faibles que le sont les humains. Voilà pourquoi la mythologie grecque est remplie de scènes de vengeance, de massacre, de meurtre, d'inceste… *Médée, Œdipe roi, Antigone* sont les premiers polars ! Certaines peintures de l'époque comme *L'Aveuglement de Samson* de Rembrandt sont très sombres. Dans *Apollon écorchant Marsyas* de Ribera, on peut voir Apollon en train d'arracher la peau de Marsyas, qui hurle de douleur face à son impassible bourreau. C'est hyper-violent, on est déjà dans le film d'horreur ! Le lien entre la peinture baroque et le polar était évident et je l'avais en tête depuis très longtemps. Je savais qu'un jour ou l'autre, j'écrirais un roman dans lequel les scènes de crime seraient inspirées de la peinture baroque.

Une question, enfin, pour vos nombreux fans qui ont adoré non seulement *Glacé*, mais aussi *Nuit, La Vallée* ou *La Chasse* : le commandant Martin Servaz va-t-il revenir un jour ?
B.M. Bien sûr ! Mais je voudrais dire aux fans de ne pas hésiter à lire *Lucia,* car ils vont certainement s'attacher à elle comme ils se sont attachés à Servaz. Bientôt, vous verrez, vous me demanderez si Lucia va revenir…

Propos recueillis par Baptiste Liger
Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*

DES PLUMES DANS LE SANG

Leurs derniers ouvrages confirment l'imagination et la maestria de trois autrices de polar françaises. Suspense et effroi garantis.

MORGANE MONTORIOL

Son second roman, *Carolina Reaper* (Albin Michel) nous emmène aux États-Unis, à Savannah, Géorgie. À l'église, où le maire, en campagne pour sa réélection, retrouve une tête aimée. Mais décapitée. La suite, alternant plusieurs voix, vous mène « Avant » cet enfer, puis « Après ». Pour un polar d'intrigues autant que d'ambiances. Un drame familial, social et féministe, pavé de damnations. Une sensation.

MAX MONNEHAY

En 2020, elle virait vers le polar avec *Somb,* révélant un héros appelé à devenir récurrent : Victor Caranne, psychologue à la centrale pénitentiaire (réelle) de… l'île de Ré. Voilà que, dans *Je suis le feu* (Seuil), la police de La Rochelle fait encore appel à lui après une série de féminicides. Suspense impeccable, personnages fouillés, héros hanté, rage et émotion : la confirmation est parfaite.

SONJA DELZONGLE

Dans *Abîmes* (Denoël), on se retrouve au Mont-Pendu parce qu'on y chasse le loup, comme le fait Mathias. On y reste parce qu'on y cache ses secrets, comme Miren et son étrange communauté. Ou parce qu'on s'y est écrasé en avion : comme ce couple, il y a vingt ans, dont le fils revient pour trouver des réponses. Un pic de suspense, par une orfèvre de l'effroi.

H.A.

QUAIS DU POLAR FESTIVAL INTERNATIONAL LYON

Une ville en noir

Du 1er au 3 avril aura lieu la très attendue 18e édition de l'incontournable festival lyonnais. Alors, prêts pour Quais du polar 2022 ?

La vie d'après, c'est maintenant ! Le grand rendez-vous du noir retrouve ses dates habituelles et ses bases de toujours. À commencer par le Palais de la Bourse, son centre névralgique, avec la librairie du festival et les dédicaces. Les grands thèmes de cette édition de Quais du Polar seront « La ville » (à travers cinq grands débats animés par des écrivains de tous les continents) et « Résistances » (huit rencontres seront consacrées à ce sujet, pour discuter engagements et contexte politique). Pas moins de 130 invités, de vingt nationalités différentes, seront réunis pour ce qui est le plus grand festival de polar en Europe.

L'évolution de la situation sanitaire permet, en outre, le grand retour des auteurs d'outre-Atlantique, parmi lesquels : John Grisham, Harlan Coben, Laura Lippman, Craig Johnson, David Joy et John Woods. Les États-Unis ne seront pas le seul territoire mis à l'honneur puisque seront au rendez-vous Arnaldur Indridason (Islande), Giancarlo De Cataldo (Italie), Irvine Welsh (Écosse), Dolores Redondo (Espagne), Camilla Grebe (Suède), Deon Meyer (Afrique du Sud), Zygmunt Miłoszewski (Pologne), Chika Unigwe (Nigéria), Paula Hawkins et David Peace (Royaule-Uni). Et, côté Hexagone, on pourra compter sur Michel Bussi, Philippe Jaenada, Guillaume Musso, Franck Thilliez, Olivier Norek, Bernard Minier, Caryl Férey, Sonja Delzongle ou Tanguy Viel. Une programmation prestigieuse relevant décidément de la part du Lyon !

Hubert Artus
quaidupolar.com

PAULA HAWKINS : TOUTE PREMIÈRE FOIS

Depuis *La Fille du train* en 2015, la Britannique est une figure de proue du « domestic noir », cette catégorie de thriller mixant le suspense psychologique et les intrigues aux héroïnes aussi bien puissantes que victimes. Avant de signer sous son véritable patronyme, Paula Hawkins avait publié en Angleterre plusieurs livres étiquetés « fictions romantiques » sous le pseudo d'Amy Silver. Elle rencontra un succès phénoménal quand elle délaissa la romance pour le thriller : *La Fille du train* a été traduit en quarante langues et totalise désormais plus de 18 millions d'exemplaires vendus. Paru en France en septembre dernier, *Celle qui brûle* (115 000 exemplaires vendus, selon l'éditeur Sonatine) est un roman choral mêlant trois héroïnes, liées directement ou indirectement au meurtre d'un homme, poignardé sur sa péniche, sur les quais du Regent's Canal à Londres. La toute première venue de Paula Hawkins à Quais du Polar comblera donc l'attente de bien nombreuses lectrices – le lectorat du « domestic noir » étant très majoritairement féminin. **H.A.**

PHOEBE GRIGOR/SONATINE – RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL – HERMANCE TRIAY/SEUIL – DR

David Peace en cycles vertueux

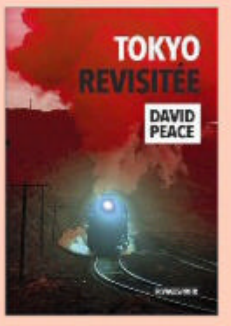
La France n'avait pas accueilli l'écrivain anglais depuis 2015. Il revient en vedette cette année, lors du salon lyonnais du genre, avec *Tokyo revisitée*, ultime tome d'une trilogie magistrale.

NAOYA SANUKI/PAYOT RIVAGES

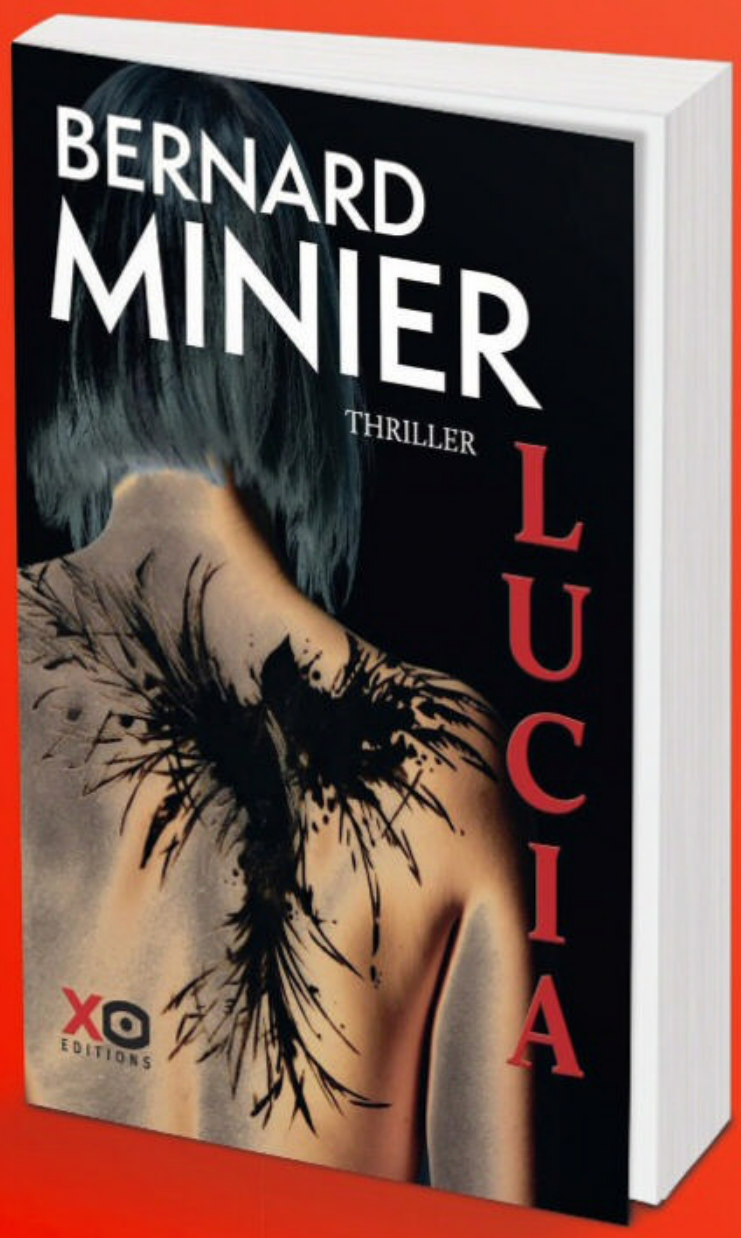
Il y a exactement vingt ans, le public français découvrait David Peace, un romancier dont l'imaginaire en furie disait l'inverse de son propre patronyme, et dont la lame de fond rappelait autant les Clash que James Ellroy. C'était avec *1974*, le premier volet du cycle décapant sur son Yorkshire natal, dont les volumes suivants s'intitulent *1977*, *1980* et *1983*. Inspirée de l'affaire de l'éventreur du Yorkshire, peuplée de flics corrompus et de politiciens véreux, la tétralogie n'était pas sans rappeler *Le Quatuor de Los Angeles* ellroyen. Avec un même mode opératoire : écriture concise et chirurgicale, patchwork d'obsessions physiologiques, de dialogues autant que de monologues, et de manchettes de journaux. Plus tard viendraient *GB 84* (2006), brûlot anti-Thatcher, puis deux fictions sur de grandes figures du football anglais – Brian Clough dans *44 jours* (2008) et Bill Shankly dans *Rouge ou mort* (2014).

Par la suite, il change d'obsession littéraire. Débuté en 2008 avec *Tokyo année zéro*, poursuivie en 2010 avec *Tokyo, ville occupée*, sa trilogie japonaise s'achève avec *Tokyo revisitée*. Émigré dans ce pays depuis 1994 (il avait alors 27 ans), marié à une Japonaise, il est devenu père dans les années 2000. Tous les parents du monde racontent des histoires à leurs enfants, et Peace le fit à sa façon : *« Au début, je voulais juste appréhender le pays où j'étais arrivé. Mais une fois devenu père, je l'ai écrite pour que* [mes] *deux enfants puissent, plus tard, connaître l'histoire de Tokyo au XXe siècle.* » Son cycle tokyoïte a le même code génétique que son cycle britannique : des faits criminels réels mis en perspective, avec un portrait de la société japonaise entre la défaite (le premier tome, sis en 1945), la reconstruction de la capitale d'un pays alors sous occupation américaine (le deuxième, qui se déroule en 1948) et, dans ce nouveau livre, la renaissance d'un empire. *Tokyo revisitée* se déroule en trois parties (chacune ayant son propre narrateur), nous menant en 1949, en 1964, puis 1988. Il débute par le meurtre de Sadanori Shimoyama, président des chemins de fer japonais (*« l'équivalent de l'affaire Kennedy, ici »*, selon Peace) et s'achève sur les derniers mois de l'empereur Hiro-Hito. Chaque partie a son propre narrateur. La dramaturgie ahurissante de *Tokyo revisitée*, son approche aussi psychologique que politique racontent une société qui passe de l'anéantissement nucléaire et de la défaite militaire au statut de superpuissance économique planétaire.

Ce jour de fin février où nous parlions (en visio) avec David Peace, la nuit était tombée sur le quartier *« de working class et d'immigrés »* où il vit désormais, il parlait du Japon comme s'il y avait grandi, tant il était remonté loin dans l'âme de cet archipel. *« Certains achètent des maisons, quand ils sont bien quelque part et veulent rester. Moi, quand je suis bien, j'écris des livres sur ce quelque part… »*, riait-il alors. Voilà plus de vingt ans que nous avons découvert Peace, et nous allons le redécouvrir. **H.A.**



TOKYO REVISITÉE (TOKYO REDUX)
DAVID PEACE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JEAN-PAUL GRATIAS, 432 P, RIVAGES/NOIR, 22 €



Abonnez-vous à

LiRE magazine littéraire

EN CADEAU
LUCIA

Le nouveau roman de
BERNARD MINIER

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

1 AN
49€
SEULEMENT

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***Lucia*** pour 49€ seulement
au lieu de ~~101,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/22 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

OMLML506

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

16

UN EXILÉ NOMMÉ
ANDREÏ KOURKOV

GÉRARD BERRÉBY :
« À 40 ANS, ALLIA CONTINUE D'INNOVER »

20

L'ACTUALITÉ

LEONARDO CENDAMO/BRIDGEMAN IMAGES - DANIELLE ORHAN/ALLIA - DOKI DOKI - ARLÉA

28

EXCÈS DE VITESSE AVEC
APPARE-RANMAN !

HÉLÈNE GESTERN,
GRAND PRIX RTL-*LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE* 2022

31

L'UKRAINE EN TOUTES LETTRES

La guerre en Ukraine éclaire tragiquement l'œuvre* d'Andreï Kourkov, le plus connu des écrivains ukrainiens, dont le dernier roman, *Les Abeilles grises*, se positionne naturellement dans le classement des meilleures ventes ce mois-ci.

À toute crise, la littérature offre, non un antidote, mais une explication et une évasion. Depuis le début la guerre en Ukraine, décidée le 24 février par le président russe Vladimir Poutine, les romans d'Andreï Kourkov revêtent ces deux dimensions. Deux semaines avant cette tragédie, celui qui représente le plus la littérature contemporaine ukrainienne voyait paraître en France son dernier roman (chroniqué dans notre numéro de mars) : *Les Abeilles grises*. Il s'agit de son treizième ouvrage traduit chez nous, et c'est évidemment le plus (tragiquement) adapté à la situation présente : il débute dans la « zone grise », ces terres ukrainiennes occupées par les séparatistes prorusses depuis 2014. Vous y embarquez dans la voiture et dans la vie d'un apiculteur qui quitte sa demeure, et emmène ses abeilles butiner en zones démilitarisées. Pendant trois saisons, il leur fait parcourir plusieurs régions d'Ukraine. Ce roman est à l'aune des précédents de Kourkov, qui tous oscillent entre le réalisme politique et l'ironie.

Si ces fictions varient d'un état à l'autre, il convient de préciser que l'identité de Kourkov est partagée entre deux pays et deux langues. Né en 1961 aux abords d'une ville russe alors nommée Léningrad, il arrive dans la province ukrainienne à l'âge de 2 ans. Il commence à écrire durant son service militaire, effectué en tant que gardien de prison à Odessa. C'est en 1996 qu'il publie son premier roman : *Le Pingouin,* traduit en Fance en 2000. L'histoire d'un journaliste au chômage qui partage sa vie et son logement avec… un pingouin dépressif, sauvé du zoo de la ville. La fable, hilarante, est aussi le portrait de Kiev, capitale d'un État devenu indépendant en 1991, d'une société en pleine mutation. On retrouve ce duo homme-pingouin dans *Les pingouins n'ont jamais froid* (2004). Depuis, les fictions de Kourkov ont raconté cette société post-soviétique par le prisme du faux polar *(L'Ami du défunt),* de la politique-fiction *(Le Dernier Amour du président)* ou de romans marqués du sceau de l'absurde et

LEONARDO CENDAMO/BRIDGEMAN IMAGES

de l'ironie *(Laitier de nuit, Le Concert posthume de Jimi Hendrix, ou Le Jardinier d'Otchakov)* – ces derniers étant les plus connus. Né dans l'ancienne URSS, ayant grandi en Ukraine, vivant entre Kiev et Londres depuis des années, Andreï Kourkov écrit en langue russe et se définit comme *« écrivain ukrainien d'expression russe »*.

Hubert Artus

* Tous les livres d'Andreï Kourkov sont traduits et publiés aux éditions Liana Levi.

QUE LIRE POUR COMPRENDRE LA RUSSIE ?

Ce pourrait être une définition de l'âme russe : un cliché que l'on brandit chaque fois qu'il se passe quelque chose que nous ne comprenons pas au-delà de la frontière polonaise. Cette incompréhension se retrouve dans la guerre en Ukraine et nous montre aussi le choc de deux conceptions du monde et de deux narrations. D'un côté, le récit occidental, tourné vers la démocratie. De l'autre le récit russe, adossé à une lecture de l'histoire nationale qui nous apparaît paranoïaque. Pour comprendre la Russie, la littérature peut nous secourir. Citons d'abord le poème *150 000 000,* de Vladimir Maïakovski, écrit en 1920, et qui capture l'élan révolutionnaire communiste, le rêve de l'homme-dieu, bâtisseur d'un monde nouveau et dynamiteur de l'ancien, qui s'affronte, déjà, à l'Amérique : le deuil de ce grand rêve mort marque l'imaginaire russe. Sa putréfaction a été saisie par Vassili Grossman dans son chef-d'œuvre *Vie et Destin* qui conte, à travers de multiples personnages, la Russie à l'heure de la bataille de Stalingrad : la fierté nationale, le courage inouï des soldats dilapidés, la férocité du pouvoir, le contrôle exercé par les commissaires politiques jusqu'aux avant-postes du front y sont remarquablement décrits. Pour pousser jusqu'aux camps, où l'indifférence du régime à l'égard de la vie humaine éclatait, on peut se plonger dans la prose foisonnante d'Alexandre Soljenitsyne *(L'Archipel du Goulag)* ou dans celle, cristalline, de Varlam Chalamov (dont les *Souvenirs de la Kolyma* viennent d'être réédités chez Verdier). Enfin, *La Fille d'un héros de l'Union soviétique,* du Français d'origine russe Andreï Makine, boucle bien ce voyage en URSS : il montre, à travers la figure d'un héros de Stalingrad et de sa fille, prostituée par les services secrets, quel sentiment d'humiliation et d'effondrement général pouvaient nourrir les Russes à l'aube de la perestroïka. Le sentiment de revanche qui semble animer Poutine, qui a vécu cet effondrement, remonte peut-être là.

Alexis Brocas

7 autrices de génie de la littérature française dans cet album de 200 pages d'archives exceptionnelles

En vente chez votre marchand de journaux et sur www.lire.fr

COLLECTIONS LIRE magazine littéraire

La moniale pop

Avec son art du portrait qui a déjà fait ses preuves, Marie-Dominique Lelièvre peint Françoise Hardy en star malgré elle, ascétique et recluse.

Françoise Hardy en mai 1968, entourée de deux guépards.

Invitée par Jacques Chancel en 1971, Françoise Hardy se présente ainsi : *« Eh bien je mesure 1,20 mètre, je pèse 150 kilos… Et je suis très expansive. »* Tous ceux qui l'ont approchée de près saluent son sens de l'autodérision, que ne soupçonne pas toujours le grand public, qui la voit plus souvent en icône inaccessible et froide, limite hautaine. Pour Marie-Dominique Lelièvre, elle est surtout une manière de religieuse, une janséniste à frange, à la fois doloriste et drôle, qui aura vécu dans le plus grand dénuement. Il est incroyable qu'une personnalité aussi élitiste et secrète ait pu fasciner toute sa génération – quelle carrière connaîtrait-elle si elle apparaissait aujourd'hui, à l'ère d'Instagram ? La vulgarité n'est pas le fort de Françoise Hardy. Au fond, elle est la version française et féminine de Scott Walker : une beauté blonde qui aura connu dès ses débuts un succès populaire démesuré avant de tourner le dos à la vanité du vedettariat pour lui préférer la solitude et l'étude – elle se sera intéressée toute sa vie à des tas de sujets pointus.

On ne présente plus Marie-Dominique Lelièvre, portraitiste pour *Libération* ou *Le Magazine littéraire,* qui s'était déjà penchée sur les cas Gainsbourg, Sagan, Saint Laurent et Bardot. Pour faire entrer Hardy dans son Panthéon, elle fait œuvre de styliste dans les deux sens du terme : à la suite de Courrèges et Paco Rabanne, elle réinvente la garde-robe de cette *« silhouette frêle »* aux *« longues mains blanches de gisant »*. Enfant naturelle élevée par une mère austère et rigide, malheureuse en amour et grande timide, *« sophistiquée malgré elle »* selon Gainsbourg, sœur Françoise est-elle une carmélite qui aura illuminé les années 1960 sur un malentendu ? Le sujet est plus compliqué – quand on est comme elle une amie de Modiano, on ne peut être que double.

Vers la fin de son livre, alors qu'elle se demande quel est le meilleur album de Françoise Hardy, Marie-Dominique Lelièvre recommande *La Question*, son disque de 1971. Si elle apporte pas mal de réponses, son modèle gardera toujours une part insaisissable. Le mystère Hardy reste entier.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

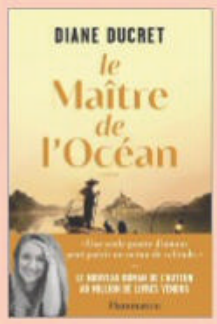
FRANÇOISE HARDY. ÉTOILE DISTANTE
MARIE-DOMINIQUE LELIÈVRE
304 P., FLAMMARION, 21,50 €

LE JEUNE HOMME ET LA MER

Diane Ducret nous invite au voyage à travers une odyssée intime et philosophique.

Hier, deux facettes caractérisaient le travail littéraire de notre ancienne chroniqueuse Diane Ducret. L'une politique et féministe, tantôt fictionnelle tantôt essayiste *(Femmes de dictateur, La Dictatrice),* l'autre constituée de comédies romantiques faussement légères. Mais aujourd'hui, ce *Maître de l'Océan* vient y tracer une nouvelle ligne d'horizon : entre le roman de voyage, la quête de soi et l'observation des confins. Direction l'empire du Milieu, et plus exactement Hubei, la « province aux mille lacs », au XXe siècle. Devenu trop vite orphelin, recueilli dans un monastère taoïste, notre jeune narrateur se refuse à devenir moine sans avoir vu la mer. Sans avoir éprouvé, écouté, apprivoisé ces grands océans, pour lui symboles de l'impermanence des choses. Embarquant clandestinement à bord d'un navire marchand, le voilà parti pour la France : Marseille puis le mont Saint-Michel. Entre journal de bord et récit de sagesse, le roman raconte une ouverture au monde autant qu'une ouverture à soi, et dit aussi comment un esprit d'Orient regarde l'Occident.

Hubert Artus



LE MAÎTRE DE L'OCÉAN
DIANE DUCRET
240 P, FLAMMARION, 18 €

HUGUES VASSAL/AK-IMAGES

Intense perception

Maniant comme personne l'art millénaire qu'est le haïku, Pascale Senk révèle toute la beauté du détail.

Parmi les traditions des formes poétiques brèves, le poème japonais en trois vers, connu sous le nom de haïku, est celui qui a le plus essaimé hors de son pays d'origine. Il se pratique comme un exercice littéraire qui encourage celles et ceux qui s'y livrent à se montrer plus attentifs au caractère évanescent des beautés qui nous entourent. Certains tiennent à respecter les règles formelles originales (un rythme 5/7/5, une césure, un mot faisant allusion à la saison), d'autres en retiennent seulement l'esprit. Les poèmes de Pascale Senk, qui anime elle-même des ateliers d'écriture, en expriment la délicatesse évocatrice : *« premières heures/déjà le chat repart/dans la nuit d'automne »*. Pour un haïku réussi, il faut penser petit et percevoir intensément, afin que la beauté retenue dans les détails de l'existence nous révèle leur grandeur : *« début de l'aube/un craquement de parquet/ dissipe l'ombre »*. Il faut plonger dans ses propres sensations, laisser parler son corps, afin que son silence couvre nos bavardages : *« cœur de l'aube – les cris d'une mouette/ iodent mes rêves »*. Il faut aussi prendre son temps, afin qu'un rythme ralenti mette toutes choses en suspens : *« tous aux iPhone/– personne ne la regarde/la ville à l'aube »*.

Maxime Rovère

CIEL CHANGEANT. HAÏKUS DU JOUR ET DE LA NUIT
PASCALE SENK
192 P., LEDUC, 15,90 €

Politique fiction

Alexandre Gefen livre une étude bien sentie sur le rapport entre écrivains et chose publique.

Aimanter ceux qui aiment la politique et rasséréner les passionnés de littérature, voilà ce que peut le dernier livre d'Alexandre Gefen. Le sujet semble mille fois rebattu et pourtant… *La littérature est une affaire politique* est une « enquête » auprès de vingt-six écrivains français, de Mathias Énard à Annie Ernaux en passant par Jean Rouaud ou Leïla Slimani. Des questions, toujours les mêmes, sont posées à ces écrivains si différents, telles que : Y a-t-il une écriture de droite et une de gauche ? Certains de vos textes ont-ils été qualifiés de politiques ? S'il fallait raconter la vie d'un homme politique contemporain, lequel choisiriez-vous ? Leurs réponses éclairent leurs œuvres d'un jour souvent nouveau. Si l'aura de « l'écrivain engagé » a pâli, tous sont témoins voire acteurs. On leur prête même parfois des pouvoirs de pythie (Houellebecq et *Soumission*, Mathieu et les Gilets jaunes) ou des talents de sismographe. *« Écrire est, à mes yeux, toujours, un acte politique au sens large : c'est donner une image du monde, des individus »*, dit Annie Ernaux. Ni hors-sol, ni dépendante de la politique, la littérature a plus que jamais une place fondamentale dans un monde où *« tout est politique »*.

Aurélie Marcireau

LA LITTÉRATURE EST UNE AFFAIRE POLITIQUE
ALEXNDRE GEFEN
368 P., L'OBSERVATOIRE
20 €

Le siècle de fer

Au travers de deux figures historiques au destin fascinant, Linda Lê nous fait revivre le XXe siècle.

Ossip Mandelstam, Hô Chi Minh. Entre le poète russe et le révolutionnaire vietnamien, quel lien de filiation sinon l'appartenance à un même siècle ? Quand l'un aurait à subir les persécutions des sbires de Staline, l'autre devait incarner la lutte pour la libération de son pays du joug colonial. Ce dernier repose embaumé dans un mausolée, quand le corps de l'autre sera jeté dans une fosse commune. Dans son *Livre de 1928*, Mandelstam disait vouloir chanter *« à contre-poil du monde »* ; la même année, Nguyen le Patriote, alors cadre du Komintern, observait depuis l'étranger l'effervescence révolutionnaire qui soulevait son pays. La trajectoire de ces deux visionnaires se croise à Moscou en 1923 : *« C'était la rencontre d'un politique et d'un poète, d'un voyageur clandestin* […] *et d'un réprouvé »*, écrit Linda Lê, rappelant au fil de courts chapitres une page oubliée de notre histoire. Aller à la rencontre de ces géants, *« c'est découvrir les deux visages de l'entre-deux-guerres »* et se remémorer *« ce que le XXe siècle avait de fascinant et de monstrueux »*. C'est également se souvenir, pour notre siècle, et ceux à venir, que *« celui qui construit des prisons s'exprime moins bien que celui qui bâtit la liberté »*.

Laëtitia Favro

DE PERSONNE JE NE FUS LE CONTEMPORAIN
LINDA LÊ
120 P., STOCK, 18 €

HERMANCETRIAY/ED. LEDUC – DR – BEOWULF SHEEHAN/STOCK

« Notre longévité tient à la curiosité de nos lecteurs »

Réputées pour leur catalogue singulier et exigeant, les éditions Allia fêtent leurs 40 ans. Entretien avec leur fondateur dandy, Gérard Berréby.

La singularité pour maître mot, les éditions Allia voient le jour en 1982 sous l'impulsion de Gérard Berréby, autodidacte fou de rock, de Guy Debord, et insatiable curieux. Avec près de mille titres au compteur, la maison n'a cessé de défendre son indépendance, tant financière qu'intellectuelle. Du *Zibaldone* de Leopardi au livre culte de Greil Marcus, *Lipstick Traces*, elle continue de mettre en lumière des idées qui, sans le travail des cinq personnes qui la font vivre, seraient restées à la marge.

Comment les éditions Allia sont-elles nées ?

Gérard Berréby. Avant tout d'une insatisfaction vis-à-vis de la production éditoriale de l'époque. Mon approche me semblait différente et j'ai eu envie d'aller à rebrousse-poil de ce qui se faisait, sans avoir une idée préconçue de ce que je souhaitais faire. Le fonctionnement humain repose sur le doute, l'incertitude : il faut laisser place à l'imprévu et ne pas tout verrouiller à l'avance. Notre longévité tient à la curiosité de nos lecteurs, notre légitimité à leur choix d'acheter les livres que nous publions. On a trop tendance à sous-estimer l'intelligence des gens alors que beaucoup d'entre eux, parce qu'ils sont insatisfaits de ce qu'on leur propose, cherchent des discours, des regards sur la société différents de ce qu'on leur sert habituellement.

L'édition s'apparente-t-elle à un sport de combat quand on dirige, dans le paysage éditorial actuel, une maison indépendante ?

G.B. Rester curieux, en recherche de ce qui peut répondre aux attentes des lecteurs, requiert une énergie constante. Il faut être sur ses gardes, toujours en mouvement, ne pas avoir peur de prendre des coups, et seul un état d'esprit indépendant permet cela. Il faut fuir l'entre-soi, extrêmement sclérosant, qui s'oppose à une démarche critique. Quand j'ai commencé en 1982, j'étais seul : il était donc facile de se revendiquer indépendant ! Le rester sur le long terme est une autre paire de manches… Mais après quarante ans, j'assume toujours l'intégralité de la production des livres Allia, et les personnes qui travaillent avec moi en sont tout aussi capables. Nous maîtrisons chacune des étapes nécessaires à la réalisation de nos livres et les accompagnons sur la durée, puisque l'intégralité du catalogue reste disponible. Après avoir publié un livre, nous passons au suivant, mais n'oublions pas tous ceux qui le précèdent.

Votre catalogue compte des best-sellers, dont le succès n'a pas modifié votre façon de travailler…

G.B. Quand, en 2005, nous avons publié *Les Miscellanées de Mr Schott*, vendu à 300 000 exemplaires, la maison aurait pu prendre une tout autre envergure, mais nous avons gardé la tête froide et n'avons rien changé à notre fonctionnement. Je ne me voyais pas devenir un mercenaire en quête permanente du prochain best-seller, au prétexte que j'en avais publié un.

Des *Pensées* de Leopardi aux essais sur le rock de Nick Toshes, votre catalogue compte près de mille références. Comment l'avez-vous construit ?

G.B. Nous partons du principe que rien de ce qui est humain ne doit rester méconnu. Être, comme je le suis, autodidacte, comporte des inconvénients mais aussi de nombreux avantages, comme celui de ne pas se sentir obligé de demander la permission d'aborder tel ou tel thème. Nous ne sommes pas corsetés par un discours universitaire. La singularité du catalogue Allia repose plutôt sur des correspondances souterraines tissées d'un ouvrage à l'autre.

De quoi êtes-vous le plus fier ?

G.B. Ces quarante dernières années, nous avons réussi à ramener au centre de l'attention des idées qui étaient à la marge, uniquement connues par un public très averti. Un certain esprit se dégage du catalogue Allia, et cet esprit est en adéquation avec le soin que nous accordons à la publication de chacun de nos titres. Pour transmettre, il faut avant tout donner, et nous souhaitons donner à nos lecteurs des outils de compréhension de l'époque. À 40 ans, la maison est extrêmement pétillante et continue, sans cesse, d'innover. Ma préoccupation première est d'être satisfait de ce que nous faisons, tout en restant impatient de l'après.

Propos recueillis par Laëtitia Favro

GILLES COLLARD/ALLIA

Woke sur le gril

Connu pour son pamphlet *La Littérature sans estomac*, Pierre Jourde propose une attaque en règle contre ce courant doctrinal controversé. Avec pour arme l'humour le plus sarcastique.

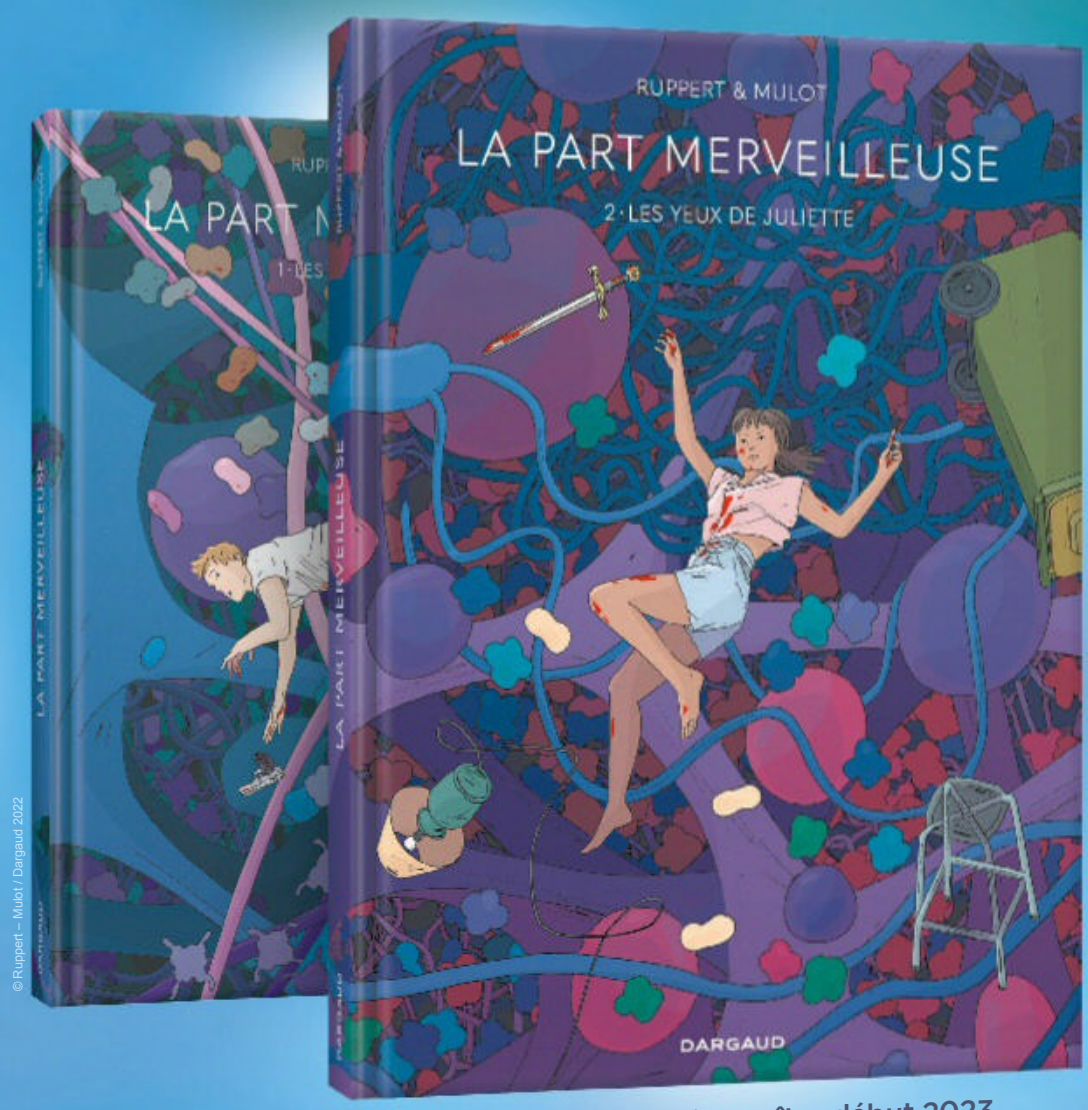
DR/LE CHERCHE MIDI

Pierre Jourde est un boxeur, au sens propre et au sens figuré. Il n'hésite jamais à monter sur le ring pour défendre les causes qui lui sont chères, quitte à prendre parfois quelques coups. C'est d'ailleurs comme pamphlétaire qu'il a acquis la renommée voici vingt ans, avec *La Littérature sans estomac*, même si sa carrière d'écrivain avait commencé bien avant… Il renfile aujourd'hui les gants pour se mesurer à un adversaire à sa taille : le wokisme et l'esprit d'inquisition des nouveaux chevaliers blancs du politiquement correct. Mise au ban des œuvres classiques, déboulonnage des statues, chasse aux phobies, attaques en meute sur les réseaux sociaux, judiciarisation du débat public, polémiques absurdes, rejet de la haute culture : *La Tyrannie vertueuse* se présente comme une rétrospective documentée d'innombrables faits survenus au cours des dernières années, des deux côtés de l'Atlantique, avec une insistance particulière sur les pires délires des universitaires américains, dont certains n'hésitent plus de nos jours à rejeter jusqu'aux lois de la physique, au motif qu'elles sont occidentalo-centrées. Lyssenko, le retour !

Ceux qui s'intéressent à ces phénomènes n'apprendront pas forcément grand-chose, la plupart des événements évoqués par Jourde ayant été commentés par la presse ; se plonger dans son livre en vaut pourtant la peine car l'ironie mordante de l'auteur, qui maîtrise tous les procédés de la satire et n'a pas son pareil pour démolir ses cibles, fait toujours mouche. On rit beaucoup, alors qu'il n'y a pourtant pas de quoi rire : ce sont la liberté d'écrire et de penser, la possibilité de l'humour et du second degré, le droit de n'être pas assigné à sa couleur ou à son origine qui sont en jeu.

Jean Hurtin

★★★☆☆
LA TYRANNIE VERTUEUSE
PIERRE JOURDE
234 P., LE CHERCHE MIDI, 18 €



© Ruppert – Mulot / Dargaud 2022

Fin de la trilogie à paraître début 2023

RUPPERT & MULOT

LA PART MERVEILLEUSE

« Cette très belle BD, extrêmement bien dialoguée, évoque notre rapport à l'altérité avec poésie, noirceur et drôlerie. »

L'OBS

« À la fois violente et psychédélique. »

LES INROCKUPTIBLES

« Une immersion fascinante dans l'univers du fantastique. »

FRANCE CULTURE - MAUVAIS GENRE

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

Gérard Oberlé, marchand de trésors

Spécialiste des livres introuvables venu d'autres temps, notre chroniqueur est aussi un libraire de référence pour les bibliophiles, dont le manoir nivernais est un véritable musée.

Bien connu des lecteurs de *Lire Magazine littéraire* (où il officie comme chroniqueur depuis 2003), Gérard Oberlé, 77 ans, est un libraire à part. Par-delà ses activités d'écrivain *[voir critique ci-dessous]*, d'expert et de collectionneur, ce fin bibliophile veille sur sa Librairie du Manoir de Pron*, au cœur du Nivernais, tel un roi d'un autre temps. Retiré depuis 1976 dans ce temple qui abrite les mille trésors de sa collection personnelle, ce passionné avoue avoir toujours préféré les livres à *« l'art de les négocier »*. *« Quand je me suis mis à mon compte en 1971, en ouvrant une librairie à Paris, la spéculation n'existait pas vraiment dans le milieu de la librairie ancienne. C'est une espèce de catastrophe qui est arrivée au début des années 1980 et qui a donné lieu à une sorte de bibliophilie de placement. »* Depuis sa retraite nivernaise, le libraire n'a cessé de cultiver un amour des livres lié à ses goûts et à une curiosité détachée des courants et des modes qui ont accompagné le marché : *« Mon premier catalogue concernait des ouvrages qui n'étaient pas collectionnés par la bibliophilie bourgeoise, comme ces volumes reliés en plein maroquin ou ces éditions originales d'auteurs célèbres considérés comme des valeurs sûres »*.

Devenu expert international, Oberlé est l'auteur de catalogues devenus légendaires sur des thèmes aussi divers que la gastronomie, la littérature de colportage, le roman noir ou la poésie néolatine. *« J'ai appris à lire dans les livres de colportage »*, explique simplement cet homme qui doit aussi sa passion pour les poètes néolatins à une *« autre vie »* dans laquelle il fut professeur de grec et de latin. C'est en rachetant la bibliothèque de Raymond Queneau que lui est venue l'idée de la compléter et de publier un catalogue devenu référence bibliophilique sur les *« fous littéraires »*. Alors qu'il travaillait sur le catalogue d'une bibliothèque gastronomique, son ami Pierre Belfond lui proposa d'en faire un livre devenu lui aussi ouvrage de référence (*Les Fastes de Bacchus et de Comus* en 1989, suivi d'*Une bibliothèque bachique* en 1992). S'il a pris ses distances vis-à-vis de la partie commerciale de ses activités depuis 2004, le libraire n'a cessé depuis cinquante ans d'ouvrir de nouveaux champs aux collectionneurs et aux chercheurs, faisant de ses mille passions pour les curieux, les bizarres et les baroques de tout poil les équivalents de ces *« valeurs sûres »* et de cette *« bibliophilie bourgeoise »* dont il s'est toujours défié depuis son petit royaume du Nivernais.

Vincent Malausa

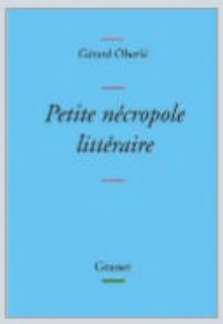
*Librairie du Manoir de Pron, 58340 Montigny-sur-Canne. *pron-livres.fr/*

TRISTAN PIMPANEAU

LA CARAVANE DE L'ÉTRANGE

Le nouveau livre de notre ami Gérard Oberlé lui vaut plus que jamais le titre d'« écrivain de *Lire Magazine littéraire* », puisqu'il y recueille les chroniques qu'il a publiées onze ans durant dans nos pages : onze années de découvertes anachroniques et de réjouissantes bizarreries, Oberlé s'étant donné pour mission de mettre en vedette quelques livres tirés de ce qu'il nomme « *les bas-côtés, voire les fossés de la littérature* ». Du XVIIIe au XXe siècle, de France, d'Allemagne ou d'Angleterre, les auteurs présentés sont autant de romanciers mineurs, petits-maîtres oubliés et autres excentriques, ressuscités avec une érudition guillerette et un sens consommé de la formule. On va de surprises en sourires, tout en savourant les considérations gastronomiques et œnologiques dont l'auteur, éternel bon vivant, agrémente la visite de cette étonnante *Petite nécropole littéraire*.

Bernard Quiriny



PETITE NÉCROPOLE LITTÉRAIRE
GÉRARD OBERLÉ
416 P., GRASSET, 24 €

QUÉBEC ÉDITION

Découvrez les livres québécois et franco-canadiens en librairie et au

Festival du Livre de Paris du 22 au 24 avril

Stands 2200, 2213 et 3334

alto

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

écosociété

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

LES ÉDITIONS DE TA MÈRE

remue-ménage

#Hashtag

LA PEUPLADE

Les heures bleues

ÉDITIONS MULTIMONDES

FIDES

[HÉLIOTROPE]

Hurtubise

LA MÈCHE

LE QUARTANIER

ÉDITIONS DE MORTAGNE

les éditions du passage

les éditions LA PRESSE

PARFUM D'ENCRE

PUM Les Presses de l'Université de Montréal

L'instant même

MÉMOIRE D'ENCRIER

QuébecAmérique

SEPTENTRION

XYZ

Québec

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

« L'art, c'est davantage l'échappée que le contrôle »

Il est auteur de bandes dessinées, mais aussi réalisateur. À 60 ans, Pascal Rabaté navigue entre ces deux passions. L'actualité jouant parfois des tours, un album est paru à l'automne et un nouveau film intitulé *Les Sans-dents*, fantaisie grinçante à l'italienne, sort en salles.

Pascal Rabaté arpente en ce moment les routes françaises pour présenter à la fois sa nouvelle bande dessinée, *Sous les galets la plage* (Rue de Sèvres) et son nouveau film, *Les Sans-dents* (en salles le 20 avril). Sa BD se situe aux débuts des années 1960 et raconte, derrière une intrigue polardeuse, une jeunesse qui se cherche et qui aspire à des changements. Mai-68 n'est pas si loin… *Les Sans-dents*, lui, est son quatrième long-métrage après notamment *Les Petits ruisseaux* et *Ni à vendre ni à louer*. C'est un film sans dialogue, l'histoire d'une tribu hors de la société qui à maille à partir avec la police… Avec notamment François Morel et Yolande Moreau.

Vous avez sorti une BD, *Sous les galets la plage*, et un film, *Les Sans-dents* : passer de l'un à l'autre, est-ce un travail complémentaire ?

Pascal Rabaté. Oui, mon envie, c'est de pousser les lecteurs au cinéma et les cinéphiles dans les librairies. Mais je ne travaille pas les deux pour les mêmes raisons car ce sont des faux amis, contrairement à ce que l'on dit. *Les Sans-dents*, par exemple, ne fonctionnerait pas en bande dessinée. Le cinéma, c'est l'incarnation, et ce qu'apportent les acteurs au texte est essentiel. En BD, je cherche le trait et je suis obligé de provoquer l'accident. Au cinéma, il vient tout seul. Or pour moi, l'art, c'est davantage l'échappée que le contrôle.

On pourrait penser le contraire : vous êtes plus libre tout seul, un crayon à la main en train de dessiner…

P.R. Si je dessine ce que je veux, il y a peu de choses qui bougent. Au cinéma, je fais avec la vie qui passe. Entre le sujet, le scénario, les décors et le tournage, il y a toujours du mouvement. Mais dans un cas comme dans l'autre, le résultat est toujours surprenant. Un jour, ma fille de 4 ans dessinait une pomme. Une fois son dessin terminé, elle m'a lancé : *« Ah, une poire ! »* C'est un bon résumé du travail artistique.

Lorsque vous imaginez un sujet, comment choisissez-vous entre BD et film ?

P.R. L'idée de *Sous les galets la plage* est venue le jour où je me promenais le long des maisons fermées d'une station balnéaire. Je me suis dit que c'était la bonne période pour les cambrioler. J'ai imaginé une ode à la jeunesse car j'en ai parfois assez des vieux sages qui font la morale. Et j'ai 60 ans… J'ai situé mon histoire en 1962 tout en parlant de l'actualité d'aujourd'hui. Le scénario des *Sans-dents*, lui, est né de l'observation : je vivais à Paris dans le quartier de La Chapelle, et je voyais tous ces migrants laissés à l'abandon. Ils étaient là mais personne n'en parlait. Il y a eu des reportages, des documentaires mais pas de fictions. J'ai eu envie de traiter le sujet sous cet angle-là. *Les Sans-dents* est situé dans une société parallèle : c'est partout et nulle part. Pour ce film, j'ai abandonné la rigueur du cadre venue de la BD. Je voulais faire du cinéma pour du cinéma : utiliser le mouvement et le son. Il n'y a pas de dialogues. Grâce à Daniel Prévost, l'un des personnages des *Petits Ruisseaux*, je m'étais rendu compte qu'au cinéma la respiration m'intéressait plus que le verbe. Filmer les silences, c'est filmer l'émotion.

La phrase d'André Breton dans votre BD pourrait aussi coller au film : « *En matière de révolte, aucun de nous ne doit avoir besoin d'ancêtres* »…

P.R. Oui, je renoue avec mes accents libertaires de jeunesse. Et avec l'atmosphère

LÉONTINE BEHAEGHEL/ECOLE DES LOISIRS

La joyeuse tribu des *Sans-dents* menée par l'inénarrable duo formé par Gustave Kervern et Yolande Moreau.

des comédies italiennes que j'ai découvertes à 20 ans. Le cinéma parle peu du quart-monde comme le faisaient les cinéastes italiens dans les années 1960-1970, sans mépris, avec parfois cruauté mais aussi beaucoup d'humanité : *Pain et Chocolat*, *Affreux, sales et méchants*, *Drame de la jalousie*… C'est l'une des rares cinématographies qui aient réussi à parler des déclassés. Le cinéma italien est un terreau qui m'a construit, alors que j'étais étudiant aux beaux-arts à Angers. En dessin, j'ai aussi découvert l'expressionnisme allemand. J'étais partagé entre les deux : la comédie italienne et la rigueur allemande, le feu et le froid. Le cinéma est arrivé par la BD quand deux producteurs ont voulu porter à l'écran *Les Petits Ruisseaux*. J'ai demandé à écrire le scénario puis à réaliser le film. *« J'ai besoin des deux pour claudiquer harmonieusement »*, comme disait Jean Cocteau.

Le titre vient-il de l'expression prêtée à François Hollande ?

P.R. Au début, le titre était « Les Sans-voix ». Mais il y avait déjà des romans, des films, des documentaires… J'ai cherché une pirouette, une vision poétique. J'avais trouvé « Désesperanto »… mais ça n'a pas plu. Avec *Les Sans-dents*, il y a un peu d'ironie, mais l'expression existe depuis des siècles.

C'est tout de même un film assez radical : sans dialogues, sans lieux précis, avec une multitude de personnages d'égale importance…

P.R. Cela a été compliqué de monter le film. Le budget est serré. Mais j'aime m'adapter, rebondir, jouer avec les contraintes qu'impose la production. C'est très stimulant. Réduire, c'est enlever le gras.

Le film sort à un moment particulier : le 20 avril, entre les deux tours de l'élection présidentielle…

P.R. C'est presque un gag, non ? Surtout pour un film qui se veut intemporel même s'il est également politique.

Propos recueillis par Éric Libiot

Les Sans-dents, de Pascal Rabaté, avec Yolande Moreau, Gustave Kervern, François Morel… En salles le 20 avril.

PASCAL RABATÉ

CINÉMA EN LIVRES

L'INVENTION DU CINÉMA
LUC CHOMARAT
128 P., MAREST, 12 €

Luc Chomarat attaque d'emblée : les frères Lumière discutent ensemble et l'un lance à l'autre qu'ils devraient inventer le cinéma… Point de départ de *L'Invention du cinéma*, vraie fausse histoire du septième art en courts chapitres désopilants. Vraie parce que Chomarat arpente le muet, le parlant, en étant aussi précis qu'un cinéphile névrosé (pléonasme) puisse l'être. Faux parce que Chomarat mélange tout dans une grande marmite bouillonnante, fait discourir les frères Lumière sur *Star Wars*, souligne que Truffaut a bien pris une douche avant de rencontrer Hitchcock, et remarque avec pertinence qu'il n'y a pas *« de scènes de cul »* chez Rohmer (entre autres). **E. L.**

LA PISCINE
LUC LARRIBA
208 P., HUGGIN & MUNINN/MAISON COCORICO, 34,95 €

Cinéaste souvent mal aimé, Jacques Deray n'en a pas moins signé quelques films mémorables. Et parmi ceux-ci, c'est sans nul doute *La Piscine* qui a le plus marqué les esprits – à l'image du maillot de bain Courrèges de Romy Schneider. C'est toute l'odyssée de ce thriller sensuel et ensoleillé, tiré d'un roman noir d'Alain Page (et adapté par Jean-Claude Carrière), que raconte Luc Larriba dans ce bel album. Préfacé, SVP, par Alain Delon ! **Baptiste Liger**

LE CRÉPUSCULE DU MONDE
WERNER HERZOG
144 P., SÉGUIER, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 7 AVRIL.

Au Japon, en 1997, le cinéaste Werner Herzog demande à rencontrer un homme au destin exceptionnel : Hiroo Onoda, soldat japonais resté en guerre pendant vingt-neuf ans, de 1945 à 1974, au cœur d'une petite île philippine. Si Arthur Harari a filmé son histoire dans *Onoda*, sorti en juillet 2021, Herzog, lui, la raconte dans *Le Crépuscule du monde*, livre en courts chapitres factuels, écrits au présent. Un récit sans esbroufe pour un destin sidérant, proche des personnages des films de Herzog : *Aguirre* ou *Fitzcarraldo*. **E.L.**

Brèves rencontres

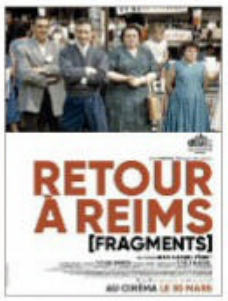
Applaudi pour *Drive My Car*, Ryusuke Hamaguchi revient avec *Contes du hasard et autres fantaisies*, trois histoires courtes émouvantes et délicates.

Il est un cinéaste qui sait regarder les rapports humains comme peu d'artistes aujourd'hui. Le Japonais Ryusuke Hamaguchi a été découvert dans différents festivals avant d'exploser à Cannes avec *Asako I & II* et surtout *Drive My Car*, tiré d'une nouvelle de Haruki Murakami, et salué du prix du scénario. Quant à *Contes du hasard et autres fantaisies*, il a déjà empoché l'Ours d'argent à Berlin en 2021. Le titre évoque Éric Rohmer, mais à la différence du réalisateur français, Hamaguchi joue davantage l'ampleur romanesque et les jeux avec le récit.

Contes du hasard et autres fantaisies est un assemblage de trois histoires, qui s'amuse des rencontres fortuites (ou pas) que l'on peut faire au gré des mouvements de la vie : liaison et rupture amoureuse ici (surprise) ; séduction entre un écrivain et une lectrice là (émotion) ; malentendu amical plus loin (sourire). Et, à chaque fois, l'impression prégnante d'être si proche des personnages et des situations. Le segment le plus réussi est le deuxième : une femme lit à un écrivain un extrait de son texte érotique. Fluidité, simplicité, trouble… Les histoires, au fond très littéraires, que raconte Hamaguchi touchent au plus juste, à l'universalité du quotidien. Magnifique. **Éric Libiot**

(En salles le 6 avril)

D'une classe à l'autre



Lors de sa parution en 2009, l'essai autobiographique de Didier Eribon, *Retour à Reims*, avait marqué la scène intellectuelle, dans cette manière d'évoquer son histoire personnelle – celle d'un fils d'ouvrier devenu sociologue reconnu – et l'évolution du monde prolétaire. Le documentariste Jean-Gabriel Périot s'empare aujourd'hui de cet ouvrage à travers un impressionnant montage d'archives avec, en fond sonore, la (remarquable) lecture par Adèle Haenel du texte d'Eribon. *Retour à Reims (fragments)* livre ainsi une véritable histoire illustrée de la classe ouvrière en France, et son basculement du communisme vers l'extrême droite. Mêlant documents personnels, émissions de télé et fictions, Périot met magnifiquement en lumière la réalité des individus. On pardonnera un épilogue contemporain contestable pour mieux garder la force des images du passé. **Jean Hurtin**

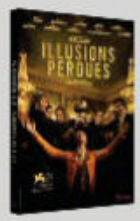
(En salles le 30 mars)

Et aussi…

Bonne nouvelle pour les fans de J.K. Rowling, avec la sortie en salles du nouveau volet des *Animaux fantastiques*. *Les Secrets du Dumbledore* (13/4). Révélé avec *La Visite de la fanfare*, Eran Kolirin adapte le roman de Sayed Kashua, *Et il y eut un matin*, autour d'un mariage prévu dans un village arabe soudain bloqué par l'armée israélienne. Une réussite (13/4). Un bien joli premier long-métrage que *Le Monde après nous* de Louda Ben Salah-Cazenas, portrait d'un jeune auteur qui, en attendant d'être publié, multiplie les petits jobs et vit au-dessus de ses moyens (20/4).

Baptiste Liger

DVD



ILLUSIONS PERDUES
de Xavier Giannoli (Gaumont)

Plébiscitée aux César, cette brillante adaptation de Balzac – qui se focalise sur l'histoire de Rubempré – a, entre autres mérites, celui de respecter l'esprit de *La Comédie humaine* et la plume de l'auteur, tout en faisant des ponts judicieux avec notre époque, grâce à sa critique des médias. Remarquable. **B.L.**

L'ÉVÉNEMENT
d'Audrey Diwan (Wild Side)

Il fallait un certain culot pour transformer le court roman autobiographique d'Annie Ernaux, sur son expérience de l'avortement, en une sorte de thriller. Pari gagné par Audrey Diwan, qui livre une étouffante course contre la montre, en format 4/3, portée par une époustouflante Anamaria Vartolomei. **B.L.**

BELPHÉGOR
d'Henri Desfontaines (Pathé)

Bien avant la fameuse série télé de Claude Barma, le fantôme du Louvre imaginé par Arthur Bernède avait connu une première version. À savoir un « serial » en quatre parties, signé Henri Desfontaines, sorti en 1927 et que l'on peut aujourd'hui redécouvrir en édition restaurée. **B.L.**

FIRST COW
de Kelly Reichardt (Condor)

Succès surprise l'an passé, ce néo-western – inspiré par un roman de Jonathan Raymond – autour de la première vache introduite outre-Atlantique est un pur bijou, dont la limpidité minimaliste capte parfaitement tout un pan de l'histoire américaine. Confirmant, si besoin est, le talent de la cinéaste. **B.L.**

2021 NEOPA/FICTIVE

MOUCHETTE

STÉPHANIE HOCHET

A-t-elle 14 ou 15 ans ? Difficile à dire. Cela dépend des moments. Ce doit être la première fois qu'elle attend quelqu'un dans un café. Elle jette autour d'elle des regards de proie. Ce n'est même pas un oiseau pour le chat, c'est une mouchette pour l'oiseau.

Mademoiselle, dis-je en guise de salut au moment de m'asseoir auprès d'elle.

Plus farouche qu'effarouchée, elle me fait face. Elle commande un verre de vin avec un air de défi.

Avez-vous déjà tué quelqu'un ?

Pour toute réponse, elle me demande si elle peut prendre le sucre de mon café : elle a si faim qu'elle tourne de l'œil. Elle croque les sucres comme on renoue avec la vie.

Je répète ma question.

Oui, dit-elle. Parfois c'était moi, parfois c'était mon agresseur que je tuais. Le résultat est le même : je tuais pour me sauver.

Êtes-vous sauvée ?

Non, bien sûr. On ne se débarrasse pas du mal comme ça.

Qu'est-ce que le mal ?

C'est le froid. Le froid de l'eau dans laquelle je me noie. Le froid de celui qui s'en prend à moi.

Que retenez-vous de votre court passage sur terre ?

Elle hausse les épaules avant de dire :

Que votre parole soit oui ? oui, non ? non. Ce qu'on dit de plus vient du Malin.

C'est du saint Matthieu.

Ah bon, fait-elle avec indifférence.

Vous citez souvent les Évangiles ?

Je n'ai jamais ouvert un livre de toute mon existence.

Ce qui vous est arrivé est tellement injuste. Je vous imaginais plus indignée, vous n'avez pas même l'air déçu.

Qu'est-ce que cela fait ? Tout est grâce.

Elle cite Bernanos, son auteur, comme si elle se moquait de lui. Quelques gorgées de vin suffisent à la griser.

Votre personnage apparaît dans deux chefs-d'œuvre cinématographiques, *Mouchette* de Robert Bresson et *Sous le soleil de Satan* de Maurice Pialat. Vous y êtes jouée par deux actrices différentes, qui ne se ressemblent pas et qui sont pourtant complètement raccord avec vous. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

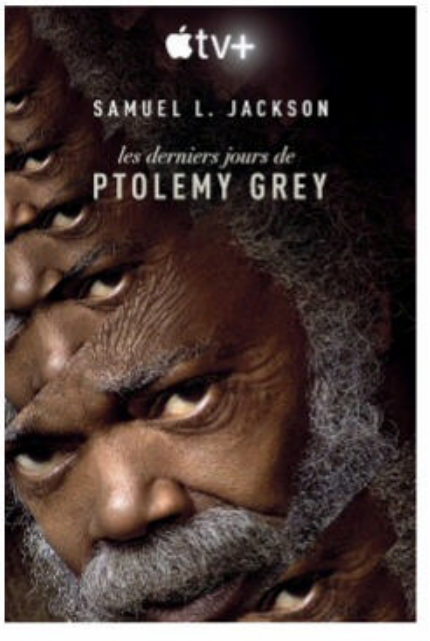
Elle éclate d'un grand rire qui la rend à son enfance. Elle demande du sucre pour son vin. Pas de doute, elle est ivre.

• Séries télé

La mémoire dans la peau

Ptolemy Grey, vieillard solitaire et sénile, perd peu à peu pied avec la réalité. Grâce à un traitement expérimental, il parvient à retrouver temporairement sa mémoire et sa raison. Accompagné d'une jeune fille dont il s'est pris d'affection, il va profiter du peu de temps qui lui reste pour faire la lumière sur le meurtre de son neveu.

Revisiter son passé pour mieux réparer son présent, tel est le credo des *Derniers Jours de Ptolemy Grey*, adaptation du roman éponyme de Walter Mosley. Fable intimiste rappelant beaucoup *Des fleurs pour Algernon* de Daniel Keyes, le livre original conjugue habilement les genres qui ont fait la renommée de son auteur (le polar et la science-fiction) pour livrer une jolie fable intimiste. Aussi pourra-t-on s'étonner de voir ce roman adapté en série télé tant sa narration semblait plus adaptée au grand écran. En effet, aussi touchante soit-elle, cette histoire d'amitié pas comme les autres peine à tenir la route sur six épisodes, prenant beaucoup trop son temps avant de dévoiler ses enjeux.On pourra arguer que le cœur des *Derniers Jours de Ptolemy Grey* réside moins dans sa finalité que dans la relation qui noue le torturé Ptolemy Grey à la farouche Robin, ce serait toutefois oublier que le temps est un élément majeur de la narration de ce récit. Reste la prestation admirable d'un Samuel L. Jackson littéralement habité par son personnage de vieil homme bien décidé à remettre sa conscience et la vie de ses proches sur les rails avant que la folie ne l'emporte. Belle allégorie sur la rédemption



AUDREY SOVIGNET - APPLE TV

et le temps qui passe, *Les Derniers Jours de Ptolemy Grey* touche davantage par son histoire que par la manière dont il la raconte.

Ilan Ferry

(Actuellement diffusé sur Apple TV +)

Les fous du volant

Ce manga inédit entraîne ses personnages dans une course à travers les États-Unis pleine d'humour et de fureur.

À la suite d'un accident, Sorano Appare, un ingénieur brillant mais asocial, et Isshiki Kosame, un samouraï un peu couard, se retrouvent en Amérique après avoir dérivé depuis le Japon. Afin de rentrer chez eux, les deux compères sans le sou décident de participer à l'American Transcontinental Race, une course acharnée reliant la côte Ouest des États-Unis à la côte Est. Treize ans après *Sky Wars*, le mangaka Ahndongshik revient sur le devant de la scène avec un nouveau titre fleurant bon le mélange des genres. Empruntant autant à *Mad Max* pour ses côtés steampunk, qu'aux films d'Akira Kurosawa, *Appare Ranman !* marque la rencontre aussi impromptue qu'explosive entre le Japon féodal et l'Ouest sauvage, comme si les codes du *chanbara* (film de sabre) et du western se mêlaient pour donner naissance à un grand feu d'artifice pop.

Le résultat, extrêmement jouissif, joue habilement des figures imposées des genres auxquels il se réfère pour imposer sa propre tonalité, à l'image du personnage d'Appare, brillant mécano au look androgyne. À ses côtés, le vertueux Kosame fait office de comparse assez terne, mais suffisamment terre à terre pour susciter un ancrage émotionnel. Série en trois volumes, *Appare Ranman !* a également fait l'objet d'une adaptation en série anime développée parallèlement. Réalisée par Masakazu Hashimoto, cette série en treize épisodes reprend le ton doux-dingue du manga original, avec des emprunts totalement assumés à *Tom & Jerry* et aux films de Charlie Chaplin. De quoi prolonger agréablement le plaisir procuré par ce seinen pas comme les autres !

Ilan Ferry

APPARE RANMAN ! (T. 1)
APPERRACING, AHNDONGSHIK
196 P., DOKI DOKI, 7,50 €

· Les classiques de Boll FRANKENSTEIN

BOLL – DOKI DOKI

Des titans sur écoute

Très convoité, le marché du livre audio donne lieu à de grandes manœuvres menées par les géants du streaming.

Qui aurait pu croire que le livre audio deviendrait l'un des objets culturels les plus convoités et que les géants mondiaux du streaming mèneraient un combat acharné pour s'approprier ce nouveau marché. À la fin de l'année dernière, après des mois de rumeurs, c'est Spotify qui frappait le premier en réalisant un très gros coup. La plateforme suédoise annonçait l'acquisition du plus gros catalogue de livres audio au monde, détenu par l'américain Findaway, et affichait ainsi clairement ses ambitions. Le livre audio sera dans les années à venir pour Spotify le pendant d'une offre podcast massive sur laquelle elle mise énormément.

Aujourd'hui, c'est Apple qui semble placer discrètement ses pions pour se positionner comme un nouveau concurrent sérieux. Une enquête du magazine britannique *The Economist*, qui explore les ambitions futures de la firme de Cupertino, révèle en effet que l'application Books sera cette année le nouveau cheval de bataille d'Apple. Si aucun dirigeant n'a encore confirmé l'information, le recrutement récent de James DeLorenzo, ancien vice-président du service Amazon Audible, leader mondial du livre audio, est l'un des nombreux signaux qui tendent vers cette hypothèse. Cela fait très longtemps, depuis 2003, qu'Apple offre à ses utilisateurs un accès payant à certains livres audio, mais force est de constater que, durant la dernière décennie, l'application Books avait été laissée en friche par le géant de l'informatique. Désormais, l'idée d'un relifting est plus que jamais sur la table. De nombreux observateurs évoquent un projet d'abonnement mensuel, calqué sur les services d'Audible, donnant l'accès à un catalogue étoffé pour un prix redoutable. Le match est lancé.

Léonard Desbrières

LE PODCAST
SECRETS D'ÉCRITURE
Nina Bouraoui, Philippe Besson, Leïla Slimani : les auteurs et autrices qui font l'actualité littéraire viennent se confier au micro d'Amélie Cordonnier, romancière et chef de la rubrique Culture de *Femme actuelle*.

LE SITE
LOVE FOR LIVRES
Après vous avoir interrogé sur votre humeur du jour et sur ce que vous cherchez à ressentir à travers vos lectures, cette plateforme inspirée des préceptes de la bibliothérapie vous propose une sélection de livres personnalisée.

L'APPLICATION
GLOSE
Application pionnière alliant réseau social et librairie, Glose vous permet de parcourir un large panel d'ouvrages et de progressivement constituer votre bibliothèque personnelle afin de la partager avec d'autres utilisateurs. L.D.

• Livres audio

LE VOYANT D'ÉTAMPES
d'Abel Quentin
lu par Laurent Natrella
Lizzie

Prix de Flore 2021, *Le Voyant d'Étampes* évoque irrésistiblement l'univers de Michel Houellebecq. La lecture de Laurent Natrella parvient à souligner avec vigueur l'humour corrosif de ce livre, qui relate la chute d'un universitaire retraité, sur fond de réseaux sociaux et de dérives identitaires. Son essai sur un poète communiste noir américain ouvrira une boîte de Pandore.

LEÇONS D'UN SIÈCLE DE VIE
d'Edgar Morin
lu par François Berland
Écoutez Lire Gallimard

Désormais centenaire, le sociologue et philosophe Edgar Morin a entrepris de réunir ses réflexions sur la condition humaine, en s'appuyant sur ses propres expériences. Penseur de la complexité, il livre ses enseignements essentiels à travers la voix de François Berland, qui réussit à restituer avec brio la puissance du propos et la justesse des analyses.

JE SAIS POURQUOI CHANTE L'OISEAU EN CAGE
de Maya Angelou
lu par Barbara Hendricks
Éditions des Femmes-Antoinette Fouque

Livre audio événement, *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage* réunit deux légendes, à travers le texte poignant de la poétesse américaine Maya Angelou et l'interprétation habitée de la cantatrice Barbara Hendricks. Premier opus d'un cycle autobiographique, il relate les blessures d'une enfance confrontée à l'intolérance.

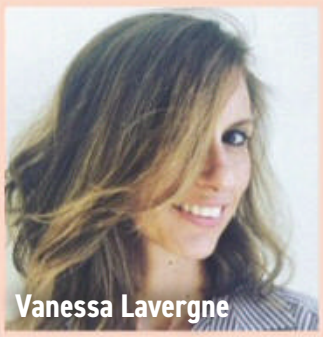
Christophe Rioux

APPLE

Les Ateliers LiRE magazine littéraire

Nos rendez-vous d'avril

Comment promouvoir son livre ?
avec **Vanessa Lavergne**
Samedi 9 avril à 10 heures


Vanessa Lavergne

Écrire une nouvelle
avec **Lola Sorrenti**
Mardi 12 avril à 18 heures

Faire du dialogue le moteur de vos intrigues
avec **Frédérique Anne**
Mercredi 13 avril à 19 heures

Promouvoir son livre sur les réseaux sociaux
avec **Vanessa Lavergne**
Vendredi 15 avril à 18 heures

Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur
avec **Baptiste Liger**
Vendredi 15 avril à 18 heures et/ou samedi 16 avril à 15 heures

Premiers pas. Osez commencer à écrire ! avec **Renée Zachariou**
Mardi 19 avril à 18 heures

5 secrets pour écrire un bon roman avec **Frédérique Anne**
Mercredi 20 avril à 18 heures

Retrouvez toutes les informations sur : *https://www.lire.fr/collections/ateliers-ecritures.*

Soigner par les mots

Fondatrice des ateliers d'écriture à l'hôpital Sainte-Anne, la psychologue Nayla Chidiac partage son extraordinaire expérience dans ce livre-atelier qui fait du bien, et qui a pour fil rouge la contrainte.

Il peut apparaître étonnant qu'en 1997 l'hôpital Sainte-Anne n'ait pas encore conçu son atelier d'écriture thérapeutique. D'autant plus qu'il existait déjà une unité d'art-thérapie. Lorsqu'elle se rendit compte de ce manque, Nayla Chidiac était alors étudiante en psychologie, en stage dans l'institution. Tout était à écrire. Cette passionnée de littérature se lança donc dans la création de cet outil de médecine de l'esprit à part, et en fit son sujet d'étude. Les résultats sont probants. Encore aujourd'hui, l'aventure littéraire à Sainte-Anne fait ses preuves. Dans un premier ouvrage consacré au sujet, une référence pour les praticiens, la doctorante en psychopathologie livrait ses expériences en ateliers et les techniques thérapeutiques qui en ont jailli. Destiné à un plus large public, son dernier ouvrage, *Les Bienfaits de l'écriture, les bienfaits des mots,* contient un savant essai sur le sujet, et une mise en pratique.

On peut se demander ce qui différencie cet acte d'écriture d'un autre, si ce n'est le cadre médical dans lequel il se tient. Ici, le but n'est pas de fabriquer des écrivains, mais bien de soigner des patients par l'écriture. Ainsi, Nayla Chidiac invite le participant à ne pas trop se soucier de la qualité de ses écrits, et ce pour lever les inhibitions. Indissociable de la thérapie par l'écriture, la contrainte (ou la consigne à suivre) a pour vertu de faire surgir des *« pensées refoulées et/ou oubliées »* ; et l'autrice explique comment. Cela peut prendre la forme de jeux oulipiens par exemple. Outre le journal intime, les haïkus suffisent, en trois vers, *« à résumer une vie détruite et à en faire éclore une nouvelle »*. Quelques portraits de ses patients rendent compte du processus de guérison. Ainsi Philippe R., abusé sexuellement à 11 ans, a trouvé dans l'écriture de textes de rap un remède à ses crises d'angoisse. Quant à l'atelier d'écriture, il prend la forme d'un abécédaire de 26 lettres correspondant à 26 écrivains, sur lesquels un texte est suivi d'exercices. Penchons-nous sur la lettre K, comme Kafka. Bien que ce dernier fût indifférent à la psychanalyse, est-il expliqué dans le texte, il transformait dans ses journaux des fragments de rêves en matière littéraire. La consigne : noter au réveil ces éclats oniriques dans un carnet, sans souci de cohérence, jusqu'à obtenir un volume suffisant pour les transformer en une histoire. *« Une rencontre intime avec son inconscient et une matière pour créer une connaissance de soi. »* C'est décidément une métamorphose que propose cet atelier !

Simon Bentolila

LES BIENFAITS DE L'ÉCRITURE, LES BIENFAITS DES MOTS
NAYLA CHIDIAC
256 P., ODILE JACOB, 22,90 €

DR - FP/ODILE JACOB

3 QUESTIONS À…

Hélène Gestern, lauréate du Grand prix RTL-*Lire Magazine littéraire* 2022

PH. MATSAS /ARLÉA

Face, entre autres, à Pierre Lemaitre et Nicolas Mathieu, elle ne partait pas favorite : les 100 lecteurs réunis par les 20 librairies partenaires du Grand Prix RTL-*Lire Magazine Littéraire* ont pourtant plébiscité Hélène Gestern. Une nouvelle vie commence pour *555** (Arléa), roman virtuose composé comme une énigme autour du compositeur Domenico Scarlatti, salué le 21 mars dernier dans les locaux de la station.

Comment avez-vous réagi à l'annonce de votre victoire ?

J'ai eu beaucoup de mal à y croire ! Je ne suis pas une autrice très connue, et il m'est arrivé, par le passé, d'être dans le dernier carré pour d'autres prix, pour le Femina essai notamment, mais ça n'avait pas marché. Je m'y suis habituée, et je m'étais faite à l'idée que, cette fois-ci non plus, je ne gagnerais pas. Quand mon éditrice m'a appelée pour m'annoncer la bonne nouvelle, je lui ai demandé trois fois si elle était vraiment sûre du résultat !

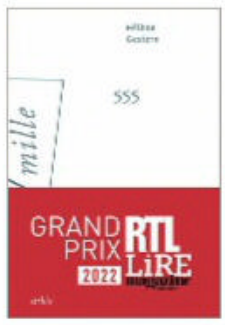
Les romans de Pierre Lemaitre et de Nicolas Mathieu étaient des concurrents sérieux…

C'est bien pour cela que je ne donnais pas cher de ma petite peau *[rires]*… Mais on garde un espoir en se disant qu'un prix de lecteurs ne va pas toujours vers les livres ou les auteurs les plus médiatisés, parce que, justement, ils ont souvent envie de donner une chance à des gens plus confidentiels.

Le sujet de *555*, de plus, est pointu : quelle est aujourd'hui la cote de Scarlatti ?

Il est à la fois célébrissime chez les mélomanes et relativement ignoré du grand public. Des compositeurs comme Bach ou Mozart sont des étoiles du paysage de la musique classique, et lui ne bénéficie pas de la même notoriété. Il n'a quasiment écrit que pour le clavecin, qui est moins populaire que le piano. Je n'avais pas un projet politique de réhabilitation de Scarlatti, mon livre est parti de l'amour fou que j'ai pour lui et sa musique. Et après, comme souvent, j'ai construit un roman sous forme d'énigme. C'est un bon moteur narratif et existentiel. N'est-ce pas pour cela que l'on reste en vie : parce qu'il y a des choses qu'on ne sait pas et qu'on veut les découvrir ?

Propos recueillis par
Louis-Henri de La Rochefoucauld

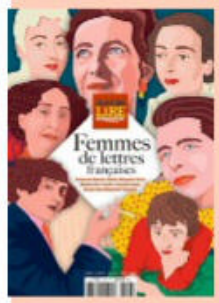


* Découvrez la critique du livre dans notre numéro de février.

HORS-SÉRIES

« Écrire & se faire éditer 2022 »

Le chemin est long et sinueux avant de voir un manuscrit devenir un livre. En effet, très nombreux sont les Français qui ont souhaité se lancer dans l'aventure de l'écriture, sans forcément connaître les us et coutumes pour arriver à une publication. Ainsi, *Lire Magazine littéraire* vous propose une édition spéciale, intitulée « Écrire & se faire éditer », à paraître le 8 avril, qui vous rappellera les règles essentielles de grammaire et d'orthographe et des conseils autour de la création d'une histoire. L'art de la nouvelle – plébiscité dans de nombreux concours – est aussi mis à l'honneur, tout comme les recommandations des écrivains – dont Michel Bussi, qui nous a accordé un grand entretien. Vous trouverez aussi des éclairages sur les divers types d'édition, les formations disponibles pour peaufiner un texte et des conseils pour bien déterminer les maisons auxquelles envoyer son manuscrit. Le début d'une belle aventure…



« Femmes de lettres françaises »

Qu'est-ce qui réunit *Claudine à l'école*, *La Princesse de Clèves*, *Un barrage contre le Pacifique*, *Aimez-vous Brahms…*, *La Petite Fadette*, *L'Œuvre au noir* et les *Mémoires d'une jeune fille rangée* ? Tous ces classiques sont signés par des écrivaines, que le temps a jugé comme incontournables. Pour inaugurer notre nouvelle série « Collections *Lire Magazine littéraire* », nous avons choisi de rendre hommage à ces « Femmes de lettres françaises » que sont Colette, Madame de La Fayette, Marguerite Duras, Françoise Sagan, George Sand, Marguerite Yourcenar et Simone de Beauvoir. À partir des plus beaux textes tirés de notre demi-siècle d'archives, nous avons composé un volume de près de 200 pages autour de la vie et de l'œuvre de ces sept immenses personnalités.

Disponibles chez votre marchand de journaux et sur lire.fr

3 QUESTIONS À

PIERRE MAZET

Escale du livre, qui se tiendra à Bordeaux du 8 au 10 avril, fête ses 20 ans. Entretien avec son président.

Que représente aujourd'hui le festival ?
Il est bien installé dans le paysage, localement et nationalement. Malgré les crises de ces deux dernières années, nous sommes toujours là, soutenus par les professionnels du livre qui approuvent notre engagement.

Cet engagement consiste-t-il à mettre en avant les petites maisons d'édition, nombreuses en Nouvelle-Aquitaine ?
Nous avons toujours essayé de défendre les plus petites maisons. Elles ont souffert de la crise sanitaire, sans compter la tourmente qui s'annonce avec les ambitions de Vincent Bolloré, cela va aggraver les choses pour certaines. Il faut les soutenir. Nous en accueillerons 65 sur nos stands. Il y a aussi dans la région une grande richesse d'illustrateurs de bande dessinée, que nous mettrons également en avant.

Quels sont les changements prévus ?
Il y aura des nouveautés comme du théâtre de rue, des expositions dans la ville. Nous allons tenter plusieurs expériences ludiques : un « escape game », des cabanes de contes, un tuk-tuk divinatoire, etc. Nous mêlerons les formats classiques (rencontres et autres) à des idées nouvelles.

Propos recueillis par Hubert Prolongeau

Escaledulivre.com

Metz, feuillets mêlés

Du 8 au 10 avril, la capitale lorraine vivra au rythme du salon qui met à l'honneur littérature et journalisme.

Dédié aux joies connexes et malgré tout diverses de la littérature et du journalisme, le salon Le Livre à Metz, gratuit, est aujourd'hui largement connu pour le soin porté à sa programmation : l'an dernier, malgré une édition bien compliquée par la pandémie, il a rassemblé 15 000 visiteurs. Cette année, il s'est doté d'un thème qui résonnera très fort avec nos préoccupations : « Même pas peur ? », *« thème stimulant et inspirant qui invitera à penser la vie sans en renier les côtés sombres »*. Il se reflète bien dans les œuvres des invités d'honneur : l'écrivain Laurent Gaudé, dont la prose lumineuse et hantée par la mort, connaît le succès depuis *La Mort du roi Tsongor*, la journaliste Ariane Chemin qui a raconté les amours contrastées de Jean Seberg et de Romain Gary, la romancière jeunesse multiprimée Anne-Laure Bondoux…

Pas moins de 200 auteurs participeront à cette édition, dont de nombreuses vedettes des rentrées de septembre et d'hiver : Sorj Chalandon, Abel Quentin, Claire Berest, Éric Chevillard, Nicolas Mathieu… Ce dernier, qui trône en ce moment au sommet des palmarès avec *Connemara*, fera l'objet d'un grand entretien préalable le jeudi 6 avril. Parmi les autres temps forts de la programmation, notons la rencontre consacrée à George Sand, à laquelle participera notamment notre collaborateur Serge Sanchez, lui-même écrivain et journaliste.

Alexis Brocas

lelivreametz.com

Des débuts en Mayenne

Du 5 au 8 mai, Laval fête la 30e édition du Festival du premier roman et des littératures contemporaines.

Malgré l'imposante stature du château médiéval et de son donjon, les visiteurs affluent chaque année près des quais de la Mayenne pour rencontrer de jeunes talents littéraires. Du 5 au 8 mai, cette 30e édition lavalloise, parrainée par Wilfried N'Sondé, accueillera comme à son habitude de nombreux primo-romanciers tels qu'Annie Lulu, Jean D'Amérique, Caroline Hinault ou Dimitri Rouchon-Borie. Au programme, tables rondes, conférences, dédicaces ou projections cinématographiques sous le signe de la lecture pour tous. De grands noms seront également présents comme Mohamed Mbougar Sarr – Prix Goncourt 2021 –, Claire Berest, Yahia Belaskri, Sorj Chalandon ou Sami Tchak, pour participer aux rencontres autour du thème de la francophonie, aux grands entretiens et autres festivités.

Marie Jouvin

Festivalpremierroman.fr

ANTOINE OLLIER

• Théâtre

Une pépite shakespearienne

Comme il vous plaira, l'une des comédies les plus espiègles et les plus vivifiantes du dramaturge anglais, est jouée au théâtre de la Pépinière.

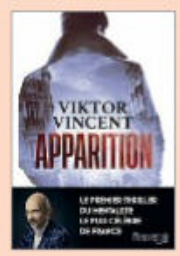
C'est à une merveilleuse soirée que nous convie la jeune metteuse en scène Léna Bréban, avec cette adaptation d'une fantaisie folle. Cette œuvre nous entraîne au cœur d'une forêt magique où vont se dérouler, dans une belle alacrité, mille et une péripéties. Pleine de poésie, de drôlerie, de surprises sentimentales ou rocambolesques, cette romance pastorale, épurée et modernisée célèbre, comme rarement dans le répertoire théâtral, l'amour et la liberté, la franchise et la simplicité. Chaque réplique, chaque tirade respire le plaisir malicieux que Shakespeare a eu à l'écrire. Sur le plateau, la joyeuse troupe donne à ressentir ce plaisir, en le multipliant. Emmenés par une Barbara Schulz, éclatante de vivacité, presque clownesque dans la manière, si expressive, qu'elle a de bouger son corps, les huit autres comédiens (d'Ariane Mourier à Pierre-Alain Leleu, ils seraient tous à citer tant ils sont remarquables), jouent généreusement, avec une fraîcheur et une ingénuité qui rappellent l'enfance. Des musiques pop rythment ce spectacle irrésistible, enchanteur et au fond si moderne.

Dominique Poncet

Comme il vous plaira de William Shakespeare, théâtre de la Pépinière, Paris 2e. Jusqu'au 30 avril.

À LIRE

Deux époques, années 1960 et 2000, deux pays, la France et la Russie, et, émergeant d'une multitude de personnages secondaires, deux protagonistes choc : Alexander Kreskine, le grand maître du monde de l'illusion et Sam, un jeune Français obsédé par cet art. Le premier va devenir le mentor du second, pour le meilleur (la transmission des secrets d'une discipline qui confine à la sorcellerie) mais surtout pour le pire (la cruauté et le sadisme, comme les passages obligés de cette transmission). Déjà auteur de plusieurs livres en lien avec son métier, le mentaliste français Viktor Vincent s'aventure, avec *Apparition,* pour la première fois dans le thriller psychologique. Pourtant très touffue et construite sur des flash-back, son intrigue est menée, de bout en bout, de main de maître, avec un suspense qui va crescendo jusqu'au coup de théâtre final. Ludique et prenant. D.P.

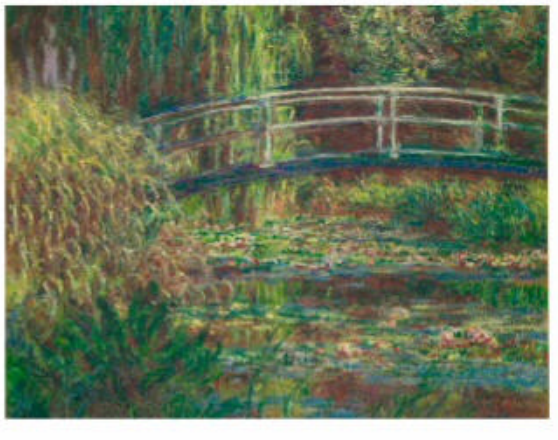


APPARITION
VIKTOR VINCENT
224 P., FLEUVE NOIR, 17,90 €

• Exposition

Une autre histoire de l'impressionnisme

Les impressionistes sont mis à l'honneur dans une exposition autour de l'œuvre du plus célèbre d'entre eux, Claude Monet.



FRANÇOIS FONTY/LA PÉPINIÈRE THÉÂTRE - RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ORSAY)/HERVÉ LEWANDOWSKI

Le musée de l'Orangerie opte pour une valeur sûre pour son exposition de printemps, en construisant un parcours consacré au décor impressionniste autour de son œuvre phare, *Les Nymphéas,* le grand ensemble mural exécuté *in situ* par Claude Monet. Une déambulation dans la nature jalonnée par 75 peintures des maîtres de la discipline : Cézanne, Degas, Manet, Pissarro, Renoir, Mary Cassatt, Berthe Morisot. Qui exercent sur tous types de supports pour orner les intérieurs avec une liberté folle, dont les faïences, les éventails, les paravents et les tapisseries. Même les portes de salles à manger, qui deviennent d'ingénieux trompe-l'œil en esquissant une végétation luxuriante dans les contours d'une serre imaginaire. Un coffret édité par Hazan permet de poursuivre cette escapade en plein air, en déployant en format accordéon 55 tableaux majeurs du mouvement artistique qui célèbre la couleur comme nul autre.

Gabrielle Martin

« Le décor impressionniste », musée de l'Orangerie (Paris, 1er). Jusqu'au 11 juillet. Catalogue : *L'impressionnisme, l'essentiel,* 192 p., Hazan, 35 €.

DÉCOUVREZ
PORTRAITS
LE PODCAST DE
LIRE magazine littéraire
QUI RETRACE
LA VIE DES
GRANDS NOMS
DE LA LITTÉRATURE.

Ecoutez les premiers épisodes gratuitement
sur votre plateforme préférée

SENS CRITIQUE

L'avis des lecteurs

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

3/Le Monde sans fin. Miracle énergétique et dérive climatique

Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain (Dargaud)

« Quel ouvrage d'utilité publique que cette bande dessinée, particulièrement dense, de Jean-Marc Jancovici (connu pour ses conférences) et de Christophe Blain, auquel nous devions déjà le très réussi *Quai d'Orsay*. En deux cents pages, les deux compères réussissent l'exploit de balayer une brève et dense histoire de l'énergie, de la civilisation industrielle contemporaine, à nous mettre le nez sur nos mœurs et leurs conséquences, et à envisager, dans le dernier quart du livre, des pistes de sortie de la situation actuelle plutôt qu'un catastrophisme nihiliste. Le tout avec beaucoup d'humour, une mise en page fluide et un volume d'informations particulièrement dense. Entre formules chocs, exemples compréhensibles, tous ces sujets sont traités avec suffisamment de pédagogie pour que même les plus novices comprennent de quoi il retourne. Clairement, le livre n'est pas que réjouissant et semble annoncer la fin d'un monde, le nôtre, ou plus exactement sa transformation, plus ou moins planifiable mais inéluctable. Mais il permet aussi de réfléchir à ce que pourrait être un monde demain, en refusant les raccourcis idéologiques ou les biais de pensée qui schématisent encore beaucoup notre société contemporaine. À lire de toute urgence ! » **@Lestrade**

1/La Vie mensongère des adultes

Elena Ferrante (Folio)

« […] On retrouve, dans ce roman, les thèmes chers à Elena Ferrante, l'adolescence, l'amitié, le passage à l'âge adulte, les relations de famille (entre frère et sœur, entre parents et enfants) ou encore la découverte de la sexualité. Une fois encore, l'écrivaine oppose le Naples pauvre où les gens sont peu éduqués, haineux et parlent en dialecte, au Naples bourgeois où les gens sont bien élevés, font de belles phrases et ont suivi des études. Et puis il y a le Graal, Milan, où vit Roberto, sorte d'ersatz de Nino. On n'est donc jamais très loin de *L'Amie prodigieuse* et Elena Ferrante a décidément un vrai talent pour créer des personnages. Je dois reconnaître que même si j'étais heureuse de retrouver sa plume, je me suis un peu ennuyée. Le fait de retrouver des similitudes avec la saga était à la fois réconfortant et un peu décevant, car cela y faisait penser tout en étant différent. Et globalement, il ne se passe pas énormément de choses… » **@MichigAnne**

CHRISTOPHE BLAIN/DARGAUD 2021

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 10 mars 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Nicolas Mathieu**	Connemara	Actes Sud	Littérature
2	**Pierre Lemaitre**	Le Grand Monde	Calmann-Lévy	Littérature
3	**Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain**	Le Monde sans fin. Miracle énergétique et dérive climatique	Dargaud	BD
4	**Collectif**	Zemmour contre l'Histoire	Gallimard	Essais
5	**The Shift Project**	Climat, crises. Le plan de transformation de l'économie française	Odile Jacob	Essais
6	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 2)	Gallimard	Littérature
7	**Jean-Luc Mélenchon**	L'Avenir en commun	Seuil	Essais
8	**Jean Teulé**	Azincourt par temps de pluie	Mialet-Barrault	Littérature
9	**Éric Vuillard**	Une sortie honorable	Actes Sud	Littérature
10	**Karine Tuil**	La Décision	Gallimard	Littérature
11	**Mélissa Da Costa**	Les Douleurs fantômes	Albin Michel	Littérature
12	**Mohamed Mbougar Sarr**	La Plus Secrète Mémoire des hommes	Philippe Rey	Littérature
13	**Andreï Kourkov**	Les Abeilles grises	Liana Levi	Littérature
14	**Edgar Morin**	Réveillons-nous	Denoël	Essais
15	**Aurélie Valognes**	La Ritournelle	Fayard	Littérature
16	**Philippe Besson**	Paris-Briançon	Julliard	Littérature
17	**Victor Castanet**	Les Fossoyeurs	Fayard	Essais
18	**Claire Marin**	Être à sa place	L'Observatoire	Essais
19	**Véronique Olmi**	Le Gosse	Albin Michel	Littérature
20	**Jeanne Benameur**	La Patience des traces	Actes Sud	Littérature
21	**Bernard Blistène**	Baselitz. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-Arts
22	**Michel Houellebecq**	Anéantir	Flammarion	Littérature
23	**Étienne Davodeau**	Le Droit du sol	Futuropolis	BD
24	**Cécile Alduy**	La Langue de Zemmour	Seuil	Essais
25	**Bruno Latour, Nikolaj Schultz**	Mémo sur la nouvelle classe écologique	Empêcheurs de tourner en rond	Essais
26	**Marc Endeweld**	L'Emprise. La France sous influence	Seuil	Essais
27	**Michel Onfray**	Foutriquet. Journal politique	Albin Michel	Essais
28	**Jón Kalman Stefánsson**	Ton absence n'est que ténèbres	Grasset	Littérature
29	**Clara Dupont-Monod**	S'adapter	Stock	Littérature
30	**Revue Le Un**	N° 385. Que veut Poutine ?	Le Un	Essais
31	**Laurent Gounelle**	Le Réveil	Calmann-Lévy	Littérature
32	**David Foenkinos**	Numéro deux	Gallimard	Littérature
33	**Mona Chollet**	Réinventer l'amour	Zones	Essais
34	**Bernard Cerquiglini, Erik Orsenna**	Mots immigrés	Stock	Littérature
35	**Revue Schnock**	T. 42. Patrick Dewaere	La Tengo	Beaux-Arts
36	**Jean-Philippe Toussaint**	L'instant précis où Monet entre dans l'atelier	Minuit	Littérature
37	**Tonino Benacquista**	Porca miseria	Gallimard	Littérature
38	**Collectif**	La Déferlante (t. 5). Parler	La Déferlante	Essais
39	**Constance Debré**	Nom	Flammarion	Littérature
40	**Matthieu Aron, Caroline Michel-Aguirre**	Les Infiltrés. Comment les cabinets de conseils ont pris le controle de l'État	Allary	Essais

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Elena Ferrante**	La Vie mensongère des adultes	Folio	Littérature
2	**Tiffany McDaniel**	Betty	Gallmeister	Littérature
3	**Akira Toriyama, Toyotaro**	Dragon Ball Super (t. 16)	Glénat	BD
4	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 1)	Folio	Littérature
5	**Nicolas Mathieu**	Leurs enfants après eux	Babel	Littérature
6	**Julia Kerninon**	Liv Maria	Folio	Littérature
7	**Arnaldur Indridason**	La Pierre du remords	Points	Polars
8	**Mélissa Da Costa**	Je revenais des autres	LGF	Littérature
9	**Djaïli Amadou Amal**	Les Impatientes	J'ai Lu	Littérature
10	**Jón Kalman Stefánsson**	Entre ciel et terre	Folio	Littérature

© Radio France/Ch. Abramowitz

La Dictée Géante.

Parviendrez-vous à réaliser un sans-faute ?

Thème : Paris et les livres

Disponible sur le site France Culture et l'appli Radio France

SAMEDI 26 MARS 17H-17H30

Olivia Gesbert et Rachid Santaki

En partenariat avec

LiRE magazine littéraire

france culture

L'esprit d'ouver-ture.

PAULE CONSTANT

OUT OF AFRICA

Dans son nouveau roman, *La Cécité des rivières,* la jurée Goncourt nous emmène à nouveau en Afrique, continent clé de son imaginaire. Mais c'est à Aix-en-Provence, où elle vit depuis 1976, que nous l'avons rencontrée pour parler de ce livre, de Chirac et de Raoult.

« *Il m'est déjà arrivé de dîner chez Raoult !* » Paule Constant, hilare, nous dit ça en ouvrant les fenêtres du salon lumineux où elle nous reçoit à Aix. Nous ne sommes pas chez elle, mais dans un duplex aménagé aux deux derniers étages de l'hôtel du Poët, sur le cours Mirabeau. Une de ses amies l'a légué à sa mort à l'académie Goncourt. Paule Constant nous a prévenus qu'il lui était difficile de nous accueillir dans son propre appartement : son mari, le grand professeur Auguste Bourgeade, vit ses derniers instants, et médecins et infirmières se succèdent à son chevet. Spécialisé dans les maladies infectieuses et tropicales, le professeur Bourgeade fut longtemps chef de service à Marseille, il a donc connu Didier Raoult bien avant que ce dernier ne devienne le druide médiatique actuel…

Bien qu'elle traverse une période extrêmement douloureuse, notre hôte garde son humour et sa gaieté. Ce duplex n'est pas un nouveau grenier des frères Goncourt : Paule Constant et ses neuf camarades du plus célèbre jury littéraire français ne s'y retrouvent pas pour papoter, mais y défilent à tour de rôle quand bon leur semble. Pierre Assouline vient souvent afin d'écrire en paix. Tout, ici, a un lien avec la bande de chez Drouant : outre une belle édition intégrale du *Journal* des terribles frangins, on trouve les derniers romans de Camille Laurens, Françoise Chandernagor ou d'Éric-Emmanuel Schmitt. On tombe sur un numéro de *L'Amateur de cigare* avec en couverture Didier Decoin, Tahar Ben Jelloun, Bernard Pivot, Patrick Rambaud et Philippe Claudel en train de fumer et de boire. Ce n'est pas la Grande Chartreuse, l'académie Goncourt : on y prend la vie du bon côté.

Notre photographe parvient à convaincre Paule Constant que ce serait bien d'aller quand même chez elle – nous serons discrets. On se dirige vers le quartier Mazarin avec elle et Olympe, son bouledogue qui lui a été offert par Antoine Gallimard.

HÔTEL PARTICULIER ET GALERIE POP

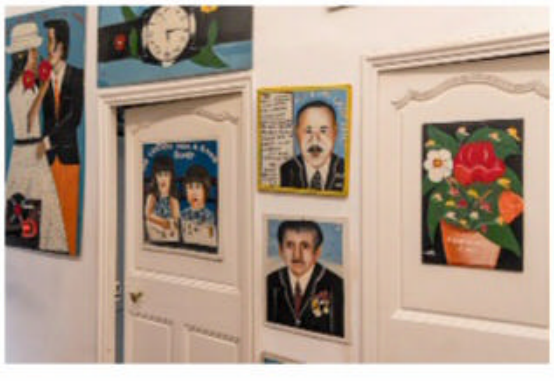
Depuis 1976, la romancière vit au premier étage d'un hôtel particulier construit au XVIIe siècle. L'entrée frappe l'œil : une galerie de dessins colorés, pop et naïfs représentant Paule Constant et sa famille. Royale, elle nous explique en riant de quoi il en retourne : *« Avant de nous installer à Aix, mon mari et moi avons vécu huit ans à Abidjan. Je voulais faire comme sous Louis XIV : que l'on représente tous nos faits et gestes ! Un peintre d'enseigne nigérian, Willie-the-Great-Artist, était devenu notre portraitiste officiel. »*

Après avoir admiré les œuvres du Hyacinthe Rigaud de la Côte d'Ivoire des années 1970, on passe dans la pièce d'à côté. Autre ambiance. Paule Constant a deux amours : l'Afrique et les XVIIe et XVIIIe siècles, son *« espace de respiration »*. Sur les meubles de ce boudoir aux murs tendus de rouge, on trouve des piles de nouveautés, des curiosités comme *La Vie sexuelle et sociale des singes* du docteur Zuckermann et des vieux livres de collection tel le *Dictionnaire de Trévoux*. L'architecte s'était amusé à construire un théâtre de poche, tout en velours pourpre. La salle de bains de Paule Constant ressemble à la loge d'une comédienne. Un petit escalier mène à sa chambre, sorte de mini-balcon qui donne sur son bureau. On remarque une radio, qu'elle écoute au casque toutes les nuits. Le *Don Giovanni* de Mozart irait bien avec les lieux.

Paule Constant nous a promis *« un déjeuner de rêve »*. Membre du prix Jean-Giono et créatrice du Festival des écrivains du Sud, elle nous emmène dans un endroit qui lui est cher, la Villa Saint-Ange. D'ordinaire fermé le lundi, jour de notre venue, ce splendide hôtel 5 étoiles n'a ouvert que pour nous. Paule Constant vient tous les matins nager à la piscine, et y organise certaines de ses manifestations littéraires. On est à peine assis qu'elle commande du champagne : *« Allez, on boit ! »* La suite est à l'avenant, le propriétaire Jean-Brice Garella et son chef Faty Azzoug ont mis les petits plats dans les grands : noix de saint-jacques, bar cuit vapeur et dessert aux framboises, avec un accord mets et vins à tomber par terre.

Après *Des chauves-souris, des singes et des hommes* (2016), son roman sur Ebola, et *Mes Afriques* (2019), un volume paru dans la collection « Quarto », Paule Constant continue d'explorer le continent de sa jeunesse. Dans *La Cécité des rivières*, elle met en scène un chercheur tout juste décoré du prix Nobel qui accompagne une tournée présidentielle en Afrique, occasion pour lui de revenir sur les lieux où il a vécu enfant. Pour la petite histoire, peu après son Goncourt gagné en 1998 pour *Confidence pour confidence*, Paule Constant avait accompagné Jacques Chirac en voyage officiel en 1999. Quel souvenir en garde-t-elle ? *« Il était absolument charmant. Très drôle. Il m'appelait "Maître" ! Le pilote de l'avion s'appelait Constantin et nous trouvait une grande familiarité à cause de la proximité de nos noms. Quand on est arrivés au Cameroun, il m'a proposé de venir à côté de lui. On s'est posés. Chirac, qui sortait toujours par la porte de devant, saluait l'équipage avant de descendre. Et là, qui a-t-il trouvé dans le cockpit ? Moi ! Peu après, sur le tapis rouge, il m'a présentée ainsi au président camerounais : "Mme Constant, qui nous a fait ce magnifique atterrissage." »*

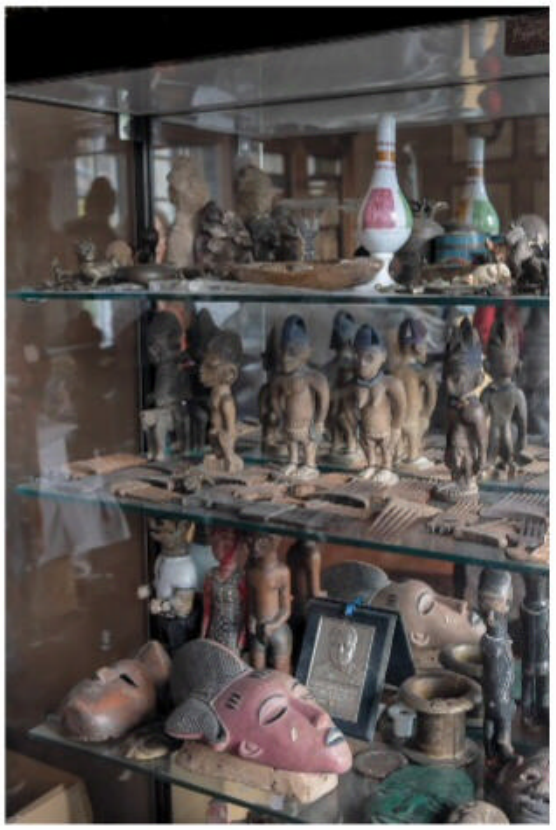
Des desssins colorés, réalisés en Afrique et représentant Paule Constant et sa famille, décorent l'entrée de son appartement.



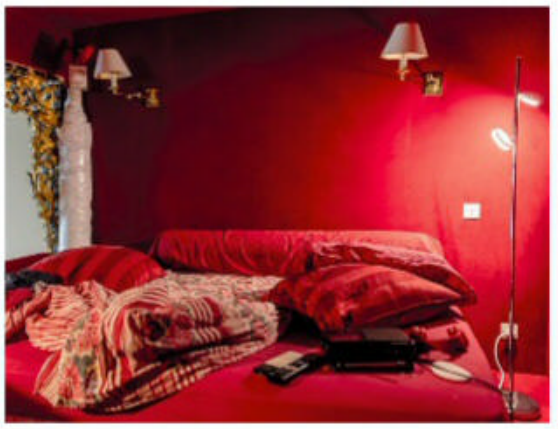
« LES HOMMES ONT ÉTÉ MES AMIS »

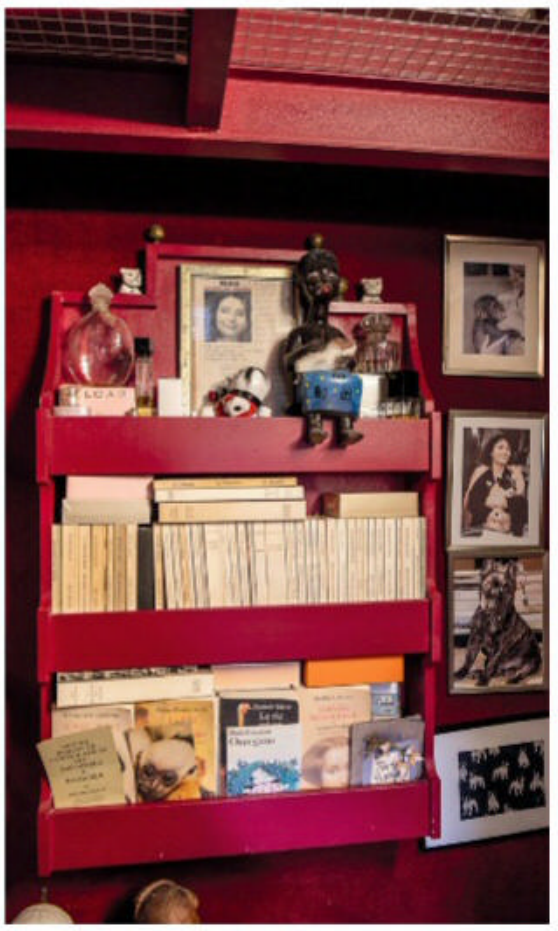
Qu'on ne compte pas sur Paule Constant pour se plaindre des mâles blancs qu'elle a croisés au cours de sa fructueuse carrière d'écrivain. Son roman *Ouregano* a été publié chez Gallimard en 1980 grâce au soutien de Michel Tournier, Le Clézio et Pascal Quignard (qui fut son premier éditeur). Romain Gary l'a adoubée. Puis François Nourissier l'a lancée par un article dithyrambique dans *Le Figaro Magazine*. Elle a ensuite été très proche de Jean d'Ormesson et de Michel Déon. Dans *La Cécité des rivières*, un personnage secondaire, la journaliste Irène, lui permet de s'interroger sur le néoféminisme de la nouvelle génération : *« J'ai eu un père terrifiant, mais il devait l'être autant pour les garçons que pour les filles. Les hommes ont été mes amis, et le machisme ne m'a jamais dérangée. J'aime beaucoup les apparitions d'Alice Coffin à la télévision. Je la trouve adorable, tellement*

Des piles de nouveautés côtoient des ouvrages de collection, comme, ici, le *Dictionnaire de Trévoux*.



Une ambiance africaine, bien sûr. La clé de l'imaginaire de l'autrice n'est-elle pas ce continent ?





Les pièces tendues de velours pourpre ont été conçues par l'architecte comme une sorte de petit théâtre de poche.

naturelle, originale… En revanche je vais rejoindre Catherine Deneuve, désolée ! Être désirée par un homme, physiquement et intellectuellement, c'est un énorme cadeau. Pourquoi ça me blesserait ? On sait très bien se sortir d'une histoire dont on ne veut pas, ou entrer avec fougue dans une histoire dont on veut. Je pense, pour l'avoir beaucoup observé, que les rapports de force avec un homme existent, surtout quand on n'est pas dans la séduction. La séduction est la voie la plus facile pour vivre ensemble. Quand un homme a quelque chose contre vous, il oublie au bout d'un certain temps. Une femme n'oublie jamais. Ce n'est pas facile pour les très jeunes femmes d'être en face de femmes d'un autre âge qui leur coupent certainement beaucoup plus la route que les hommes ne le font – sauf que ça, elles ne le savent pas… »

UNE FEMME DU XVIIIe

Élevée *« comme au XVIIe siècle »* dans un ordre religieux, Paule Constant est une femme du XVIIIe, une sœur de celles qu'elle admire : Mme du Châtelet, Mme de Lambert ou Mme Geoffrin. Malgré sa miséricorde, rappelons qu'un mufle aux cheveux teints lui a barré la route une fois : Hervé Bazin. En 1994, elle aurait dû avoir le Goncourt pour *La Fille du Gobernator*. Sauf que ce diable de Bazin, vexé de ne pas entrer dans la Pléiade, était vent debout contre Gallimard. En tant que président du jury, sa voix comptait double, et il a préféré voter pour *Un aller simple* de Didier van Cauwelaert, publié chez Albin Michel…

Quatre ans plus tard, Bazin n'était plus de ce monde, François Nourissier l'avait remplacé à la tête de l'académie Goncourt, et sans doute a-t-il œuvré pour que le prix aille à *Confidence pour confidence*. Interroger Paule Constant sur Nourissier lui rappelle une autre anecdote éditoriale : *« François voulait beaucoup que je vienne chez Grasset – il était Grasset, Grasset, Grasset… Il me fait donc rencontrer le patron, Jean-Claude Fasquelle, cet immense silencieux. Quand on va voir Harvey Weinstein dans sa chambre d'hôtel, on se doute qu'il se passera quelque chose. Quand on avait rendez-vous avec Jean-Claude Fasquelle dans son bureau, il se passait aussi quelque chose… »* En salonnière moderne, Paule Constant maîtrise l'art de la conversation à la française. Elle marque un temps, et reprend : *« Fasquelle m'a fait un truc terrifiant. Il a pris son carnet de chèques, me l'a donné et m'a dit : "Mettez le montant que vous voulez." Ça m'a foutu la trouille. Je n'avais pas assez de culot pour mettre une somme astronomique, et je voulais qu'on parle un peu avant ! Mais lui sortait son chéquier sans préliminaires ! Je me suis levée et je suis partie – j'ai fui. »*

FASQUELLE M'A DIT : « METTEZ LE MONTANT QUE VOUS VOULEZ »

Malgré une enfance effroyablement dure, qui lui a inspiré *La Fille du Gobernator*, Paule Constant a su rester solaire. Tout semble la faire rire. En retranscrivant les propos échangés à table, le *off* croustillant ne manque pas… À la fin du déjeuner, après un grand verre de poiré, on s'aperçoit qu'on risque d'être en retard. Jean-Brice Garella, qui nous a rejoints pour le café, nous rassure : *« Au moins, grâce à moi, vous ne pourrez pas travailler dans le TGV. »* On s'abandonne dans le taxi à une bonne sieste, entre indolence africaine et oisiveté aristocratique XVIIIe. Merci, Maître Constant, pour ce magnifique atterrissage.

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*

★★★☆☆
LA CÉCITÉ DES RIVIÈRES
PAULE CONSTANT
192 P., GALLIMARD, 18 €

LES ACTEURS, LES ÉVÉNEMENTS, LES AFFRONTEMENTS

JOUR APRÈS JOUR, COMME ILS N'AVAIENT JAMAIS ÉTÉ MONTRÉS

LE LIVRE-EVENEMENT
60 ANS APRES
LES ACCORDS DE PAIX

500 PAGES
2000 PHOTOS

Historia

Les éditions du cerf

***Rue de Paris, temps de pluie*, de Gustave Caillebotte (1877).**

ART INSTITUTE OF CHICAGO

PARIS ENTRE LES LIGNES

LE DOSSIER

La forme d'une ville change, hélas, plus vite que le cœur d'un mortel, constatait Charles Baudelaire, grand arpenteur des rues parisiennes. Comme lui, bien des auteurs ont cherché à cerner par les mots la forme changeante de notre capitale. Car à notre politique historiquement centralisée correspond une littérature française largement parisianisée. Cette particularité structure l'œuvre de Balzac : d'un côté les scènes de la vie parisienne, de l'autre, les scènes de la vie de province. Elle se retrouve dans la sociologie de l'édition, longtemps identifiée au quartier de Saint-Germain-des-Prés, avant que des injonctions économiques centrifuges ne la forcent à la dispersion. Et elle marque le paysage intérieur dessiné par nos lectures : additionnez les polars parisiens, les récits de flâneries parisiennes et la Notre-Dame d'Hugo, ajoutez-y une mesure de Balzac, une autre de Zola, une pincée de Georges Simenon et vous verrez soudain s'élever une ville de papier, anamorphose de la ville réelle où toutes ses époques se confondent. Là, les coquillards médiévaux de François Villon, *« né à Paris, emprès Pontoise »*, coupent bourses et jarrets pour tout dépenser au lupanar, où ils croisent Maupassant défiant la vérole, comme son mentor Flaubert, auprès des émules de Nana. Non loin, dans les œuvres des mêmes, le beau monde dévoile ses laideurs, ses vanités mêlées de splendeurs sophistiquées. C'est dans cette ville fantastique que nous vous invitons à entrer.

Alexis Brocas

SOMMAIRE

Auteurs bâtisseurs : les fondations d'un cadre mythique 42
La flânerie parisienne : un genre qui marche 44
Paname en mode polar : le crime en Seine 46
Dans la capitale de l'amour : ces écrivains qui s'encanaillent 47
Sous les vers de Villon : le grand carnaval médiéval 48
Sous la plume de Balzac : là où tout flambe et se consume 49
Haussmann à l'épreuve des lettres : le grand pari de la modernité 50
Au paradis perdu de Saint-Germain-des-Prés : que reste-t-il du Paris littéraire ? 52

AUTEURS BÂTISSEURS

LES FONDATIONS D'UN CADRE MYTHIQUE

Épicentre des bouleversements du monde, Paris, ville révolutionnaire et capitale du XIXe siècle, a nourri l'imaginaire des maîtres du roman français. En en montrant la prodigieuse vitalité. Balzac, Hugo et Zola ont ainsi lié la ville à la création romanesque.

C'est au XIXe siècle que fleurissent à Paris les « passages » où s'établissent des galeries marchandes.

TARKER/BRIDGEMAN IMAGES

Non sans bonnes raisons, on peut dire que Paris est devenue une ville moderne au début du XIXe siècle dans un basculement d'époque qui fut aussi celui où le roman s'est affirmé comme genre littéraire majeur. Dans *Paris, capitale du XIXe siècle*, Walter Benjamin prend pour symbole de l'entrée de la ville dans la modernité l'apparition des « passages » où s'établissent des galeries marchandes qui signent la prospérité d'une société capitaliste industrielle en plein essor, et cite Balzac : *« Le grand poème de l'étalage chante ses strophes de couleurs depuis la Madeleine jusqu'à la porte Saint Denis*[1]*. »*

Au début du XIXe siècle, le Paris boueux, sombre, miasmatique, encore enfermé dans ses barrières d'octroi, ceint de faubourgs et de champs cultivés est encore à bien des égards celui que décrit Louis-Sébastien Mercier dans ses fameux « Tableaux ». Mais Paris est entrée dans un cycle de transformations de grande ampleur désormais perceptibles à vue d'homme. Ces changements d'aspect ne tiennent pas seulement aux incessants travaux qui balafrent la ville, ils sont indissociables du constant remodelage de ceux qui l'habitent. La pauvreté de certains faubourgs y apparaît de plus en plus comme le pendant inévitable de l'enrichissement rapide des plus habiles et des plus malins. À l'instar du Londres de Dickens, le Paris des romanciers oscille entre la splendeur tapageuse de l'opulence et l'obscurité d'une misère contrainte à la discrétion. D'un côté, elle offre un visage attrayant de boulevards, de fêtes et de nouveaux magasins et, de l'autre, elle laisse percevoir une autre face d'elle-même, sous-jacente à la première, plus inquiétante, sinon menaçante, celle d'une cité qui grouille repliée dans ses propres coulisses. Enfin, Paris est redevenue après la Révolution et l'Empire le lieu du pouvoir centralisateur et celui de ceux qui le menacent. Dans ce Paris moderne où une masse ouvrière prolétarisée côtoie une classe de riches parvenus, on ne cesse de conspirer et, parfois, l'on se révolte.

« LA VILLE AUX CENT MILLE ROMANS »

Balzac le premier prend conscience de l'importance de la ville comme cadre dynamique de l'action romanesque. Dans *La Comédie humaine*, il montre que, plus qu'un lieu ou un décor, la ville est un milieu vivant qui façonne le destin de ceux qui l'habitent : le milieu commande ! Le début de *Ferragus* (1833) présente Paris comme une source inépuisable d'inspiration : *« cette monstrueuse merveille, étonnant assemblage de mouvements, de machines et de pensées, la ville aux cent mille romans, la tête du monde*[2] *»* ! En bon entomologiste, Balzac a soin d'évoquer, en contrepoint, des *« scènes de la vie de province »*. Car c'est à Paris que le provincial prend conscience de ses ambitions et trouve les moyens de les satisfaire. C'est en

contemplant, depuis les hauteurs du Père-Lachaise, *« Paris tortueusement couché »* le long des méandres de la Seine, que Rastignac, avili par son goût effréné du luxe, prononce son cri fameux : *« À nous deux maintenant ! »* Le spectacle de Paris, encyclopédie romanesque et ménagerie humaine, jungle fécondante de toute sorte de spécimens humains, alimente l'imagination de Balzac : *« Paris, le plus délicieux des monstres : là, jolie femme ; plus loin, vieux et pauvre ; ici, tout neuf comme la monnaie d'un nouveau règne. »* Grand Moloch de *La Comédie humaine*, le Paris de Balzac a été englouti par les travaux d'Haussmann. Mais, grâce à son œuvre, ce Paris protomoderne a survécu comme mythe littéraire, plus vivant encore que celui des souterrains labyrinthiques des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue (1842) ou des *Mohicans de Paris* (1854) d'Alexandre Dumas.

Les nouvelles Halles, métaphore du système digestif des bourgeois, aux yeux de Zola.

LES « MISÈRES » DES PARIS HUGOLIENS

Avec *Notre-Dame de Paris. 1482*, Hugo, poète et auteur dramatique reconnu, se révèle grand romancier. Dans cette *« œuvre d'imagination, de caprice et de fantaisie »* que Balzac n'appréciait guère, Hugo, qui s'appuie aussi sur une solide documentation historique, ressuscite le cœur d'un Paris médiéval où se joue le sort tragique de Quasimodo, d'Esmerelda et de Claude Frollo. Lieux, coutumes, mœurs et fêtes fournissent l'occasion de mettre en scène toute une diversité de personnages depuis le roi de France, Louis XI, jusqu'aux mendiants de la cour des Miracles. Mais ce Paris si romantiquement gothique est tout autant en filigrane un tableau du Paris révolutionnaire de 1830. On y trouve déjà l'esquisse du Paris des « Misères », du Paris populaire qui frappera le lecteur des *Misérables* (1862) avec la lugubre masure Gorbeau où se réfugient Valjean et Cosette, la barricade élevée lors de l'insurrection du 15 juin 1832 ou encore les égouts souterrains – *« l'intestin de Paris »* où les soldats traquent Valjean exfiltrant Marius blessé. En plus d'un mélodrame historique, *Notre-Dame de Paris. 1842* est aussi un manifeste pour la cathédrale elle-même. Dans le chapitre « Notre-Dame » (III, 1), l'un des plus originaux du roman, Hugo souligne la beauté de ce monument alors en déshérence et en expose les conceptions architecturales pour mieux en dénoncer le saccage. Il dit *« avoir essayé de réparer pour le lecteur cette admirable église de Notre-Dame de Paris*[3] *»*. Le succès du livre contribua à ce que l'État prenne en charge sa restauration. Visionnaire enfin, Hugo va jusqu'à représenter *« à vol d'oiseau »* (III, 2) ce Paris *« d'il y a trois cent cinquante ans*[4] *»*.

« UNE BABYLONE DE MÉTAL »

Au confluent de Balzac et de Hugo, Zola, dans sa chronique d'une famille sous le Second Empire, *Les Rougon-Macquart*, s'attaque à son tour au « monstre », un Paris en pleine restructuration haussmannienne, percé de nouvelles artères calibrées pour tirer au canon. Il fallait que les classes dangereuses ne viennent pas troubler la tranquillité civilisée de celle d'en haut. Avec Zola, la physionomie descriptive se fait physiologie presque scientifique. Le troisième volume de la série, intitulé *Le Ventre de Paris*, analyse les entrailles de la ville depuis le quartier des nouvelles Halles, la Notre-Dame de Zola, que le peintre Claude Lantier, protagoniste secondaire du roman voit ainsi : *« Au loin, les Halles, vues de biais, l'enthousiasmaient : une grande arcade, une porte haute, béante, s'ouvrait ; puis les pavillons s'entassaient, avec leurs deux étages de toits, leurs persiennes continues, leurs stores immenses ; on eût dit des profils de maisons et de palais superposés, une babylone de métal, d'une légèreté hindoue, traversée par des terrasses suspendues, des couloirs aériens, des ponts volants jetés sur le vide*[5] *. »* À vrai dire, les Halles sont moins l'objet d'une description pittoresque qu'une métaphore du système digestif de la bourgeoisie où les gros dévorent les maigres. L'intrigue l'atteste. Lisa, la femme de Claude Quenu, charcutier prospère des Halles, s'emploie à ce que le retour intempestif de Florent, demi-frère de son mari, *« compromis au 2 décembre »* et évadé de Cayenne, ne trouble pas la tranquillité du ménage. Les gros finiront par dénoncer le maigre qui retournera au bagne. Ça, c'est aussi Paris.

Nombre de romanciers (Nerval, Flaubert, Vallès, Huysmans…) ont peint Paris. Au XX^e^ siècle, Proust, Céline, Aragon, Hemingway, Simenon montrent que la ville inspire encore les romanciers. Paris, ville-monde, fascine-t-elle encore aujourd'hui ?

Jean Montenot

1. Honoré de Balzac, *Histoire et physiologie des boulevards de Paris* (1845).
2. H. de Balzac, *Ferragus*, in *L'Œuvre de Balzac* II, p. 389.
3. *Notre-Dame de Paris*, G.F., p. 138.
4. *Ibid*. p. 139.
5. *Le Ventre de Paris*, G.F., p. 247.

CC0 PARIS MUSES/MUSE CARNAVALET

LA FLÂNERIE PARISIENNE

UN GENRE QUI MARCHE

***« Errer est humain, flâner est parisien »*, disait Victor Hugo. De Louis-Sébastien Mercier à Jacques Réda en passant par Baudelaire, le livre de déambulations dans Paris est un genre à part entière, tour à tour poétique et politique.**

« *Je dérive, je flâne, je contourne, j'emprunte des raccourcis qui m'égarent et font durer le plaisir* »… Ces mots de Jacques Réda dans *Les Ruines de Paris* (1977) pourraient servir de devise à ce genre en soi qu'est la flânerie littéraire, plus précisément dans Paris, la flânerie étant liée à la capitale et indétachable d'elle. *« Le flâneur peut naître partout, il ne sait vivre qu'à Paris »,* lisait-on dès 1831 dans *Paris ou Le livre des cent-et-un,* l'un des premiers ouvrages de flânerie répertoriés par l'historiographie.

On a coutume d'associer le genre à deux textes de Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne* (1863), essai sur son ami Constantin Guys, type de l'artiste flâneur qui cherche dans les rues l'étincelle inspiratrice de l'œuvre, et *Le Spleen de Paris* (1869), où l'expérience de flânerie se coule dans les formes du poème en prose. La tradition remonte cependant à la fin du XVIIIe siècle, quand Louis-Sébastien Mercier (*Le Tableau de Paris,* 1781), Rétif de la Bretonne (*Les Nuits de Paris,* 1788) ou Étienne de Jouy (*L'Hermite de la Chaussée d'Antin,* 1811) commencent à se pencher sur la vie diurne et nocturne des rues parisiennes. Une lignée de récits sur Paris naît alors, qui fixe les canons de la flânerie comme genre et les caractéristiques du flâneur comme personne.

UN ESTHÈTE OBSERVATEUR IRONIQUE DE SES CONCITOYENS

Le flâneur n'est pas un promeneur philosophe à la Rousseau, à la recherche d'un approfondissement intérieur ; ce n'est pas non plus un musard ou un badaud, attiré par le tapage, les rixes et les attroupements. Le flâneur est un esthète, un dandy, observateur ironique de ses concitoyens ; tel est du moins le portrait qu'en donne Louis Huard en 1841 dans sa célèbre *Physiologie du flâneur,* grand classique du genre. Surtout, le flâneur marche sans but ; il se déplace hors de tout esprit d'utilité, pour le plaisir et par curiosité, recueillant en chemin les impressions qu'offrent les devantures, les passants, les omnibus. Il en tire des considérations philosophiques sur l'époque et ses mœurs. Née au XVIIIe siècle, la flânerie littéraire est intimement liée au XIXe et aux réaménagements des métropoles européennes sous l'effet de la révolution industrielle qui transforme le paysage urbain, attirant des populations nouvelles et imprimant à la vie citadine un rythme neuf, frénétique et trépidant.

Dans son étude de 1955 sur Baudelaire, Walter Benjamin baptisera *« littérature panoramique »* ce genre des tableaux de mœurs et autres « physiologies », typiques de la modernité parisienne, où l'écrivain *« regarde autour de lui comme dans un panorama »*. D'abord envisagée sous l'angle de la curiosité, la flânerie se teinte d'une dimension critique : avec son tempo nonchalant et ses itinéraires abandonnés au hasard, le flâneur est l'homme de la poésie et de l'inattendu, qui gaspille superbement

Le gobe-mouche, l'une des *« bêtes curieuses de Paris »* illustrées par Daumier dans le *Muséum parisien* de Louis Huart, publié en 1841.

SCIENCE PHOTO LIBRARY/AKG IMAGES

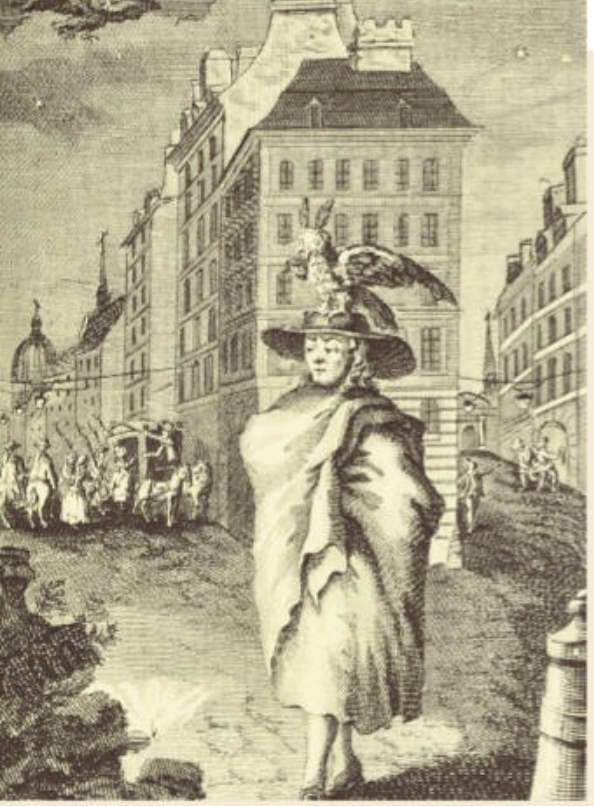


Illustration des *Nuits de Paris*, de Rétif de la Bretonne (1788).

son temps, loin des exigences de la vie économique et de la rentabilité. Huysmans ou Verlaine, avec leurs *Croquis parisiens,* illustreront cette tradition de la flânerie poétique qui traverse les époques et continue durant les premières décennies du XXe siècle.

DÉAMBULATIONS SURRÉALISTES ET « ZONERIE » EN BANLIEUE

Un écrivain y a attaché son nom : Léon-Paul Fargue, auteur en 1939 du *Piéton de Paris,* expression devenue générique. On peut citer aussi le *Paris* de Jean Follain, paru quatre ans plus tôt… Entre-temps, les surréalistes ont transformé les principes de la flânerie : errer devient pour eux une façon de changer notre perception du réel, de rompre l'ordre des choses, de déceler du merveilleux dans le décor urbain. Soupault dans *Les Dernières Nuits de Paris,* Aragon dans *Le Paysan de Paris* créent leur propre mythologie parisienne, nocturne et onirique… Plusieurs traditions de la flânerie parisienne coexistent ainsi, avec chacune ses héritiers. La déambulation surréaliste débouche dans l'errance psycho-géographique, chère à Guy Debord et aux situationnistes.

La veine de Baudelaire et de Fargue est continuée jusqu'à nos jours par d'innombrables auteurs, de Jacques Réda à Jean-Paul Caracalla *(Vagabondages littéraires dans Paris)* ou Éric Hazan *(L'Invention de Paris)*. Les écrivains marcheurs étendent volontiers leur périmètre à la proche banlieue. La flânerie devient alors « zonerie », comme chez Jean Rolin *(Zones)* ou Bernard Chambaz *(Zoner)* ; elle s'intéresse moins aux rues populeuses qu'aux friches industrielles, aux abords des gares, aux no man's lands méconnus cachés au cœur de la ville, dont Philippe Vasset s'est fait le cartographe attitré *(Carte muette)*. La flânerie moderne visite aussi les dessous de la ville, avec

LE FLÂNEUR EST L'HOMME DE LA POÉSIE ET DE L'INATTENDU, QUI GASPILLE SUPERBEMENT SON TEMPS

divers récits sur le métro, ses voyageurs et son microcosme, comme chez Leïla Sebbar *(Métro. Instantanés),* Hugo Boris *(Le Courage des autres)* ou Solange Bied-Charreton *(Paris sous la terre)*.

Autre lignée encore, la littérature populaire attachée au Paris des Halles et des troquets qu'incarnent Doisneau, Prévert, Hardellet, Fallet, Calet *(Le Tout sur le tout, Paris à la maraude),* Giraud *(Le Vin des rues),* Clébert *(Paris insolite)* ou Yonnet, l'inlassable chroniqueur des bistrots auvergnats. La flânerie parisienne se teinte ici de nostalgie, celle d'avant les grands travaux pompidoliens, quand Paris, habitée encore par les classes ouvrières, n'était pas la capitale mondialisée, gentrifiée, rationalisée et aseptisée que nous connaissons aujourd'hui. Le genre littéraire de la flânerie dans Paris sera-t-il toujours possible demain, dans ce décor transformé dont la poésie semble avoir disparu ? Paris sera toujours Paris, prétend la chanson. On ne demande qu'à le croire…

Bernard Quiriny

COLLECTION PRIVÉE – AHOSSAN JEAN-YVES TANOH/WIKIMEDIA COMMONS

PARIS EN NOIR ET BLANC

Bernard Dadié (1916-2019)

« J'ai un billet pour Paris, oui Paris ! Paris dont nous avons toujours tant parlé, tant rêvé ! » Ainsi s'exprime Tanhoè Bertin, au début d'*Un nègre à Paris* de Bernard Dadié. Ce livre culte, paru en 1959, inaugure la trilogie que le poète, nouvelliste et dramaturge ivoirien allait consacrer à la ville (suivront *Patron de New York* et *La ville où nul ne meurt).* Son héros est un jeune Africain parti visiter la capitale française, qui envoie une lettre à un ami resté au pays. Truffée d'observations faussement naïves au hasard de ses pérégrinations, cette chronique constitue la première fois où l'écrivain se tourne vers le monde occidental. Paris est un continent pour Tanhoè. Tout le fascine, tout l'étonne. La coquetterie des femmes, le fait que les Parisiens ne se fréquentent qu'entre gens de même classe, l'importance du dogme religieux. Tout est à la fois familier et étranger dans ce *« pays blanc »* où Tanhoè observe que les Arabes conservent leur mode de vie oriental. Fiers de leur liberté, de leur démocratie, de leur progrès, les Parisiens apparaissent pétris de contradictions : ils suivent un nombre incalculable de règles et aiment tant leur ville qu'ils ne souhaitent que la quitter pour… l'Afrique ! La critique de la colonisation n'est jamais loin pour Bernard Dadié, qui a lutté très tôt pour l'indépendance de la Côte d'Ivoire. Certes, on rit beaucoup dans ce livre, comme dans ce passage sur la démarche rapide du Parisien : *« S'il marche si vite sans jamais trébucher, s'il se meut avec autant d'aisance dans la foule la plus compacte, c'est que ses pieds ont des yeux, oui, des yeux, mon ami, des yeux qu'il nomme "œil-de-perdrix" ! »* Mais il y a, dans la versatilité du jugement et du ton de Tanhoè, une question qui est posée sur la possibilité de la découverte, de la rencontre. Qu'a-t-il vraiment vu à Paris ? Et les écrivains occidentaux, qu'ont-ils vu en Afrique ?

Gladys Marivat

PANAME EN MODE POLAR

LE CRIME EN SEINE

Derrière sa réputation de Ville Lumière, Paris est depuis le XIXe siècle une reine du noir, avec ses mystères, ses faubourgs et ses bas-fonds, qui inspirent toujours autant les auteurs de romans policiers.

Illustration du *Double assassinat dans la rue Morgue* de Poe (gravure de 1870).

Paris est devenu la première capitale du roman policier grâce à un double assassinat perpétré dans une rue qui n'existe pas : la rue Morgue. En 1841, l'Américain Edgar Allan Poe, qui n'a jamais mis un pied dans cette ville, situait là son *Double assassinat dans la rue Morgue*. Cette nouvelle, on le sait, marqua la naissance de la fiction d'énigme policière. Mais c'est l'année suivante que Paris devient une ville héroïne. Quand Eugène Sue commence à composer *Les Mystères de Paris*, un feuilleton criminel situé dans un lieu bien réel celui-ci : l'île de la Cité, le berceau de la capitale. D'abord publiés dans le quotidien *Le Journal des débats* entre juin 1842 et octobre 1843, les épisodes montraient les classes laborieuses devenant classes dangereuses, les bouges souterrains, les rives lugubres de la Seine, contrastant avec les quartiers aux avenues larges et aux demeures somptueuses.

DE GEORGES SIMENON À ALBERT SIMONIN

Fortement influencé par Poe, Émile Gaboriau remit l'enquête procédurale au cœur du récit avec son personnage de Monsieur Lecoq, créé en 1865 : agent de la sûreté puis commissaire, il est le héros de *L'Affaire Lerouge* et de quatre autres romans « parisiens » qui inspirèrent un certain Georges Simenon. D'ailleurs, sur les 103 enquêtes de Jules Maigret, 63 sont situées dans la capitale. Le célébrissime commissaire est le plus grand déambulateur de Paris. Son héritier est peut-être Jean-Baptiste Adamsberg : le héros de Fred Vargas, plus tordu, plus rêveur, mais aussi grand marcheur. Paris devient leur géographie intime, comme elle le devient chez Nestor Burma, le détective privé créé par Léo Malet en 1942, et que l'on retrouve notamment dans *120, rue de la Gare* (1943), mais aussi dans la série des *Nouveaux Mystères de Paris* (titre en clin d'œil) : quinze volumes publiés entre 1954 et 1959, se déroulant chacun dans un arrondissement de la capitale. Le Paris de Malet-Burma est plus secret, plus voilé, plus nocturne aussi que celui de Maigret.

Cinq arrondissements, les 7e, 11e, 18e, 19e et 20e, n'ont cependant pas eu droit à leur *Mystère* dans les romans de Malet. On s'aperçoit que tout l'Est parisien est passé à la trappe, et ce n'est pas un hasard : on y trouve le Paris des classes ouvrières, qui intéressait moins Simenon et Malet. Ces quartiers ouvriers avaient été décrits par Jean Meckert dit Jean Amila, et le seront plus tard par Didier Daeninckx. De Pigalle et Barbès à la porte de Bagnolet en passant par l'axe Belleville-Ménilmontant, ce Paris fut aussi celui où la voyoucratie allait au charbon et parlait l'argot parisien. Des hommes de terrain et une langue auxquels Albert Simonin, *Touchez pas au grisbi*, et Auguste Le Breton (*Razzia sur la chnouf*, *Le Clan des Siciliens*) donneront leurs lettres de noblesse, avant que le grand écran ne leur offre l'éternité dans nos mémoires.

BELLEVILLE ET MÉNILMONTANT : DES DÉCORS IDÉALS

Quartiers populaires devenus quartiers métissés dès les années 1970, Barbès, Belleville et Ménilmontant sont restés les décors idéals pour romans noirs post-soixante-huitards, qui revendiquaient le réalisme social. Belleville fut le quartier de Thierry Jonquet et de Joseph Bialot ; celui, aussi, des débuts d'un certain Daniel Pennac. Barbès fut le lieu de prédilection d'Achille N'Goye et reste celui de Marc Villard. Dans *Bastille tango* (1986), Jean-François Vilar dessine les travaux et les changements opérés dans le quartier, ancienne place forte des « blousons noirs », en vue de la construction du nouvel opéra. Le polar est, ainsi, ce genre littéraire et cadastral qui donne à ressentir l'évolution de notre capitale vers sa gentrification. Si l'on veut rester dans les veines de Paris, on peut prendre la tangente par la Seine : lisez *Quai des enfers* (2010) et *Angle mort* (2013) d'Ingrid Astier, la première à avoir donné une vie littéraire à la Brigade fluviale, une brigade méconnue mais bien présente. Pour un Paris réel autant qu'interlope.

Hubert Artus

COLLECTION PRIVÉE

DANS LA CAPITALE DE L'AMOUR

CES ÉCRIVAINS QUI S'ENCANAILLENT

Au XIXe siècle, Musset, Flaubert ou Maupassant fréquentent assidûment les bordels pour en nourrir leur prose disruptive, rendant visible ce que la loi veut reléguer à la marge de la société : les putains.

Alfred de Musset entraîne nuitamment ses amis dans les ruelles de Paris. Il cherche un bordel où mettre son fantasme en scène : coucher avec une fille dans un cercle composé de vingt-cinq chandelles. Mais arrivé au bordel, le poète est dépassé par la réalité, incapable de réaliser son projet devant ses amis… On rattrape le fiasco en demandant à deux prostituées de se livrer à des caresses saphiques.

La prostitution est organisée légalement en 1804. Depuis, Paris respire l'amour… tarifé ! Des années 1820 à leur fermeture avec la loi Marthe-Richard en 1946, les maisons closes deviennent de hauts lieux de sociabilité masculine. Aller au bordel entre dans les mœurs. Quand l'épouse barbe, la putain distrait. Les bourgeois fréquentent des maisons cossues et bien achalandées où ils discutent, fument et font des affaires en tâtant un sein ou en lorgnant une croupe avant de monter seul avec une fille ou en groupe pour célébrer Vénus. Vers 1840, Flaubert arrivé à Paris pour faire son droit se vautre dans le stupre. Celui qui se rêve *« empereur de Cochinchine »* reste *« trois ans à Paris à gagner des véroles »*. Cette frénésie nourrit sa plume et sa correspondance avec son vieil ami Du Camp, un pionnier du reportage photographique.

MISOGYNIE ET HAINE DU BOURGEOIS

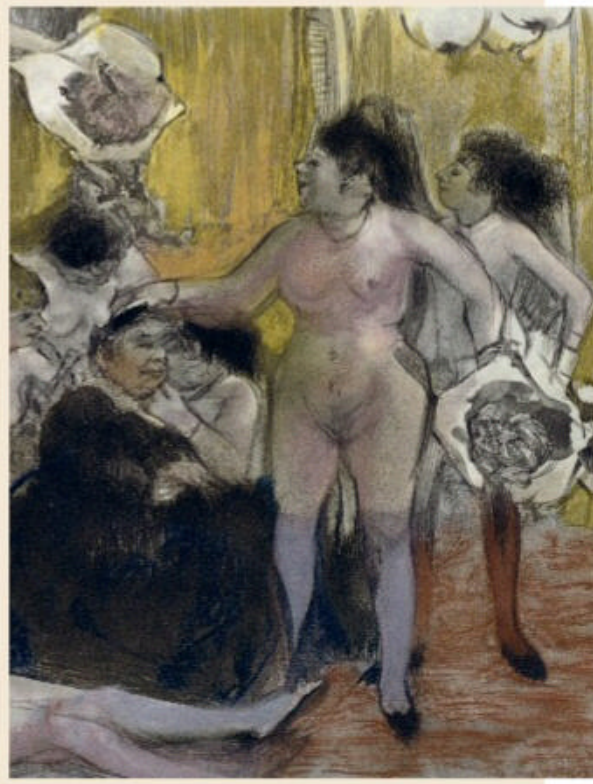
En vieillissant, Flaubert se calme un peu. Il est devenu un auteur reconnu même si *Madame Bovary* est un scandale absolu. L'encre coule plus que le sperme et le voilà qui tance son disciple, le jeune Guy de Maupassant, parce que celui-ci passe trop de temps au bordel. Mais l'étoile montante de la littérature se nourrit de ses relations avec les filles pour irriguer sa plume. Celles-ci donneront naissance à de nombreuses nouvelles dont *La Maison Tellier*. Mais le Maupassant client est moins sympathique que l'écrivain. Le 2 mars 1877, il écrit à son ami Pinchon : *« J'ai la vérole ! Enfin !* […] *et j'en suis fier morbleu et je méprise par-dessus tout les bourgeois* […], *je baise les putains* […] *je leur dis que j'ai la vérole et elles ont peur et moi je ris, ce qui me prouve que je leur suis bien supérieur. »* La misogynie et la haine de l'ordre bourgeois : Maupassant livre les deux raisons pour lesquelles l'écrivain se rend au bordel. En écrivant sur la prostitution, les auteurs dérangent la société. Ils rendent visible ce que la loi a caché, la chair de la putain, viande vicieuse et malade, confinée entre le bordel, l'hôpital et la prison.

SOUS LA PLUME DE HUYSMANS LA MAISON D'AMOUR DEVIENT CHEF-D'ŒUVRE BAROQUE

Huysmans est également fasciné et dégoûté par les filles de joie. Il est impuissant face au désir castrateur des femmes honnêtes. Seules les prostituées peuvent apaiser ses *« crises juponnières »*. Il les besogne en rêvant à celui qui les a possédées avant et à celui qui les aura après… Freud aurait eu beaucoup à dire sur son homosexualité refoulée ! Mais sous sa plume qui le purge de l'humidité jugée répugnante des sexes, la maison d'amour devient chef-d'œuvre baroque.

Seul Zola boude les cocottes. Contraint de se documenter pour écrire *Nana*, il se fait introduire chez la courtisane Valtesse de La Bigne. La rousse lui ouvre gratuitement les portes de sa chambre pour qu'il s'inspire de son décor érotique. Elle espère une bonne réclame en devenant le modèle d'une héroïne de la littérature. Hélas, Nana est une misérable parvenue. Son amour du clinquant traduit sa vulgarité. Zola, comme ses frères de lettres, n'aime guère les putains qui l'inspirent pourtant. Le bordel est un égout séminal bourgeois. Les écrivains le dénoncent avec un cynisme qui n'a d'égal que l'hypocrisie de leurs lecteurs.

Virginie Girod



Gravure réalisée par Edgar Degas pour illustrer *La Maison Tellier*, nouvelle de Maupasssant.

THE STAPLETON COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES

SOUS LES VERS DE VILLON

LE GRAND CARNAVAL MÉDIÉVAL

Immense poète et voyou patenté, l'auteur de la célèbre *Ballade des pendus* restitue dans sa poésie la vie de la capitale au sortir de la guerre de Cent Ans.

La poésie de François Villon (vers 1431-1463) dépeint surtout Paris et ses habitants.

« *Je suis François, dont il me poise./Né à Paris emprès Pontoise.* » S'il est lié à Paris et à l'Île-de-France par sa naissance (1431 ou 1432), François Villon l'est aussi par ses études à la faculté des arts et par ses méfaits perpétrés à Paris : il tua le prêtre Philippe Sermoise en juin 1455 ; il cambriola le collège de Navarre le soir de Noël 1456 ; il participa en 1462 à la rixe avec le notaire pontifical Ferrebouc, ce qui lui valut d'être condamné à la pendaison, puis, sa peine commuée, au bannissement pour dix ans loin de Paris… Villon représente bien le monde des clercs déchus qui, n'ayant pas obtenu de prébendes, étaient réduits à mendier et tombaient parfois dans le crime. Il devint même le poète de la Coquille, cette bande de malfaiteurs alors bien connue. Homme de la ville (son nom de Villon le rappelle), il déteste la campagne, liée dans son souvenir au dur emprisonnement de Meung-sur-Loire… Sa poésie parle essentiellement de Parisiens : voici le bouge de la grosse Margot, Marion l'Idole, Jeanne de Bretagne… Autour de la belle qui fut heaumière (femme ou employée d'un marchand de casque), des filles de joie dissimulent leurs activités derrière une profession avouable *(Ballade de la belle Heaumière aux filles de joie)*. Villon éprouve à leur égard de la sympathie ; mais il estime que ces sirènes ont ruiné bien des mauvais garçons : *« Où vas l'acquêt, que cuidez ?/Tout aux tavernes et aux filles. »* (« Où croyez-vous que passe le bénéfice ?. »)

Les tavernes abritent toutes sortes de gens que la *Ballade de bonne doctrine* énumère avec allégresse : coquillards, tricheurs, faux-monnayeurs, voleurs, amuseurs, baladins, palefreniers… Les policiers de Paris sont, à en croire Villon, imbéciles, brutaux, corrompus et ivrognes. La justice, ecclésiastique et civile, ne vaut pas mieux, comme le montre la marche zigzagante de Jean Cotart, procureur en cour d'Église…

TOUTE LA FAUNE DES SNOBS, DES CATINS ET DES AMUSEURS

Comme Villon parle de Paris à un public parisien, il procède par croquis, instantanés et allusions aux sujets de conversation du temps : l'emprisonnement à Loches du grand sénéchal de France Pierre de Brézé, la rossée reçue par le procureur François de la Vacquerie… Une lecture attentive, aidée d'un bon commentaire, nous restitue la vie de Paris au sortir de la guerre de Cent Ans avec ses enfants allant en bande chercher de la moutarde, les vieilles se chauffant à un feu de chènevotte, les mendiants dormant sous les étals, toute la faune des snobs, des catins et des amuseurs. Poète du doute, Villon transforme aussi le monde parisien en un grand carnaval qui s'affranchit de la vérité immuable au profit de formes changeantes. Ainsi le respectable Robert Trascaille, secrétaire du roi en 1462, devient-il Trouscaille, un personnage ridicule à la Jérôme Bosch, qui charge les cailles de ses bagages (sens ancien de trousser), et trousse, au sens moderne, les catins, que pouvait désigner le nom de caille, et un chevalier dérisoire que Villon juche sur une lourde monture, la tête coiffée d'une jatte en guise de casque. Ce Paris carnavalesque, ambigu et insaisissable, esquisse en filigrane le portrait de Villon lui-même : la ville, comme le poète, est à la fois amitié et haine, rire et sérieux, amour profond et louche aventure, que seul peut traduire le subtil entrelacement du bouffon et du grave, de l'ironie et du pathétique. N'est-ce pas ce qu'exprime le fameux *« Je ris en pleurs »* ?

LA VILLE EST À LA FOIS AMITIÉ ET HAINE, RIRE ET SÉRIEUX

Jean Dufournet

AKG-IMAGES

SOUS LA PLUME DE BALZAC

LÀ OÙ TOUT FLAMBE ET SE CONSUME

De salons dorés en ruelles fangeuses, le Paris balzacien façonne les âmes qui s'y aventurent et brosse en retour le portrait moral d'une capitale en pleine mutation, où les rêves de gloire finissent parfois dans le caniveau.

Quatre-vingt-dix ouvrages composent *La Comédie humaine*, mais quelques lignes suffisent pour comprendre le regard que Balzac portait sur sa ville d'adoption, relevées dans l'incipit de *La Fille aux yeux d'or*. *« Ce n'est pas seulement par plaisanterie que Paris a été nommé un enfer »*, affirme leur auteur après avoir qualifié les Parisiens de *« peuple horrible à voir »*, *« hâve, jaune, tanné »*, dont l'apparence n'est que le reflet des mœurs et de l'âme d'une ville assimilée à un *« vaste atelier de jouissance »* où l'on reste pour *« s'y déformer volontiers »*. Malgré le sombre portrait qu'il en brosse, Balzac, débarqué à Paris à 15 ans après une enfance tourangelle, adorera *« s'y déformer »*, fasciné par sa fébrilité, son fourmillement, admirablement rendus sur le papier : *« Là, tout fume, tout brûle, tout brille, tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consume. »*

Lucien de Rubempré, le héros de Balzac, interprété par Benjamin Voisin dans l'adaptation césarisée d'*Illusions perdues*, de Xavier Giannoli.

UN PERSONNAGE À PART ENTIÈRE

Un enfer sur Terre que l'écrivain arpente de jour comme de nuit, témoin des mutations qui, en cette première moitié du XIXe siècle, transforment la capitale. Alors que les grands boulevards se dessinent, que la bourse et la presse assoient leur pouvoir, les ambitieux et les arrivistes de tout poil pullulent et lui inspirent ses personnages les plus célèbres. Ainsi Eugène de Rastignac et Lucien de Rubempré cherchent-ils leur fortune dans ce *« bourbier »* où tout s'achète et se vend, et dont la corruption contraste avec la pureté de la vie provinciale dont ils sont issus.

Le Paris de Balzac a ceci de particulier qu'il se dérobe à la description. Bien que fin observateur, l'écrivain n'est pas un auteur réaliste. Il s'attache avant tout à dépeindre les mœurs de la faune parisienne, plutôt que d'en croquer la flore. Les errances de Rastignac ne sont pas prétexte à décrire le paysage urbain, mais à rendre compte des états d'âme d'un jeune homme découvrant les splendeurs et misères qu'il abrite. La capitale est sans cesse recréée à l'aune du prisme balzacien, transformée en une caverne d'Ali Baba dans laquelle l'écrivain campe ses propres rêves, ses déconvenues comme ses aspirations. De la pension Vauquer à l'eau *« sale et froide »* de la Seine sous le pont Royal, depuis lequel Raphaël manque de se jeter avant de pousser la porte du magasin d'antiquités où l'attend la fameuse peau de chagrin, la ville se veut avant tout un espace social et moral où les destinées se font et se défont, où un étage suffit parfois à séparer la fange de la beauté.

Antichambre du fantastique balzacien, Paris est un personnage à part entière qui vit et respire, absorbe et façonne ceux qui se laissent prendre à ses charmes. Sa géographie s'imprègne des aspirations qui l'animent : *« Il est dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamies ; puis il existe des rues nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis de jeunes rues sur la moralité desquelles le public ne s'est pas encore formé d'opinion, puis des rues assassines, des rues plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles »*, lit-on dans *Ferragus*. Polymorphe, en perpétuel mouvement, le visage qu'en donne Balzac n'a rien de la carte postale qui prédomine désormais et qui, reconnaissons-le, manque cruellement de saveur. **Laëtitia Favro**

2021 CURIOSA FILMS - GAUMONT - FRANCE 3 CINEMA - GABRIEL INC.UMEDIA F

HAUSSMANN À L'ÉPREUVE DES LETTRES

LE GRAND PARI DE LA MODERNITÉ

Les grands travaux d'urbanisation et de modernisation de la capitale menés entre 1853 et 1870 par le préfet de la Seine ont suscité, chez les écrivains, des réactions pour le moins contrastées.

Achèvement du percement du boulevard Haussmann dans le 9e arrondissement de Paris.

Il y a le Paris de Balzac et il y a le Paris de Zola et de Huysmans. Un fossé sépare les deux, creusé par *« les embellissements de Haussmann »*. Sur les 31 770 recensées en 1851, 18 000 maisons ont été démolies par l'*« Attila de la ligne droite*[1] *»*. Onze ans plus tôt, Paris se composait de douze arrondissements et comptait environ un million d'habitants. Pour la dernière fois, la ville se voyait dotée d'un mur d'enceinte. Caractéristique de la ville médiévale. Et Paris l'était encore, par ses rues étroites, mal pavées et à peine éclairées. Comme l'a montré Pierre Citron, l'image du Paris infernal était devenue un lieu commun bien avant Haussmann[2]. Balzac l'a reprise plus d'une fois, comme dans *La Fille aux yeux d'or,* où il appelle un nouveau « Dante » susceptible d'en décrire les différents cercles.

LE VIEUX PARIS DISPARU DE BAUDELAIRE

Cet enfer, beaucoup d'auteurs le regretteront face aux assainissements qui devaient en atténuer les effets. C'est entre la première et la deuxième édition des *Fleurs du mal* que Paris s'est imposée à Baudelaire. Il n'est certes pas absent en 1857, mais c'est en 1861 qu'apparaît la section « Tableaux parisiens », qui contient « Les Sept Vieillards », « Les Petites Vieilles » et « Le Cygne », où l'on trouve ces vers : *« Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville/Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) »*

Baudelaire est partagé entre horreur et fascination. La disparition du vieux Paris ne l'empêche pas de subir l'attrait du Paris nouveau, de ses boulevards, de ses réverbères, de ses cafés neufs. Dès ses premiers Salons, il a appelé de ses vœux un peintre capable de saisir *« l'héroïsme de la vie moderne »,* la vie *« des villes énormes »,* dans lesquelles le promeneur solitaire se perd, mais peut aussi *« jouir de la foule ». « Multitude, solitude : termes égaux et convertibles pour le poète actif et fécond »,* celui du *Spleen de Paris,* recueil resté inachevé, faute de ce *« bain de multitude »* que le poète, exilé à Bruxelles, recherche vainement.

Ces textes coïncident avec l'établissement du nouveau Paris et le passage de douze arrondissements à vingt. Si Baudelaire fustige l'américanisation de la ville, il n'en tire pas moins son inspiration, jusqu'à vouloir placer tout le recueil des *Fleurs du mal* sous le signe de Paris :

AGENCE MEURISSE/GALLICA/WIKIMEDIA COMMONS

« Le cœur content, je suis monté sur la montagne/D'où l'on peut contempler la ville en son ampleur,/Hôpital, lupanar, purgatoire, enfer, bagne »

Ce qui le requiert, c'est la poésie de la capitale, *« les majestés de la pierre accumulée, les clochers montrant du doigt le ciel, les obélisques de l'industrie vomissant contre le firmament leurs coalitions de fumées* […], *le ciel brumeux, chargé de colère et de rancune, la profondeur des perspectives augmentée par la pensée des drames qui y sont contenus*[3] ». Drames qu'incarnent les figures du chiffonnier, du mendiant, de la petite vieille, de l'aveugle, dans lesquelles le poète se reconnaît.

ZOLA ET L'AMOUR DU NOUVEAU PARIS

Zola n'aura pas connu le Paris de Louis-Philippe. Il découvrit la ville en février 1858. Conquis par la capitale, il l'aime, comme Aristide Rougon : *« Le soir même de son arrivée* […], *il éprouva l'âpre besoin de courir Paris* […]. *Ce fut une vraie prise de possession. »* Ou comme Maxime et Renée : *« Les amants avaient l'amour du nouveau Paris. Ils couraient souvent la ville en voiture, faisant un détour, pour passer par certains boulevards qu'ils aimaient d'une tendresse*

« DANS DIX ANS, LES BRASSERIES ET LES CAFÉS AURONT ENVAHI TOUS LES REZ-DE-CHAUSSÉE DU QUAI ! »

personnelle » (*La Curée*, deuxième tome des *Rougon-Macquart,* 1871). L'écrivain veut faire entrer le Paris moderne dans le roman. *« Quel écrivain se chargera de dessiner à la plume les paysages de Paris ? Il faudrait montrer la ville changeant d'aspect à chaque saison*[4]. »

Zola adhère au mythe du progrès, il est donc favorable aux travaux d'Haussmann. Au contraire de Huysmans, qui pense vivre une époque de décadence. Inutile de monter sur quelque *« tour »*, pour *« contempler la ville en son ampleur ». « À quoi bon ? Paris à vol d'oiseau, c'était intéressant au Moyen Âge, mais maintenant ! J'apercevrai, comme au sommet des autres fûts, un amas de rues grises, les artères plus blanches des boulevards »* (*Là-bas,* 1891).

UN CHICAGO SINISTRE, SELON HUYSMANS

Il n'est plus possible d'appréhender la ville dans sa totalité. Tout au plus pourrait-on écrire *« un petit volume* […] *sur chacun des arrondissements »* (*En ménage,* 1891). D'où les articles sur « Le Boulevard Montparnasse », « Le Parc Monceau », « Les Gobelins[5] ». Or, rien ne vaut le pittoresque des *« rues provinciales et pauvres ». « La banlieue est maintenant le dernier asile des intimistes que les Américains, parures du nouveau Paris, effarent. »*Tout vaut mieux que ces *« interminables casernes »* qui font que Folantin subit *« dans ce Paris nouveau une impression de malaise et d'angoisse »* (*À vau-l'eau*, 1882). Se promenant le long des quais, rive gauche, entre le pont Neuf et la rue de Beaune, Folantin constate que les antiquaires et les libraires ont tendance à traverser la Seine. *« Dans dix ans, les brasseries et les cafés auront envahi tous les rez-de-chaussée du quai ! Ah ! décidément Paris devient un Chicago sinistre ! – Et, tout mélancolisé, M. Folantin se répétait : profitons du temps qui nous reste avant la définitive invasion de la grande muflerie du Nouveau Monde ! »*

Pourtant, cette modernité ne laisse pas de fasciner. Si Huysmans juge sévèrement l'architecture du Second Empire quand il s'agit de l'église de la Trinité, de l'opéra Garnier, du Tribunal de commerce ou du Trocadéro *(« la grande prostituée bourgeoise qui ouvre ardemment dans le ciel ses deux cuisses, conviant à d'infatigables fornications, dans l'espoir d'un nouvel enfantement de gain, l'omnipotent génie du siècle, l'abject Esprit de lucre*[6] *»)*, il est séduit en revanche par l'architecture des halles de Baltard, des abattoirs de la Villette, de la salle Labrouste, de l'hippodrome de l'Alma, de la gare d'Orléans, où le fer et le verre remplacent la pierre. Séduit aussi par les nouveaux lieux de plaisir, le music-hall, le cabaret, le cirque. Et par l'art qui descend dans la ville sous forme d'affiches publicitaires, les chromos de Chéret valant toutes *« les léchotteries à la Cabanel et à la Gérôme »*.

Mais la beauté de la ville moderne est une beauté malade. Pour Huysmans, *« la tristesse des giroflées séchant dans un pot est plus intéressante que le rire ensoleillé des roses poussées en pleine terre »*. Il préfère à la Vénus de Médicis *« la fille, jeune et vannée, au teint déjà défraîchi par les soirées longues, les seins encore élastiques, mais mollissant et commençant à tomber, la figure alléchante et mauvaise, polissonne et fardée »*. Aussi fait-il dire à Cyprien, dans *En ménage* : *« Ô la chlorose des petites ouvrières et le fard allumé des filasses qui rôdent ! ça m'excite et j'en rêve ! quand on songe qu'à Paris nous ne sommes peut-être pas plus de trois peintres qui pensions ainsi ! et le monde en est là et le Messie ne vient pas ! »* La prostitution était devenue le symbole du monde moderne…

Robert Kopp

***Sur le boulevard*, huile sur toile de Jean Béraud (vers 1880).**

CCO PARIS MUSÉES / MUSÉE CARNAVALET

1. Victor Fournel, *Paris nouveau et Paris futur,* Lecoffre, 1868.
2. Pierre Citron, *La Poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire,* Minuit, 1961.
3. Charles Baudelaire, « Peintres et aquafortistes », dans *L'Art romantique,* Calmann-Lévy, 1885.
4. Émile Zola, « Dans Paris, la neige », article paru dans *Le Figaro* du 17 janvier 1867.
5. J.-K. Huysmans, *À Paris,* textes choisis, préfacés et annotés par Patrice Locmant, Bartillat, 2005.
6. J.-K. Huysmans, « L'emblème », article paru en mars 1885 dans *La Revue indépendante*.

AU PARADIS PERDU DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

QUE RESTE-T-IL DU PARIS LITTÉRAIRE ?

Hier haut lieu de la République des lettres avec ses cafés emblématiques, le 6e arrondissement de Paris, quartier traditionnel des maisons d'édition, est aujourd'hui de plus en plus déserté par celles-ci.

Loràǹt Deutsch et Anna Mouglalis interprètent Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir dans *Les Amants du Flore.*

En avril 2006 fut tourné un téléfilm au casting improbable (Loràǹt Deutsch et Anna Mouglalis…) sur les amours de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Il s'intitulait *Les Amants du Flore*. Le lieu était érigé en étendard de l'époque. Le Paris littéraire vivait alors dans ces quelques rues entourant le boulevard Saint-Germain, le boulevard Saint-Michel et leurs cafés emblématiques. Là, les éditeurs se rencontraient, les auteurs traînaient, leurs manuscrits sous le bras, les badauds guettaient les vedettes de l'écrit, les librairies fleurissaient. Pour beaucoup d'amoureux du livre, le monde ne dépassait plus ce quadrilatère. *« Ça a duré de la IIIe République à l'après-Seconde Guerre mondiale, succédant au Palais-Royal de l'époque de Balzac »*, explique Olivier Bessard-Banquy, universitaire et directeur du récent *Splendeurs et misères de la littérature* (Armand Colin). « *Le livre avait son quartier. Aujourd'hui, les gens s'y rencontrent encore mais les acteurs en vue du livre ne vivent plus dans le quartier. Nous sommes dans l'ersatz.* »

L'éditeur Olivier Bétourné confirme : *« En quarante-cinq ans d'édition, j'ai vu un lent délitement de ce quartier-là, qui baignait alors dans une vraie sociabilité. Les revues littéraires existaient encore. Tout cela était important pour l'activation de ce milieu. Le Flore, Le Pont Royal, Le Relais Saint Germain, La Méditerranée : ces lieux étaient clairement identifiés et y déjeuner faisait partie du travail. On se retrouve aujourd'hui ailleurs, bien sûr, mais l'incarnation n'est plus là.* » Que s'est-il donc passé ? L'argent, les regroupements, la financiarisation d'un métier où les amateurs de littérature ne sont plus aussi nombreux, ce qu'on appellera peut-être un jour la « bollorisation » de l'édition…

DES ADRESSES HISTORIQUES DÉLOCALISÉES

Le prix des loyers a contraint certaines librairies (Puf, La Hune, Gibert jeune…) à déménager, cédant la place à des magasins de vêtements. La concentration des maisons d'édition en gros groupes (Editis dans le 13e, Media-Participations dans le 19e, Hachette à Vanves, Madrigall éparpillé entre le 13e aujourd'hui et Saint-Lazare demain…) a amené à la délocalisation d'adresses chargées d'histoire. Les éditions du Seuil ont quitté la rue Jacob, Actes Sud s'est récemment installé avenue de Saxe, Robert Laffont n'est plus place Saint-Sulpice, et l'on annonce le départ de Flammarion, dont un petit bout résistait encore place de l'Odéon, vers de nouveaux locaux sis dans le quartier Saint-Lazare.

« L'activité littéraire du quartier a été dévolue à certaines associations financées par la mairie », précise Valérie Dumeige, directrice d'Arthaud, maison encore située (mais plus pour longtemps…) place de l'Odéon. « *La Méditerrannée, Casa Bini, Le Hibou, trois restaurants proches de la place de l'Odéon, continuent de recevoir beaucoup d'éditeurs, dont certains viennent de loin. Mais aujourd'hui, le quartier est surtout un lieu touristique haut de gamme.* » Et les écrivains ? Vivent-ils ailleurs ? *« Beaucoup sont loin,* assure Olivier Bessard-Banquy. *Houellebecq est injoignable, Jean Echenoz ou Marie NDiaye vivent en province. La plupart n'ont plus le besoin de cette socialisation carriériste que permettait aussi le Saint-Germain-des-Prés de cette époque.* »

Hubert Prolongeau

PAMPA PRODUCTION/FUGITIVE PRODUCTIONS

8 — 10 avril 2022

FESTIVAL
& SALON
DU LIVRE

escaledulivre.com

escale du livre

bordeaux

DJAÏLI AMADOU AMAL

AU NOM DES FEMMES

Auréolée du succès de son roman *Les Impatientes*, finaliste du prix Goncourt et Goncourt des Lycéens en 2020, l'écrivaine camerounaise continue de défendre les droits des femmes, dans son œuvre et sur le terrain.

Lumineuse et souriante. Ainsi nous apparaît Djaïli Amadou Amal à travers l'écran de notre ordinateur. Elle est à Douala, nous à Paris. Aucune trace de fatigue sur son visage ne laisse deviner qu'elle a dû trouver en catastrophe un endroit d'où se connecter à cause d'une grosse coupure de courant. Ni qu'elle était sur le pont la veille de notre entretien pour la journée internationale des droits des femmes. Elle a parlé égalité salariale avec les employées d'une entreprise de cacao, puis à la Société générale, avant une rencontre à l'Institut français aux côtés de l'écrivaine et journaliste française Tristane Banon. Le thème de la discussion : le droit à disposer de son corps. Un sujet qui occupe Djaïli Amadou Amal, dans son œuvre comme dans les activités qu'elle mène en tant qu'ambassadrice de l'Unicef et au sein de son association Femmes du Sahel pour l'éducation des filles. Écrire et militer : tout est lié chez la romancière, depuis toujours.

MARIÉE DE FORCE À 17 ANS

« J'étais une enfant qui ne rentrait pas dans le rang, se souvient-elle. *Tout ce qu'on m'interdisait, je le voulais. »* À Maroua, dans l'Extrême-Nord du Cameroun où elle est née en 1975, on lui dit par exemple que les filles n'ont pas le droit d'aller au marché ou à la mosquée. Elle refuse de ne pas pouvoir faire comme ses frères. D'être, comme sa sœur, cantonnée au rôle de *« petite fille modèle »*. Au grand dam de sa mère d'origine égyptienne qui s'occupe de ses enfants en effectuant des travaux de couture et des soins cosmétiques, et de son père, un juriste de formation qui enseigne les langues au lycée.

Très tôt, il y a eu chez cette autrice peule et musulmane la conscience que les femmes devaient se battre pour leur liberté. Très tôt aussi, il y a eu l'écriture. *« Dès que j'ai appris à lire, j'ai commencé à écrire mes propres histoires. »* À l'école, son instituteur la gronde car ses cahiers sont remplis d'histoires qu'elle invente pendant les cours de mathématiques et qu'elle offre à ses camarades de classe. Plus tard, les textes tombent entre les mains de son professeur de français au lycée, qui lui conseille de les conserver pour les publier un jour. Dix années passeront avant que Djaïli Amadou Amal se remette à écrire.

« J'ÉTAIS UNE ENFANT QUI NE RENTRAIT PAS DANS LE RANG. TOUT CE QU'ON M'INTERDISAIT, JE LE VOULAIS »

Car à 17 ans, la lycéenne, qui rêvait de devenir journaliste, a été mariée de force à un *« milliardaire »* d'une cinquante d'années. Elle vit des années difficiles à ses côtés, hantée par des pensées suicidaires. L'écriture sera son exutoire. En 1998, elle fait lire son premier texte autobiographique à son père. *« Il m'a encouragée,* se souvient-elle. *Il m'a quasiment fait promettre que j'irai jusqu'au bout de mon envie d'écrire. »* Le soir même, il fait un infarctus et meurt. *« Mon plus grand regret est que mon père ne lira jamais mes romans »,* avoue-t-elle. Ce premier texte, qu'elle juge *« pétri de colère »,* reste dans un tiroir.

ÉCRIRE EN FRANÇAIS, PENSER EN CAMEROUNAISE

Dix ans plus tard, Djaïli Amadou Amal quitte un deuxième époux, violent, et s'installe à Yaoundé. Là, alors que son entourage tente de la convaincre de revenir, alors que son ex-mari a kidnappé leurs deux filles pour la punir, elle résiste. Elle trouve un travail. Elle vend ses bijoux, achète une table, une chaise, un ordinateur, et elle écrit. Son roman s'inspire de son expérience de la polygamie pour raconter l'histoire de quatre femmes qui vivent dans la même concession et ne font qu'attendre leur tour auprès de leur époux. Le soir, elle confie ses velléités d'écrivaine à la gérante de la librairie de son quartier. Cette dernière lui donne le numéro de téléphone d'un universitaire et écrivain camerounais qui va changer le cours de sa vie : Pabé Mongo.

Il lui donne rendez-vous, prend son manuscrit, puis la rappelle quelques jours plus tard : et si elle intégrait l'atelier d'écriture qu'il assure à l'université ? *« Là-bas, j'ai appris une nouvelle approche qui consiste à écrire en français avec notre façon de penser camerounaise,* explique Djaïli Amadou Amal. *Pendant des années, Pabé Mongo m'a donné des conseils, il m'a aidé à trouver mon style. Il est devenu mon mentor. »* L'écrivaine lui a d'ailleurs dédié son nouveau roman, *Cœur de Sahel,* qui paraît en ce mois d'avril.

Un autre homme de lettres a beaucoup compté dans la trajectoire de Djaïli Amadou Amal : François Nkémé, des éditions

FRANCESCO GATTONI/EMMANUELLE COLLAS

Proximité. C'est chez lui que paraît son premier roman en 2010, *Walaandé ou l'Art de partager un mari*.

LE SUCCÈS DES *IMPATIENTES*

Suivra *Mistiriijo, la mangeuse d'âmes,* un roman inspiré d'un témoignage de sa tante qui parle des accusations de sorcellerie et de la tradition du *« hirdé »*. Il s'agissait pour une femme *« libérée du mariage »* de recevoir des hommes dans sa case. Ces derniers se livraient à des joutes oratoires. À elle de désigner le gagnant, et jusqu'où elle souhaitait aller avec lui. Cette coutume a disparu avec la colonisation et la montée du wahabisme, une tendance puritaine de l'islam, au Cameroun. Très attachée à sa région natale, la romancière souhaite en décrire la beauté, tout en dénonçant *« ce qui est faux dans la société »*.

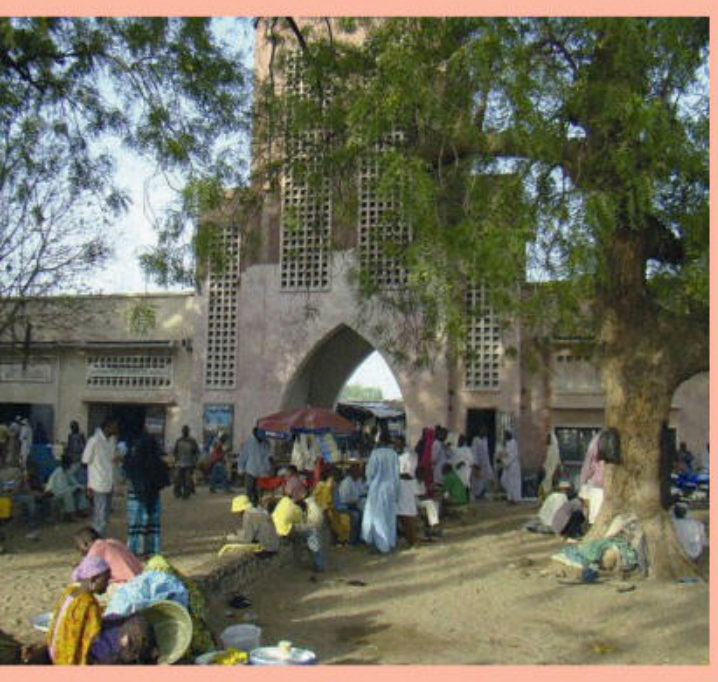
L'hypocrise s'inscrit justement au cœur de *Munyal, les larmes de la patience*, son troisième roman paru en 2017 au Cameroun, puis en septembre 2020 en France dans une nouvelle version intitulée *Les Impatientes*. L'histoire, située comme tous ses romans dans l'Extrême-Nord du Cameroun, croise les destins de trois femmes, négligées dans le cadre d'une union polygame, victimes de mariage précoce et forcé, ou de violences et de viols conjugaux. Dès que les héroïnes du roman se révoltent contre les injustices subies, les femmes de la concession où elles vivent leur répondent *« Munyal ! »*.

« JE N'IMAGINE PAS ÉCRIRE UN ROMAN À L'EAU DE ROSE, SANS MILITANTISME. ET JE N'IMAGINE PAS FAIRE DU MILITANTISME SANS PARLER DE MES ROMANS »

Ce terme qui signifie « patience » en peul devient alors synonyme de soumission. Si l'écrivaine reconnaît que la plupart des parents pensent protéger leurs filles en les mariant très tôt, elle rappelle que

LEUR COMBAT CONTINUE

Dans *Cœur de Sahel*, son nouveau roman, Djaïli Amadou Amal fait souffler l'harmattan sur les multiples sévices faits aux femmes et leur accès à l'éducation.



Après *Les Impatientes,* récompensé en 2020 par le prix Goncourt des lycéens, Djaïli Amadou Amal, également surnommée par la presse camerounaise « *la voix des sans-voix* », séduit à nouveau par son militantisme. Projetant son roman à 50 kilomètres de Maroua, dans un petit village au pied de la montagne, la romancière nous fait découvrir la vie laborieuse de Faydé, jeune adolescente ayant arrêté les cours pour devenir domestique dans une riche famille peule. Un travail ingrat pour lui permettre, comme de nombreuses autres jeunes filles, d'envoyer de l'argent à sa famille. L'expérience citadine s'effrite rapidement car rien n'est plus tragique que de se confronter à sa propre condition : être chrétienne dans une ville où les plus grosses richesses sont partagées entre musulmans. Alors d'entrée de jeu, *Cœur du Sahel* annonce être l'ultime hommage aux femmes victimes de cette zone aride et de toutes les conséquences que cela implique : agressions sexuelles, extrême sécheresse que le changement climatique accentue, outrages de Boko Haram dans les villages et ce mépris de classe manifestement omniprésent. Assez loin, semble-t-il, d'un quelconque pathos ou intrigue larmoyante, l'autrice camerounaise dresse la fresque cinglante d'une population régie par les castes dans lesquelles la religion fait office de fatum pour le reste d'une vie. Les traditions ancestrales y sont des mantras tristement indétrônables qui agissent toujours à l'encontre des femmes les moins bien loties. Ils font écho à ce qui dépasse la fiction et les frontières de la littérature pour se fondre en réel sujet de société : s'en remettre au féminisme, ébranler les codes construits depuis des décennies pour créer un espace où la femme, libre de son ascendance ethnique, pourrait vivre en paix. Ancrées dans l'actualité contemporaine, ces voix aréneuses du Sahel prennent une percutante allure de plaidoyer pour l'égalité.

Marie Jouvin

★★★☆☆
CŒUR DU SAHEL
DJAÏLI AMADOU AMAL
364 P., EMMANUELLE COLLAS, 17 €.
EN LIBRAIRIE LE 15 AVRIL.

URAM INTERNATIONAL

PATRICE NORMAND/EMMANUELLE COLLAS

le mariage précoce est pernicieux : en privant les jeunes filles d'une éducation, il engendre les autres violences car il crée de la dépendance. Récompensé par le prix Orange du livre en Afrique en 2019, présent dans la dernière sélection du Goncourt 2020, distingué par le Goncourt des lycéens, *Les Impatientes* a fait le succès de Djaïli Amadou Amal, se vendant à plus de 215 000 exemplaires. Le livre a été adapté pour être étudié dans les écoles camerounaises. Tout cela contribue à populariser son combat, et la comble de joie.

Sa mère est sa première lectrice. Comme elle ne lit pas le français, elle passe plusieurs jours chez elle pour lui lire le texte à voix haute, en le traduisant en langue peule. *« Ce sont des grands moments,* se réjouit-elle. *Ma mère passe du rire aux larmes. Elle me reproche de tuer tel ou tel personnage. Quand je lui ai dit que j'écrivais sur Boko Haram, elle a eu peur que je sois victime d'un attentat. »* Les attaques de la secte islamiste dans le nord du Cameroun font en effet basculer le quotidien des personnages de *Cœur du Sahel*. Ce livre constitue pour Djaïli Amadou Amal l'envers du décor des *Impatientes*. Nous sommes toujours dans la concession où vivent les épouses d'un même maître de maison, mais du côté des domestiques. Des jeunes filles, venues à Maroua gagner de quoi subvenir aux besoins de leurs familles originaires des villages plus au nord frappés par la pénurie d'eau et en première ligne des incursions de Boko Haram.

UN AN D'ENQUÊTE SUR LE TERRAIN

Dans les grandes villes du Cameroun, Boko Haram ou le réchauffement climatique restent des menaces lointaines, des événements que l'on regarde à la télévision. Avec ce roman, elle a voulu pousser ses lecteurs à regarder ce que vivent les villageois au quotidien. « *Je suis toujours dans la littérature engagée,* affirme-t-elle. *Je décide d'écrire sur un sujet pour changer les choses. »* Pour chaque roman, elle mène un an d'enquête sur le terrain, prêtant l'oreille aux histoires des filles et des femmes qu'elle rencontre via les actions de son association Femmes du Sahel. *« Je n'imagine pas écrire un roman à l'eau de rose, sans militantisme, et je n'imagine pas faire du militantisme sans parler de mes romans. Quand je donne des conférences, j'utilise des personnages et des situations de mes histoires pour illustrer mon propos. »*

Cœur de Sahel sera publié directement en France, une première pour l'écrivaine. Djaïli Amadou Amal a toutefois tenu à conserver les droits du roman pour l'Afrique subsaharienne. Ainsi il sera publié au Cameroun aux éditions Proximité, qui la publie depuis ses débuts, au prix abordable de 6 euros. *« C'était très important pour moi que mon livre puisse être disponible dans mon pays. »* Mi-mars, la romancière sera en Allemagne où *Les Impatientes* a été traduit. Elle enchaînera avec une série de conférences au Niger, avant de passer le mois d'avril en France métropolitaine, puis à La Réunion. De retour au Cameroun, elle commencera la nouvelle enquête qui nourrira son prochain roman. L'histoire ? *« C'est un secret mais on sera toujours avec les femmes du Sahel. »*

Gladys Marivat

PATRICIA
REZNIKOV

CORPS, ÂMES ET BELLES CHAUSSURES

Je déniche ces jours-ci deux livres dont le dénominateur commun semble être le corps. Mais à mieux y regarder, ce sont plutôt les femmes, leur présence au monde, leur curiosité, leur résilience. Et ce regard sans tabou sur la vie qui est le leur. Voyez plutôt tout d'abord avec *Le Corps de l'âme* : une Azérie et une Arménienne se sont mariées à Amsterdam. Quand Zarifa se meurt, son épouse Moussa demande à une sorcière arménienne de procéder à un échange d'âme ! Mais la dernière volonté de Zarifa est d'être recouverte d'un tapis ancestral orné d'un phénix ; Alice, décidée à se suicider, accepte d'épouser un médecin très amoureux d'elle afin qu'il lui fournisse les barbituriques nécessaires ; Vera trouve à sa fille Lilia, en la personne d'un jeune mathématicien irakien, le parti et l'ascension sociale rêvés en Russie soviétique. Pour la convaincre, elle promet de lui offrir la paire de chaussures de ses rêves ; Sonia, quittée par un mari goinfre, cesse de manger, s'endort et se transforme bientôt en un cocon soyeux d'où s'envole un jour un papillon ; Génia, jeune laborantine, se rend dans un abattoir pour y faire des prélèvements. Horrifiée par ce qu'elle y découvre, elle se demande où sont passées les pauvres âmes des bêtes sacrifiées. Et en plus, elle a sali ses jolis mocassins ! ; Tolik, garçon solitaire et timide, vit avec sa mère dans un appartement communautaire. Devenu infirme, soigné par elle, il s'évade dans les paysages magnifiques qu'il a photographiés ; Nadejda, intellectuelle vieillissante, perd peu à peu et irrémédiablement la mémoire. Un jour que son monde intérieur est devenu blanc et vide comme une étendue de neige, sa contemplation est brusquement interrompue par la vision d'un au-delà ineffable.

Dans cette galerie de vies minuscules, de personnages blessés et cocasses, les femmes se montrent pleines de culot et de ressources. Évoluant dans notre monde bancal, elles tentent de le plier à leurs désirs, d'y mettre un semblant d'ordre, touchant du doigt la matière même de l'existence. L'âme affleure sans cesse dans ces récits traversés de délicatesse et de drôlerie, contés par Ludmila Oulitskaïa, autrice russe dont le roman *Sonietchka* reçut le prix Médicis étranger en 1996.

Que s'est-il passé cet après-midi-là, sur le fleuve, lorsque la petite Teréz est partie pêcher, comme souvent, avec son père ? Alors que la fillette a ordre de se taire pour ne pas effrayer les poissons, la barque s'éloigne, emportée par le courant. Teréz subit alors les assauts de l'ami du père. Muette comme une carpe, elle ne dira rien. Suivent les chapitres d'un douloureux album de souvenirs où Eszter T. Molnár, autrice hongroise, joue avec les possibilités d'une vie « après ». Tel est l'enjeu de *Térez, ou la mémoire du corps*. Première possibilité : Teréz, devenue adulte, quitte la Hongrie pour s'exiler en Allemagne où elle tente de s'intégrer. Mais son projet véritable n'est-il pas de s'intégrer à sa propre vie ? Deuxième hypothèse : elle est battue par son mari, coupable d'avoir révélé le viol à sa famille. Autre hypothèse : elle retourne en Hongrie, dans la maison d'enfance au bord du fleuve, pour solder les comptes d'une vie volée. Tout au long de ce texte très original, le corps et l'âme meurtris se souviennent en trois langues : hongrois, allemand, anglais. Comme une feuille de saule déchirée, la fillette puis la femme errent sur l'eau au gré du courant, tentant de rassembler le puzzle inconnaissable de leur vie. Une énigme parmi tant d'autres auxquelles les femmes sont confrontées de toute éternité.

★★★★☆
LE CORPS DE L'ÂME (O TELE DOUCHII)
LUDMILA OULITSKAÏA
TRADUIT DU RUSSE PAR SOPHIE BENECH
206 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 18,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 AVRIL.

★★☆☆☆
TERÉZ, OU LA MÉMOIRE DU CORPS (TERÉZ, VAGY A TEST EMLÉKEZETE)
ESZTER T. MOLNÁR
TRADUIT DU HONGROIS PAR SOPHIE AUDE
256 P., ACTES SUD, 22,50 €

AUDREY SOVIGNET

60

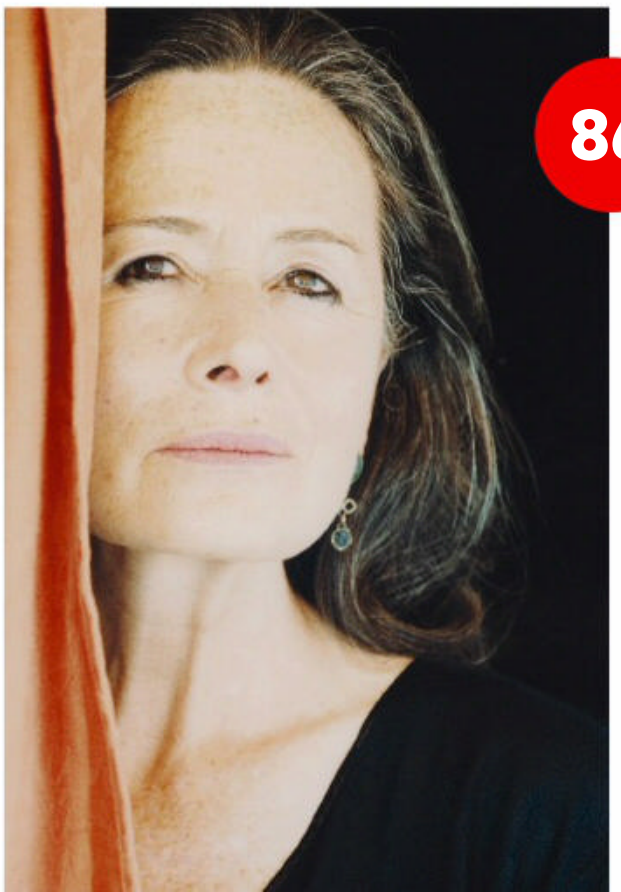
JACK KEROUAC,
L'ODYSSÉE CONTINUE

UN VOYAGE AVEC
BARROUX

84

LE CAHIER CRITIQUE

REDÉCOUVRIR
CHRISTIANE SINGER



86

88

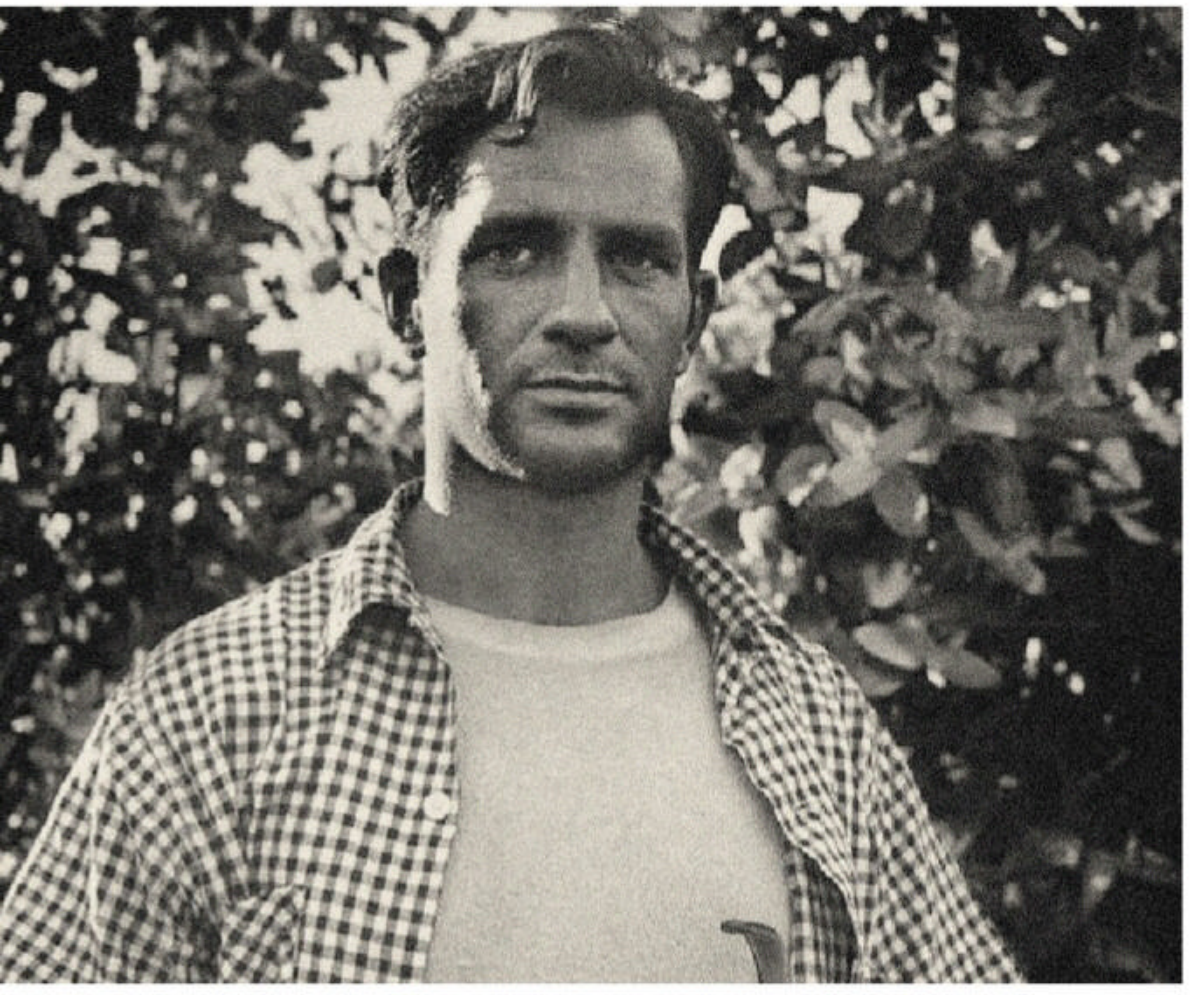
L'ÉCOLE DES CRÉTINS SELON
JEAN-PAUL BRIGHELLI

PRISMATIC PICTURES/BRIDGEMAN IMAGES - BARROUX/URBAN GRAPHIC 2022 - CATHERINE CABROL/ALBIN MICHEL - ARNAUD LE VU/HANS LUCAS VIA AFP

Jack Kerouac

Cent ans sur les chapeaux de roues

À l'occasion du centenaire de l'auteur américain, un inédit, une fantaisie d'expert et une floraison de rééditions nous ramènent à un sentiment d'aventure aujourd'hui bien oublié.



PRISMATIC PICTURES/BRIDGEMAN IMAGES

Certaines célébrations nous vieillissent plus que d'autres. Jack Kerouac, qui, par la grâce d'un livre intitulé *Sur la route,* incarna pêle-mêle la jeunesse, l'aventure, la réactivation de la mythologie pionnière (ce que nous appelons, en deux mots, la Beat Generation), aurait eu 100 ans cette année, si le whisky n'avait pas eu sa peau en 1967. Il nous a laissé le goût d'une *« ferveur pour la vie »* qu'il voyait en son compère Neal Cassady, dont la biographie, pleine de miracles et de promesses non tenues, a quelque chose d'une œuvre d'art improvisée. C'était dans les années d'après-guerre – autant dire avant-hier – et, pourtant, l'insouciance apparente de ces voyageurs semble remontée d'un autre monde. Alors, relisons Kerouac pour nous rappeler ce que « liberté » voulait dire. Cela tombe bien : son centenaire se célèbre en publications : un texte inédit (*L'océan est mon frère*, œuvre d'un Kerouac de 20 ans) et un singulier et réjouissant texte féminin (*LuAnne sur la route*, du spécialiste de la Beat generation Jean-François Duval), et une floraison de rééditions[1].

ÉLAN DU VOYAGE ET RÊVE AMÉRICAIN

Bien sûr, c'est à *Sur la route* qu'il faut retourner, si l'on veut découvrir ce qui se cachait derrière la silhouette formée sur les terrains de foot américain et les manières taiseuses de Kerouac. L'histoire est connue : en avril 1951, Kerouac, après bien des essais, se lance dans le récit des multiples allers-retours New York-San Francisco qu'il fit en stop, en bus ou dans des voitures d'emprunt, souvent avec Cassady et sa délicieuse LuAnne. Il glisse dans sa machine à écrire un rouleau de 30 mètres de long. Et il tape, à toute vitesse, pour retrouver l'élan du voyage, transforme ses notes en croquis littéraires, saisit les étoiles à la volée, et rattrape par la gauche le mythe du rêve américain. Les éditeurs, partagés entre enthousiasme et envie de s'arracher les cheveux, demandent une copie domestiquée, édulcorée de ses scènes sexuelles et stupéfiantes. C'est cette version qui fera de Kerouac le leader des « Beat » – terme qu'il récusait. Lui qui voulait être reconnu comme un grand écrivain devint, selon les mots de Jean-François Duval, un *« phénomène sociologique »*. De là, peut-être, le whisky et les silences… En 2010 paraissait le rouleau original de *Sur la route* : les personnages y retrouvaient

leurs noms, et l'aventure ses transgressions. Voilà Cassady couchant dans une même journée avec l'aventureuse LuAnne, la plus tempérée Carolyn, et le dépressif Allen Ginsberg ! Voilà William Burroughs empoissé d'opiacée, construisant un *« accumulateur à orgones »* dans ses toilettes tandis que sa femme s'envoie des bouchons d'inhalateurs imbibés d'amphétamines et que Kerouac et consorts fument la marijuana maison. Voilà, à l'état brut, les notations mystiques de Kerouac : *« Quelque part, là-bas, très loin, New York la démente, la ténébreuse, vomissait son nuage de fumées et sa vapeur brune. L'Est, c'est le pôle du brun et du sacré, me disais-je, tandis que la Californie est blanche et sans âme, tel le linge sur la corde. »* Voilà les fêtes avec la « bande de Denver », les clubs de jazz, le Mexique… Et voilà la dévotion que Kerouac nourrissait pour Cassady, qui avait volé plus de cinq cents voitures et cherchait son père partout où vivaient des clochards.

Qu'était Kerouac avant *Sur la route* ? Une part de la réponse se trouve dans *L'océan est mon frère,* inspiré par son séjour dans la marine marchande. On y croise un marin taiseux et un universitaire qui rêve d'*« une vie qui ait du sens, avec une impulsion »*. Cet universitaire, Everhart, est convaincu que *« ces explorateurs aux yeux de lynx, c'était eux, les poètes américains ! »*. Il abandonne donc sa vie pour suivre Wesley, le marin, à Boston, où ils se rendent en stop pour embarquer. Étripé par la critique lors de sa sortie posthume, *L'océan est mon frère* montre le jeune Kerouac en écrivain doué qui n'a pas encore trouvé sa voix, mais a déjà une idée claire de ce qu'elle va chanter.

LA BEAT GENERATION N'A PAS DISPARU

Pour renouer avec les trépidations de *Sur la route,* mieux vaut se plonger dans l'excellent *LuAnne sur la route* de Jean-François Duval. Dans ce livre inclassable, nourri d'entretiens réels et fantasmés, on revit, entre autres, le chef-d'œuvre de Kerouac par le biais de son principal personnage féminin. *« J'ai raconté dans* Kerouac et la Beat Generation *mes rencontres avec Allen Ginsberg, Carolyn Cassady, Ken Kesey… LuAnne m'est alors apparue comme LA pièce qui manquait à ce puzzle*, explique-t-il. *Sur plusieurs points, sa vision des événements vécus sur la route s'écarte de celle qu'en donne Kerouac. »* Les corrections sont importantes : non, LuAnne n'a pas couché avec Cassady devant Ginsberg à l'époque où celui-ci partageait leur lit. Oui, la mort dudit Cassady fut aussi triste qu'on peut le lire entre les lignes de sa légende. Reste le prodige d'un livre qui, cinquante-cinq ans après sa sortie, garde son pouvoir libératoire. Lire *Sur la route* en 2022, c'est redécouvrir le versant ensoleillé d'une précarité consentie, embrassée en toute conscience, pas du tout gratuitement. *« Kerouac, Cassady, Ginsberg, Burroughs, etc., n'étaient pas du tout ces "insoucieux" que l'on croit,* précise Duval. *Au contraire, c'étaient des "soucieux", préoccupés par l'état de la société, et désireux de pouvoir changer l'ordre des choses, au travers de la perception qu'on en peut prendre, et par les directions nouvelles qu'on peut donner à la réalité vécue. »* Ces *« directions nouvelles »* ont mené droit à la contre-culture contestataire des années 1960. En ce sens, la Beat generation n'a pas disparu : nous habitons son héritage.

Alexis Brocas

---

1. *La Grande Traversée de l'Ouest en bus et autres textes beat* (Folio) ; *The Town and the City* (La Petite Vermillon) ; *Anges de la désolation* (Fayard).

★★★★★
SUR LA ROUTE. LE ROULEAU ORIGINAL (ON THE ROAD.THE ORIGINAL SCROLL)
JACK KEROUAC
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JOSÉE KAMOUN, 624 P., FOLIO, 9,80 €

★★★☆☆
L'OCÉAN EST MON FRÈRE (THE SEA IS MY BROTHER)
JACK KEROUAC
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE GUGLIELMINA 208 P., GALLIMARD, 19 €

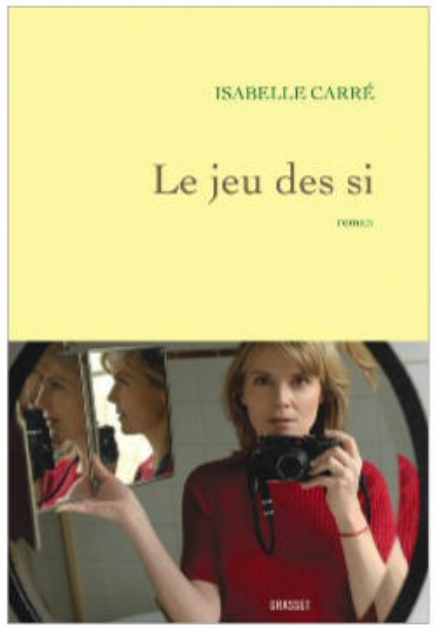
★★★★☆
LUANNE SUR LA ROUTE
JEAN-FRANÇOIS DUVAL
352 P., GALLIMARD, 21 €

Isabelle Carré

LE JEU DES SI

Le conditionnel prend tout son sens avec *Le Jeu des si,* troisième roman d'Isabelle Carré dans lequel elle dresse le portrait d'Élisabeth, quadragénaire ébranlée par l'adultère supposé de son mari. Alors que naît en elle une extrême jalousie envers sa maîtresse qui semble avoir tout ce qu'elle n'a pas, elle écrit et panse ses incertitudes pour donner vie à une intrigue : Élisabeth arrive dans un aéroport où Martin, son fiancé, est censé l'accueillir. Le temps passe, les bagages se récupèrent au fur et à mesure mais personne ne vient la chercher. En face d'elle, un homme se tient avec l'une de ces pancartes communément utilisées pour attendre un voyageur sur lequel on ne peut mettre un visage. Dessus, ce nom : Emma Auster – comme l'auteur à succès. S'avancer et usurper l'identité de cette inconnue serait un moyen osé mais efficace de disparaître loin des angoisses et de l'engagement matrimonial. Changer d'existence à tout jamais et repartir de zéro en faisant table rase du passé. Engagée dans le taxi de cet homme qui la mène vers un village inconnu au cœur du Pays basque, Élisabeth s'efface peu à peu pour devenir Emma. Là-bas, elle est attendue pour être la nouvelle nourrice des enfants d'Adèle, une infirmière qui ne compte plus ses heures. Quand la force des liens qui se créent se doit de coïncider avec l'âpreté des mensonges salvateurs, la fiction donne au réel cette envie d'audace et d'authenticité inaltérable. Un double jeu dans lequel il ne peut y avoir qu'un seul vainqueur.

Marie Jouvin



LE JEU DES SI
ISABELLE CARRÉ
304 P., 19 €. COPYRIGHT GRASSET.
EN LIBRAIRIES LE 30 MARS.

BIO EXPRESS

1971

Isabelle Carré naît dans le 12e arrondissement de Paris. À l'âge de 15 ans, elle commence à suivre des cours d'art dramatique et intègre l'ENSATT de Lyon après son bac. Elle décroche son premier grand rôle dans *Beau fixe* réalisé par Christian Vincent.

2003

Le César de la meilleure actrice lui revient pour son rôle dans *Se souvenir des belles choses* de Zabou Breitman. Aux côtés de Bernard Campan, elle y incarne une jeune femme souffrant de troubles de la mémoire après avoir été frappée par la foudre.

2018

L'actrice publie *Les Rêveurs* aux éditions Grasset. Un premier roman dans lequel elle évoque la relation complexe entre ses parents et l'impact de cette union sur son enfance. Il est récompensé la même année par le Grand Prix RTL-*Lire.*

JF PAGA/GRASSET

Emma Auster

« Emma Bovary, c'est moi. D'après moi. »
Gustave Flaubert

Le visage collé au hublot, j'admirais les montagnes qui s'étalaient autour du long ruban goudronné de la piste d'atterrissage. Les lignes blanches et les pointillés défilaient à toute vitesse, tels d'impeccables formulaires à découper.

D'en bas, le ciel semblait bien plus gris, mais on pouvait encore deviner, à travers les nuages, la chaîne des Pyrénées et ses pics enneigés, aussi violette en ce début de soirée qu'une tablette de chocolat Milka. S'appliquant à contredire les sombres prédictions climatiques qui envahissaient chaque jour les journaux, l'hiver n'en finissait pas. Une rafale de vent déstabilisa l'avion au moment de toucher le sol, me projetant contre un homme en costume-cravate. Je m'excusai, il se contenta de hocher la tête. Fébrile, il consultait les nouvelles sur son téléphone portable sans attendre d'y être autorisé par l'hôtesse de l'air. Quelles informations cruciales avions-nous manquées durant l'heure de vol ? Un dernier virage, puis l'extinction du signal de sécurité lança les hostilités. Après le calme de la traversée, tous les voyageurs se bousculaient pour être les premiers dans l'allée. Gagné par ce mouvement d'impatience, mon voisin s'agitait et soufflait sur son siège comme un adolescent. À sa droite, une grosse dame l'empêchait de quitter la rangée. Il se leva pourtant et sa tête s'écrasa contre le plafonnier, tandis

La douce folie de ta mère te rattrape. À force de planer, tu vas finir par t'envoler !

que la coupable rassemblait ses affaires, se plaquant sur le côté pour le laisser passer. Les yeux toujours rivés à l'écran, le costume trois-pièces se glissa dans la file, sans un adieu.

Devant moi, un enfant pleurait. De lourds sanglots étranglés secouaient ses épaules, mais personne n'y prêtait attention. À tour de rôle, les parents se reprochaient d'avoir oublié de réserver une chambre pour la nuit.

« Mesdames et messieurs, c'est le chef de cabine qui vous parle, j'ai le regret de vous informer que nous ne sommes pas en mesure de débarquer. Le système d'accostage ne fonctionne pas, et il semblerait qu'aucune autre passerelle ne soit disponible pour le moment… »

À ces mots, une vague de découragement se répandit sur les visages dégoulinant de sueur. Pour la forme, certains émirent de faibles protestations, puis la foule claustrophobique soupira à l'unisson, résignée. Le steward ne réitéra son annonce qu'après de longues minutes, déplorant n'avoir aucune information supplémentaire à communiquer. Malgré l'injonction répétée dans les haut-parleurs, personne ou presque n'imagina se rasseoir. Les bras chargés de bagages, la petite centaine de passagers s'acharnait à piétiner dans le couloir : un adolescent aidait une vieille dame à s'emparer de sa valise, un père séparait deux frères turbulents pendant que leur mère, épuisée, regardait ailleurs… Seul l'enfant aux joues luisantes de larmes paraissait disposé à obéir. Recroquevillé sur son siège, il respirait par petites bouffées le foulard de sa mère, qu'il maintenait étalé contre sa figure, tandis que ses yeux humides fixaient un point dans le vide. Quand il leva ses longs cils mouillés vers moi, j'acquiesçai discrètement à ses efforts. Surpris, il abandonna le foulard parfumé, et son visage s'ouvrit d'un seul coup. Son sourire dégageait une telle joie que je me dépêchai de l'enregistrer mentalement. J'ai un appareil photo dans la tête. Ses pupilles dilatées par les pleurs brillaient d'une complicité étonnée : « Tu les vois ? » semblait-il me dire. « Regarde-les ! Entassés comme des sardines, à transpirer dans leur blouson… »

J'aimerais être photographe pour de bon, songeai-je une fois de plus. *Je ne collectionnerais pas ces milliers d'instantanés dans ma mémoire, déplorant qu'au fil du temps la plupart soient devenus flous, je les posséderais vraiment, intacts, inchangés. J'aurais une preuve !*

Si seulement je n'avais pas si peur d'embarrasser les autres…

Tous les sièges étaient vides à présent. Indifférent à la dispute qui continuait plus loin, le garçon avait disparu, emportant avec lui le foulard et son sourire-bouclier.

Quand je trouvai enfin le courage de me lever, l'allée était complètement dégagée. Je me dirigeai vers la sortie, avec l'impression de flotter. Resté quelque part sur le trajet, mon esprit naviguait plus haut – à plus de dix mille pieds, si l'on en croyait le commandant de bord. D'ordinaire, moi aussi j'étais impatiente de connaître la suite du programme. Qu'est-ce qui m'arrivait ? La tête me tournait, j'avais les jambes coupées. *Je suis juste fatiguée,* me rassurai-je.

— *Redescends sur terre, Élisabeth,* s'empressa de contredire une seconde voix intérieure. *La douce folie de ta mère te rattrape. À force de planer, tu vas finir par t'envoler !*

Dans les bras de Martin, qui avait promis, pour une fois, de venir me chercher, j'allais recouvrer forces et raison. Depuis des mois, nous parlions de ce week-end de printemps, ce serait l'occasion de discuter du mariage, de décider s'il aurait lieu dans cette région où il avait passé une partie de son enfance, tout près de la frontière espagnole. J'étais curieuse de découvrir la côte, je voulais marcher le long de la Concha, ainsi que le conseillaient les guides touristiques consultés pour l'occasion. Je rêvais d'aller dans les bars à tapas du vieux San Sebastián, et de passer ensuite la soirée au Maria Cristina pour fêter ça. Nous pensions visiter des salles de réception dès le lendemain, choisir le traiteur,

réserver des chambres d'hôtel pour les invités… J'étais presque heureuse. Presque. Qu'est-ce qui m'empêchait de l'être tout à fait ? L'avais-je d'ailleurs connu un jour, ce bonheur sans tache ? Un ciel intérieur uniformément bleu, était-ce réaliste, et même souhaitable ? Autant de questions qui se renvoyaient la balle, rendant mes politesses aussi mécaniques que celles de l'hôtesse de l'air : « Bonsoir madame, permettez-moi de me joindre à tous les membres de SkyTeam pour vous remercier d'avoir voyagé en notre compagnie… »

Sa jupe crayon et son chignon banane me donnèrent envie de chanter comme Jacques Dutronc, *toute ma vie j'ai rêvé d'être une hôtesse de l'air, toute ma vie j'ai rêvé de voir le bas d'en haut, toute ma vie j'ai rêvé d'avoir des talons hauts, toute ma vie j'ai rêvé d'avoir les fesses en l'air…*

À peine avais-je franchi le seuil que la femme balança son calot et sa veste bleu marine pour enfiler un imperméable corail, de la nuance exacte de son rouge à lèvres. Lorsqu'elle me doubla dans les escalators, elle fit mine de ne pas me reconnaître. Débarrassée de son uniforme, la jolie brune avait tôt fait d'oublier chacun des passagers qu'elle avait informés, désaltérés, nourris de biscuits sucrés ou salés, durant plus d'une heure de vol… Elle courait dans les dédales de l'aéroport, et j'aurais aimé partager son allégresse, savoir aussi bien qu'elle où aller. J'essayai de suivre la silhouette rouge sans me laisser distancer, mais impossible de la rattraper.

Martin devait se demander ce que je fichais, *pourvu qu'il n'imagine pas que j'aie raté l'avion*. Heureusement je n'avais pas de bagage à récupérer – mon petit sac à dos contenait l'essentiel, un minuscule tube de crème, un échantillon de parfum, un dentifrice miniature, personne ne pourrait m'accuser de fabriquer des bombes dans les toilettes…

Aux arrivées, des grands-parents récupéraient leurs descendances dûment étiquetées : « Alors finalement, il y avait plein d'enfants comme toi dans l'avion. Enlève donc cette fiche de ton cou ! » Des amoureux se retrouvaient, se touchaient, se serraient, tandis que la majorité s'éloignait avec une valise grise pour unique compagnie… Le hall se vidait, et Martin demeurait introuvable. C'était ma faute, j'avais dû me tromper. Lui indiquer le mauvais horaire. Pourquoi ne pas avoir quitté cette réunion interminable ? J'aurais pu prendre le même vol que lui… Une pluie fine recouvrit mon visage sitôt que j'eus passé les portes coulissantes. L'air était glacé, débarrassé des odeurs de pot d'échappement, j'avais déjà l'impression de sentir la mer.

Les voitures s'échappaient une à une du parking en direction du centre-ville. Aucune pour moi. Le week-end était gâché. Surmontant ma panique, je m'accrochais désespérément au portable au fond de ma poche. Pourquoi ne pas y avoir songé plus tôt ? Mon premier geste consistait pourtant à l'ouvrir dès le réveil – et si, par malheur, quelques catastrophes étaient survenues durant mon sommeil, je surfais dans le métro jusqu'au bureau. Une angoisse en chassait une autre. *Une adolescente de 14 ans retrouvée morte noyée dans la Seine, un nouvel attentat-suicide en Somalie, nouvelles alertes au tsunami…* Traiter le mal par le mal – jusqu'ici, c'était le seul remède dont je disposais.

Martin m'avait laissé un message. Il s'excusait de son absence, et me proposait de le rejoindre directement à l'hôtel.

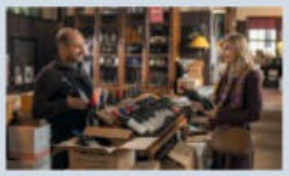
Sur la chaussée, un dernier chauffeur agitait désespérément sa tablette électronique dans ma direction. Plus encore que ses gesticulations, c'est le nom inscrit sur l'écran qui m'arrêta : Emma Auster. Je venais de finir le dernier roman de Paul Auster. Comme nombre de ses lectrices, j'avais rêvé de lui au fil des pages. Me perdre dans les méandres de son esprit compliqué m'attirait davantage que ses yeux bleu glacier… Et soudain ce fut une évidence. J'allai jusqu'au chauffeur, puis affirmai en désignant sa tablette : « C'est moi. » D'une voix ferme et résolue : « Oui monsieur, c'est pour moi. »

Après de longues années à programmer des événements culturels sur la Côte d'Azur, les Nuits en Scène, Midi des Mots ou Folles Correspondances, on avait fini par m'envoyer sur le terrain. J'accompagnais désormais auteurs, acteurs et metteurs en scène, et prenais la ligne Paris-Nice plusieurs fois par mois. Parfois, je reconnaissais certains passagers. À Pâques ou aux grandes vacances, je voyais leurs enfants naître ou grandir à une vitesse fulgurante. À la sortie du terminal 3, j'observais en souriant ces ébats familiaux. Accoutumée à patienter dans la file des taxis, je leur laissais volontiers les six-places, imaginant quitter la queue pour m'attribuer telle ou telle voiture, prétendre être cette madame D. ou cette Françoise S. qui ne négligeait jamais de réserver son taxi.

Qu'est-ce qui me décida ce soir-là ? « Oui, c'est moi. »

Avec un brin de solennité, le chauffeur m'ouvrit la portière, manifestement soulagé de ne pas avoir attendu pour rien, c'était aussi simple que cela !

L'INFO EN PLUS



En 2018, Isabelle Carré répond à l'appel de Juliette Binoche et de l'astrophysicien Aurélien Barrau en signant la tribune « Le plus grand défi de l'histoire de l'humanité » publiée dans *Le Monde*, pour sensibiliser fermement au réchauffement climatique. On devrait en outre voir bientôt l'autrice sur grand écran dans l'adaptation cinématographique de la pièce *La Dégustation* – qu'elle avait déjà jouée au théâtre de la Renaissance – et dans le nouveau long-métrage de Lionel Baier, *Au Sud*.

BERTRAND VACARISAS/MANDARIN ET COMPAGNIE

QUÉBEC ÉDITION

DÉCOUVREZ LES BANDES DESSINÉES ET LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS ET FRANCO-CANADIENS EN LIBRAIRIE ET AU

STANDS 2200, 2213 ET 3334

FESTIVAL DU LIVRE DE PARIS DU 22 AU 24 AVRIL

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Éditions du CHU Sainte-Justine
Le centre hospitalier universitaire mère-enfant

ÉDITIONS MICHEL QUINTIN

fonfon

la courte échelle

Hurtubise

KATA

Les Éditions de la Pastèque

Les 400 coups

ÉDITIONS DE MORTAGNE

LES ÉDITIONS Planète rebelle

PRESSES AVENTURE

QuébecAmérique

Québec

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Régis Jauffret

Court toujours

Avec *Microfictions 2022*, ce maître absolu de la forme brève livre pour la troisième fois un pavé de 500 histoires d'une page et demie. Que l'auteur revendique comme un véritable roman à part entière. Doit-on le croire ?

Il y aura sans doute deux types de réaction devant *Microfictions 2022*. Les uns diront : on a déjà donné, ce nouveau tome étant semblable aux précédents avec ses cinq cents proses à l'humour noir et aux narrateurs tarés, maniaques, hypocondriaques, atrabilaires, obsédés sexuels, mères infanticides, vieillards aigris, enfants battus, laiderons contrefaits et boucs émissaires universels… Pourquoi s'imposer encore leur compagnie, puisque l'on sait à quoi s'attendre ? Mais justement, répondront les autres : on n'en a jamais assez. Le charme vénéneux des livres de Jauffret a toujours reposé sur un principe de saturation, d'épuisement, d'accumulation, comme s'ils avaient vocation à ne jamais s'arrêter ; une fois qu'on a ouvert un tome de *Microfictions,* on a tendance à enchaîner les textes, dix, quinze, trente à la suite, d'autant que chaque épisode ne demande qu'une ou deux minutes de lecture. On ne lit pas le volume d'une traite, bien sûr, mais ce serait l'idéal.

UNE MANIÈRE D'OULIPIEN

Pourquoi « seulement » cinq cents ? *« Pour le premier tome,* se souvient Jauffret, *je m'étais dit cinq cents pour fixer une limite. J'ai pensé récemment à la possibilité de faire des tomes de cent histoires. Je me dis que cette idée est bien meilleure. Malheureusement, c'est un peu tard… »* De ce choix fortuit découle la physionomie des *Microfictions,* gros volumes quasi cubiques, sans équivalents dans la littérature d'aujourd'hui où le texte court est devenu si rare. Le format si peu usité d'une page et demie s'est pourtant imposé tout de suite à Jauffret, comme une évidence. Ne serait-ce que parce qu'il correspond au cadre horaire d'une journée d'écriture,

de la conception à la correction. *« Une histoire écrite entre le lever et le coucher du soleil, c'est cohérent. Quelqu'un qui n'aurait jamais écrit et qui voudrait raconter une histoire arriverait naturellement à un texte d'une page et demie ou deux. »*

Pour autant, les *Microfictions* ne sont pas des recueils de nouvelles, insiste-t-il. Chaque volume excède la somme de ses parties ; c'est pourquoi il tient à les appeler « romans », terme qui a suscité la perplexité dès le premier volume en 2007, et plus encore en 2018 quand le deuxième a raflé le prix Goncourt… de la nouvelle. *« Je n'ai jamais été compris là-dessus. Si vous piochez une histoire çà et là, on peut dire que* Microfictions, *ce sont des nouvelles. Mais si vous abordez l'ouvrage dans son ensemble, c'est un authentique roman. Certains ont accusé Gallimard d'avoir ajouté la mention "roman" à des fins commerciales, alors que c'est moi qui l'ai imposée depuis le début. »* Sous cet angle, les *Microfictions* pourraient donner du grain à moudre aux théoriciens de la littérature, comme illustrations du renouvellement contemporain du roman (sous l'influence, peut-être, des séries et d'autres formats actuels), qui renoue avec les charmes de l'éclatement, du discontinu, du feuilleton. *« Le roman n'arrête pas d'évoluer, de se transformer,* confirme Jauffret. *J'ai une vague idée quand même de ce qu'est un roman – j'en ai écrit quelques-uns. Je le répète aujourd'hui.* Microfictions, *c'est un roman. »* Qui se distingue malgré tout par son aspect « puzzle » et par sa construction basée sur le hasard. *« J'attribue au fur et à mesure un titre à chaque histoire et elles viennent naturellement se ranger par ordre alphabétique dans le dossier de l'ordinateur. La construction d'un roman est un élément majeur de la littérature, simplement, ici, elle se fait de façon automatique. C'est une sorte de construction par tirage au sort. »* On serait tenté de penser à l'Oulipo, s'il n'y avait pas un gouffre entre le monde aseptique des expérimentations oulipiennes et l'univers sordide des histoires de Jauffret, tout en misère matérielle et morale, en saleté, vices, bassesses et autres traumatismes.

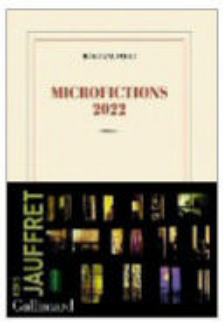
De ce point de vue, les scénarios des *Microfictions 2022* restent dans la lignée des précédents volumes, avec un excès de noirceur qui confine à l'humour macabre. Ses personnages ont tous les défauts, et portent sur leurs épaules tous les malheurs du monde. Voyez ce migrant prostitué leucémique, qui expirera du reste au bout d'une demi-page ! Ça vous semble *too much* (excusez l'anglicisme) ? Mais c'est dans le *too much* que réside la puissance cruelle des histoires de Jauffret.

TOUTE LA BRUTALITÉ DU MONDE

Il ne s'agit pas de cynisme, ni de provocation, plutôt d'une froide conscience de la brutalité du monde, étudiée avec un regard d'entomologiste et décrite dans des phrases de poète en prose. La récente pandémie, qui inspire certaines fictions de ce tome – couples enfermés sans échappatoire, infirmières traitées en pestiférées par leurs voisins –, a accentué selon lui cette brutalité. *« J'ai vécu cette période dans un espace suffisant, sans problème matériel particulier, et dans ces cas-là la décence veut qu'on ferme sa gueule – c'est ce que j'ai dit aux journalistes qui appelaient les artistes pour qu'ils racontent leur confinement. Par contre, sans jouer les poètes illuminés, je ressentais cette souffrance au sein de la société. Non seulement chez les victimes et leurs proches, mais chez les démunis pour qui le confinement a transformé la vie en enfer. Les violences conjugales, les violences sur les enfants, la pédocriminalité, tout cela a gagné en ampleur. »* Les dégâts de la crise, ajoute-t-il, *« se poursuivront tout au long du siècle et au-delà »*. Les ados des années 2020, désocialisés, abrutis par l'abus d'écrans, seront-ils demain les personnages désaxés de nouvelles *Microfictions* ?

Ce qui est sûr, c'est que la série ne s'arrêtera pas avec ce millésime 2022. *« Il y aura cinq tomes »,* annonce Jauffret, mais il est *« probable que le cinquième sera posthume et inachevé »*. Il n'a même pas 70 ans, dira-t-on. Mais il faut compter avec l'effort créatif, qui réclame en l'occurrence une certaine santé. *« Cinq cents histoires, une par jour, c'est écrire pendant un an et demi sans débander… La perspective est vertigineuse. Le vertige d'en bas, quand on contemple une montagne qu'on va gravir. »* Le lecteur n'a plus qu'à la dévaler, avec l'impression de ne pas pouvoir s'arrêter.

Bernard Quiriny



★★★★☆
MICROFICTIONS 2022
RÉGIS JAUFFRET
1 000 P., GALLIMARD, 26 €.

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

COUP DE FEU

C'est à la dernière page de *Chef* que l'on trouve cette phrase clé : *« Un jour, les gens comprendront peut-être qui était vraiment Paul Renoir »,* un homme emportant toujours ses secrets dans la tombe. Car, voilà, la nouvelle est tombée par un tweet de la mairie d'Annecy : *« Il était le dernier des grands. Le chef Paul Renoir vient de nous quitter à l'âge de 62 ans. »* Ce monstre sacré de la gastronomie française s'est en effet donné la mort d'un coup de fusil – un décès qui ressemble tristement à ceux de ses célèbres confrères Benoît Violier et Bernard Loiseau. Vraie ou fausse-, la rumeur selon laquelle son restaurant, Les Promesses, perdrait ses trois étoiles aurait-elle fait craquer ce grand professionnel de Haute-Savoie, à la notoriété mondiale ? Ce drame terrasse d'autant plus ses proches que ce maître des fourneaux était en train de participer à un documentaire sur lui pour Netflix. Comment sa famille et ses plus proches collaborateurs vont-ils rebondir ? Le Guide, qui fait autorité mais peut briser les réputations, aurait-il d'obscurs desseins ?

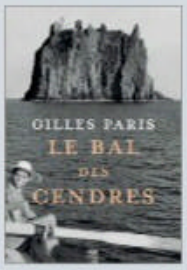
Longtemps journaliste gastronomique, Gautier Battistella connaît extrêmement bien le milieu qu'il dépeint ici. Le stress, la vie de brigade, le goût de l'excellence, les coups bas, les enjeux économiques, médiatiques ou sociétaux (en premier lieu la place des femmes) sont ici parfaitement retranscrits, sur un rythme haletant, avec une narration qui fait se croiser les époques. Et les quelques petites facilités d'écriture de *Chef* ne ternissent guère le menu, de très bonne tenue.

★★★★☆
CHEF
GAUTIER BATTISTELLA
336 P., GRASSET, 22 €

ET AUSSI…

★★★☆☆
ISLA NEGRA
JEAN-PAUL DELFINO
240 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 18 €

Jonas est comme l'Isla Negra, cette demeure qui est la sienne depuis trente ans : fièrement juché en haut de sa dune. Celle qui sépare la ville de la mer. Celle qu'un promoteur veut effacer, pour offrir vue et profits dégagés. Tous les moyens seront bons. Mais des opposants inattendus se dressent contre le projet. De comédie sociale, *Isla Negra* devient alors un conte aussi réaliste que picaresque. **Hubert Artus**



★★★☆☆
LE BAL DES CENDRES
GILLES PARIS
312 P., PLON, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 7 AVRIL.

Pour désigner le volcan de Stromboli, les habitants *« disent Iddu, Lui, en italien »*, explique l'un des narrateurs de ce roman choral sensuel et étrange. Pas étonnant qu'ici, comme dans le film de Rossellini *Stromboli*, le volcan soit omniprésent. Pourquoi la jeune Giulia ignore-t-elle tout de sa mère disparue ? Voilà une première intrigue… Rythmé par des disparitions, des irruptions (humaines !), de belles descriptions de paysages noir et azur, et des éclats d'absurde, *Le Bal des cendres* exprime une esthétique marquante. **S.B.**

★★★☆☆
CABANE
MILLIE DUYÉ
152 P., LE NOUVEL ATTILA, 17 €

Millie Duyé travaille dans le domaine du théâtre et ça « s'entend » dans son premier roman, *Cabane*, le récit d'une fillette ballottée entre ses parents après leur séparation. Toujours entre deux maisons, la jeune narratrice s'y fait des cachettes, et surtout des films. *« Je suis une femme et une cabane »*, écrit-elle, car c'est bien sa formation que nous suivons. Une construction sur le fond et la forme. Une voix qui résonne, déraisonne, et surtout nous harponne. **H.A.**

Maylis de Kerangal & Joy Sorman

Les revenants

Les deux autrices ont uni leur plume pour nous offrir un récit à la narration singulière, qui nous emporte dans une expérience de lecture inédite.

Depuis 2004, le collectif Inculte et sa maison d'édition associée offrent à ses membres romanciers, éditeurs ou philosophes une échappée loin des carcans et des exigences des maisons traditionnelles, un espace de liberté et d'audace créative inédite dans le paysage littéraire français. Claro, Mathias Énard, Hélène Gaudy, nombre de nos grandes plumes ont profité de ce terrain d'expérimentation pour faire un pas de côté dans leur œuvre, explorer des sujets à part ou se frotter à des formes littéraires nouvelles. Ce printemps, c'est au tour de Maylis de Kerangal et Joy Sorman, un membre fondateur et une nouvelle venue, deux écrivaines virtuoses et multi-récompensées, de faire le grand saut. Elles unissent leur voix et se prêtent à l'exercice périlleux du tandem romanesque.

Texte court, fulgurant, comme un mirage, *Seyvoz* est une plongée en eaux troubles au cœur des montagnes. Tomi Motz, un ingénieur solitaire et méticuleux, est appelé en urgence dans les Alpes pour examiner les défaillances soudaines d'un gigantesque barrage. Mais à peine est-il arrivé sur les lieux qu'il perd pied. Son guide manque désespérément à l'appel et chaque rencontre a plutôt des airs d'apparition évanescente. Son corps, sa psyché, la notion du temps et de l'espace, tout se dérègle jusqu'à lui faire douter de la réalité. Quelles forces sont à l'œuvre dans ce royaume de l'étrange ?

À l'aide d'un intrigant code couleur, deux voix s'entrelacent dans ce roman. L'une ancrée dans le présent raconte les malheurs de l'ingénieur Motz aux prises avec cette contrée mystérieuse, l'autre, plus lointaine, plus fugace, nous invite à

RENAUD MONFOURNY/INCULTE

une déambulation dans le passé et retrace l'édification douloureuse de ce monstre de béton. Une histoire vraie inspirée directement de l'engloutissement du village de Tignes en 1952. Récit à la lisière du fantastique, peuplé de revenants, il y a du Stephen King, du David Lynch dans ces pages habitées. Le lecteur est invité à une expérience hors du temps. Il est happé, comme Tomi Motz, par l'inquiétant magnétisme des lieux, et ne reprend sa respiration qu'une fois le livre refermé, qu'une fois l'illusion balayée. Et l'on repense à cette phrase qui résonne comme un écho au cœur du récit : *« Seyvoz, un mur de fiction qui retient un lac d'artifice. »*

Léonard Desbrières

★★★★☆
SEYVOZ
MAYLIS DE KERANGAL, JOY SORMAN
112 P., INCULTE, 12,90 €

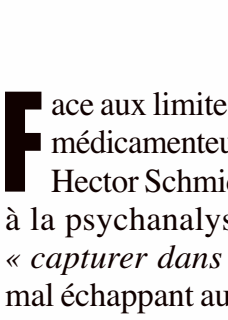
Raphaël Rupert

Des maux en tête

Face aux limites patentes des traitements médicamenteux pour guérir la migraine, Hector Schmidt décide de s'en remettre à la psychanalyse. Son intention est de *« capturer dans le filet du langage »* ce mal échappant aux causalités simples. Lui qui plaqua vingt ans de carrière dans une morne administration pour essayer d'écrire y trouve un parfait terrain d'apprentissage, invoquant en renfort le *« panthéon de migraineux qu'on appelle les "auteurs célèbres" »*, de Maupassant à Nietzsche. Hector s'emploie dans *Mes migraines* à décrire les migraines qui accompagnèrent les moments décisifs de son existence, de ses amours confuses d'adolescent au décès d'un père trop distant.

Ce quadragénaire bien élevé et gentiment décalé rappelle beaucoup le protagoniste d'*Anatomie de l'amant de ma femme*, premier roman de l'auteur, qui lui valut le prix de Flore 2018. Mais si son ton reste volontiers humoristique, son érudition manifeste et son approche du sexe résolument frontale, Raphaël Rupert a mûri en tant qu'écrivain. Il lui importe moins de montrer, d'une plume leste, combien il maîtrise des codes dont il se rit que de chercher un sens inédit et profond au mal lancinant qui partage sa vie. Le fléau de ses méninges stimule ainsi celles du lecteur.

Antoine Faure



★★★★☆
MES MIGRAINES
RAPHAËL RUPERT
184 P., L'ARBRE VENGEUR, 17 €

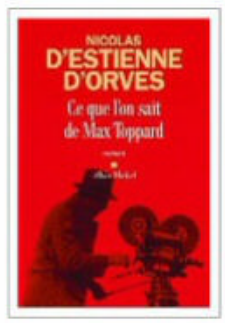
Nicolas d'Estienne d'Orves

La grande illusion

Ah, Max Toppard… S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer ! Nous sommes à Paris en 1965. Journaliste aux *Études cinématographiques*, Caroline Ménardier enquête sur le Belphégor, le cinéma des Halles. Elle rencontre un Rebatet vieillissant mais en grande forme, méchant comme une teigne. Il la met sur la piste du mystérieux Max Toppard, né Maurice Taupard en 1899. Et voilà Caroline qui bascule dans un passé forcément trouble…

Ce Toppard a connu (et influencé) tout le monde. Il a débuté avec Méliès, Pathé et Max Linder. Il a croisé Chaplin, frayé avec Renoir, Michel Simon, Orson Welles… Cinéaste d'avant-garde, il est le réalisateur de *L'Illusion absolue*, ce chef-d'œuvre qui a rendu fous tous ceux qui l'ont vu. Pourquoi a-t-il été oublié ? Qu'est-ce que ça cache ? Remonter le fil de la vie de ce génie maudit permet à d'Estienne d'Orves de s'en donner à cœur joie dans *Ce que l'on sait de Max Toppard* : il joue avec les nerfs du lecteur, fait défiler devant ses yeux une reconstitution ultra-précise du cinéma d'antan, sans oublier de l'amuser avec des dialogues truculents. Que faut-il croire ? Une chose est sûre : mieux vaut rêver les films de Toppard que d'aller voir certains nanars actuellement à l'affiche.

Louis-Henri de La Rochfoucauld



★★★☆☆
CE QUE L'ON SAIT DE MAX TOPPARD
NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES
512 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

MARION BELLO

UNE IDENTITÉ STYLISTIQUE

Avec sa prose juste et ciselée, ses images qui happent, *Des excuses pour les chiens* se distingue dès les premières pages. Lors de la fête de fin d'année d'une école privée catholique, le fils autiste de la narratrice manque de se faire frapper par un parent d'élève ivre. Celui-ci nie les faits et parvient à retourner la société contre les défenseurs de l'opprimé.

UN MÉLANGE DE SATIRE ET DE PEINTURE SOCIALE

Malgré les outrances qu'exprime ici cette société de parents parvenus, la subtilité de leurs comportements convainc. L'humour se fait grinçant lorsque la narratrice part en vacances chez ses parents avec mari et enfants, croyant y trouver réconfort. C'est sans compter le comportement toxique des membres de cette famille, hostiles à toute forme de compassion.

UN REGARD PERTINENT SUR LA FOLIE

Le sadique pervers se blanchit à force de ruses veules, tandis que l'autiste est violemment mis au ban, provoque une incompréhension haineuse parmi les enfants et, de manière plus insidieuse, parmi les parents d'élèves. Dans la famille du concerné, on *« persiste à ne pas voir »*. Avec ce premier roman, Marion Bello met ainsi judicieusement le doigt sur un véritable problème sociétal.

Simon Bentolila

★★★☆☆
DES EXCUSES POUR LES CHIENS
MARION BELLO
320 P., BELFOND, 19 €

BENOÎT MUSEREAU/L'ARBRE VENGEUR – SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL – CHLOÉ VOLMER-LO/BELFOND

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU JEAN TEULÉ

On pourrait imaginer Jean Teulé écrivant à voix haute, prenant ici l'accent anglais des archers commandés par Henry V, plus loin le phrasé hautain des militaires français. Le romancier est un conteur dans l'âme et dans un style qui sait prendre l'Histoire ou les héros par le petit bout de la lorgnette, hors des manuels scolaires. C'est sa marque de fabrique et son nouveau récit, *Azincourt par temps de pluie* en est un exemple plutôt enthousiasmant : ci-devant est racontée la dernière bataille de la guerre de Cent Ans, le 25 octobre 1415, sous l'angle de la météo. Ce jour-là, les Anglais tentent de regagner Calais puis l'Angleterre, mais les Français les attendent de pied ferme aux abords des forêts d'Azincourt et de Tramecourt. L'expression « de pied ferme » n'est pas exacte : le terrain est boueux et va décider de l'issue de la bataille. Les Anglais souffrent de dysenterie et sont mille fois (c'est une image) moins nombreux que les Français. L'issue est certaine. Mais en fait, non.

L'événement méritait d'être raconté et Teulé s'y emploie avec verve. Il invente des dialogues qu'il modernise et on l'entend d'ici. Il est bon dans cet exercice et il en abuse sans doute ; il est meilleur dans le récit qu'il délaisse trop. L'écrivain a la formule imagée, la description cocasse et il devrait plus faire confiance à ce talent-là. L'art du conteur romancier est d'incarner plus que de discourir. Mais ce « nouveau Teulé » a tout de même gagné la bataille critique.

Éric Libiot

★★★☆☆
AZINCOURT PAR TEMPS DE PLUIE
JEAN TEULÉ
208 P., MIALET-BARRAULT, 19 €

Alice & Atiq Rahimi
Échos de nuit

Père et fille, dans la vie comme sur le papier, s'écrivent pour lutter contrer l'oubli, les blessures de la guerre et de l'exil.

Au printemps 2020, alors que le monde se confine, la plume d'un écrivain se tarit : l'imaginaire se dérobe, la fiction se refuse. Seul un *« poème de nuit, sur la nuit »* lui vient quand le jour baisse, envoyé comme une bouteille à la mer à sa fille, Alice, qui lui confie ses doutes en écho. Au fil de leurs lettres, l'actualité s'efface devant la résurgence de souvenirs et de non-dits hérités de l'exil. Atiq a fui l'Afghanistan en guerre, Alice vit *« dans un pays plus libre »*, mais se sait captive de l'histoire de sa famille : *« Je porte vos angoisses et vos souffrances comme tu portes celles de tes parents. Mais serai-je capable de me débarrasser des angoisses de mes aïeux pour ne garder que les miennes ?* […] *Je ne peux pas guérir mes ancêtres. »*

ENTRE PASSÉ ET PRÉSENT

Leur correspondance, initialement entamée pour se donner des nouvelles et du courage, se transforme en un poignant dialogue entre un père et sa fille, entre passé et présent, entre ici et ailleurs. *« Je n'ai jamais su ce qu'il fallait écrire ou ne pas écrire à ses enfants. Surtout à sa fille.* […] *Ta naissance a ranimé, de façon inattendue, mon attachement à ce qui se passait sur ma terre natale. »* Au *« temps arrêté »* de la pandémie, à la sidération qu'elle engendre s'adjoignent une perte de repères, un questionnement sur l'identité. À son enfant, faut-il tout dire de son passé, au risque d'alourdir le fardeau pesant déjà sur ses épaules ? Doit-il savoir que celui qui lui a donné la vie lutte *« inlassablement contre l'angoisse du présent »* et qu'il ne peut trouver refuge que dans le passé ?

Convoquant des fantômes qui sommeillent en chaque famille, quelle que soit son histoire, *Si seulement la nuit* se déploie comme un chant d'amour dont l'absolue tendresse vient atténuer les blessures ravivées. Contre l'oubli, les deux voix qui l'animent composent le récit de ce qu'elles croyaient indicible : la fuite de Kaboul vers le Pakistan puis l'Europe, les proches laissés à l'arrière, aujourd'hui disparus. Contre les silences, ces lettres drapées de nuit témoignent de l'ancrage – parfois salutaire – que représente la naissance d'un enfant, comme le retour du printemps après les rigueurs de l'hiver.

Laëtitia Favro

★★★★☆
SI SEULEMENT LA NUIT
ALICE ET ATIQ RAHIMI
272 P., P.O.L, 19 €

MEHDI BENKLER/MIALET-BARRAULT ÉDITEURS – HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

Mahir Guven

Examen de conscience

Lauréat du Goncourt du premier roman en 2018, l'écrivain et éditeur est de retour avec le récit poignant d'un détenu à l'heure du bilan.

Fort de ses débuts littéraires fracassants avec *Grand frère*, saga familiale douloureuse sur fond d'embrigadement par Daesh, récompensée en 2018 par le prix Goncourt du premier roman, Mahir Guven s'est lancé, avec le label La Grenade (associé aux éditions JC Lattès), un formidable pari, celui de faire résonner, dans un paysage littéraire corseté, de nouvelles voix romanesques semblables à la sienne, des plumes explosives aux parcours, aux styles et aux univers différents. Une aventure au long cours, couronnée de nombreux succès comme le sublime conte du rappeur Oxmo Puccino, qui semblait l'avoir détourné de son appétit d'écrivain. Mais on aurait dû se douter que le joyeux trublion préparait en secret un nouveau roman. Avec *Les Innocents*, fiction nappée d'un puissant vernis autobiographique, Mahir Guven se frotte à l'écriture de l'intime et réveille la rage, l'amour et la beauté enfouis au plus profond de lui-même.

Son livre commence comme beaucoup d'autres, par un soir où tout bascule. Noé se retrouve en garde à vue, accusé du meurtre de son meilleur ami, Paul. Quelques heures plus tôt, la femme de ce dernier avait trouvé refuge chez Noé et sa compagne Ayla après avoir été rouée de coups par son mari. Une explication houleuse entre les deux hommes puis le chaos et une conclusion tragique, Paul meurt écrasé sous les roues de la voiture de Noé. Il maintient que c'est un accident mais la police pense le contraire. Après un interrogatoire musclé, il est jeté au fond de sa cellule. Impuissant, au seuil de la mort, comme un petit garçon apeuré, c'est à sa maman qu'il demande un dernier recours, sans imaginer un instant qu'elle apparaisse soudainement en juge impartial du tribunal de sa conscience, prête à dérouler avec lui le fil de sa vie. Une famille brisée où une mère exemplaire se démène pour combler l'absence d'un père en prison, la relation fraternelle avec un ami dont on ne peut épouser les combats, les filles qu'on aime puis qu'on délaisse ou qui nous délaissent, les idéaux qu'on embrasse et qu'on abandonne, la fête, le sport, ces refuges qui nous abritent un temps du chaos : avec maestria, Mahir Guven met en scène un drôle et touchant petit théâtre de l'humanité. Sous sa plume, le roman d'apprentissage se déploie à l'aune d'une vie déjà vécue, comme la justification d'une digne existence, comme la preuve formelle qu'on appartient au bon camp, celui des innocents. **Léonard Desbrières**

★★★★☆
LES INNOCENTS
MAHIR GUVEN
496 P., GRASSET, 24 €

JF PAGA/GRASSET

LA RÉVOLTE ET LA VIE

« Dans le musée des contradictions, le malheur est total, mais la pensée que d'un merdier sort quelquefois une rose ne nous abandonne pas, monsieur le juge. » Ainsi parlent les voix qui habitent *Le Musée des contradictions* d'Antoine Wauters. Un recueil de textes brefs, où poésie et politique se confondent, dans un état d'urgence et de nuance. Les personnages sont de jeunes rebelles désargentés, éjectés d'une plage privatisée pour les nantis. Des personnes âgées fuyant un Ehpad qui les a déshumanisées, et s'écroulant en chemin. Des enfants de fermiers rêvant d'un retour à la terre mais incapables de tenir un clou. Ils sont révoltés contre la vie telle qu'elle est, mais veulent vivre quand même. *« Nos actes sur le flanc droit. Nos impuissances sur l'autre »*, disent-ils. Leurs paroles s'abreuvent à la pensée de Roland Barthes, aux poèmes d'Ingeborg Bachmann, à la prose de Fritz Zorn. *« Peut-on tenir encore ? Non. Tiendra-t-on ? Oui »*, s'exclame l'un d'eux. La jeunesse est foutue. Vive la jeunesse ! **Gladys Marivat**

★★★☆☆
LE MUSÉE DES CONTRADICTIONS
ANTOINE WAUTERS
112 P., SOUS-SOL, 16 €

Julien Sandrel

Merci pour tout

Révélé avec le succès de *La Chambre des merveilles*, ce quadragénaire discret revient avec *Merci, Grazie, Thank you* et cet intitulé aux airs de message à ses lecteurs. Portrait d'un auteur optimiste.

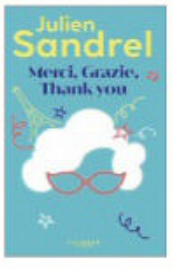
Derrière les lunettes, il y a un sourire de jeune premier. Et derrière celui-ci se cache l'un des auteurs français les plus en vue du moment, même s'il est du genre discret. Son nom ? Julien Sandrel, que le grand public a découvert en 2018 avec *La Chambre des merveilles* et sa couverture résolument colorée. Un phénomène de librairies, avec 270 000 exemplaires écoulés tous formats confondus, grâce au bouche-à-oreille, sans immense éclat médiatique.

« Lorsque j'étais enfant, quand on me posait la question traditionnelle "Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras plus grand ?", je répondais quasi invariablement "écrivain ou metteur en scène" », se souvient ce titulaire d'un diplôme d'ingénieur, qui avait soif de littérature. *« Et lorsque* La Chambre des merveilles *voyait le jour, je quittais au même moment l'entreprise pour laquelle je travaillais. J'ai compris que cette histoire d'amour mère-fils touchait profondément les lecteurs, bien au-delà des cultures et des générations. »* Un bonheur n'allant jamais seul, ce cinéphile est resté sans voix, lorsqu'il a appris que Lisa Azuelos (la cinéaste de *Lol*) allait adapter son roman à succès. *« J'ai d'ailleurs eu le bonheur d'assister à quelques jours de tournage. C'était déjà pour moi une grande émotion de voir Alexandra Lamy et Muriel Robin camper les rôles de Thelma et Odette. »* Outre cette adaptation prévue en salles en fin d'année, une pièce de théâtre et une bande dessinée vont également voir le jour : *« Je ne pouvais pas rêver mieux que Jean-Philippe Daguerre pour porter mon roman sur les planches… »*

Bref, il y a un engouement autour de Julien Sandrel, qui conserve le rythme d'une publication par an – *La vie qui m'attendait* (2019), *Les Étincelles* (2020), *Vers le soleil* (2021) et, aujourd'hui, *Merci, Grazie, Thank you*. L'auteur livre ici une véritable ode à la gratitude et à la reconnaissance, incarnée par une attachante grand-mère octogénaire d'origine italienne, Gina, devenue millionnaire et décidée à partager ses gains avec les acteurs de son histoire. Un hommage aux grands-parents du romancier, immigrés italiens qui ont forgé l'homme qu'il est – *« afin que mes enfants n'oublient jamais d'où ils viennent »*.

Les habitués retrouveront la patte Sandrel, cette *« fascination* [pour] *la confrontation à un événement difficile, accompagnée de la phase inévitable de douleur qui remet tout en perspective, et fait évoluer les priorités »*. Au fond, ce sont les ressorts psychologiques d'évolution des trajectoires humaines qui l'intéressent. *« Probablement parce que, dans nos vies modernes effrénées, on prend rarement le temps de se poser les questions qui comptent : suis-je la personne que j'imaginais être lorsque j'étais enfant ? Suis-je fier de ce que je fais au quotidien, de ce que je construis dans ma vie professionnelle, dans ma vie personnelle ? Ai-je des envies, des rêves inexplorés, des frustrations ? »* Au bout du chemin, il croit en l'espoir. *« Une vision de la vie »*, reconnaît Julien Sandrel, qui se décrit comme *« un optimiste réaliste vivant dans une société hautement anxiogène, où la tendance est au repli sur soi, à la méfiance, à la haine parfois »*. Positif, il croit que *« les adultes, aussi, ont besoin d'histoires positives »* pour construire leur rapport au monde et *« surmonter des épreuves par l'intermédiaire de personnages de fiction »*. Avant d'ajouter : *« Si des romans peuvent nous aider à saisir quelques instants de beauté, de rire ou de joie, pourquoi s'en priver ? »* À ce titre, faut-il remercier les livres ou leurs auteurs ?

Marie Lechevalier



★★★☆☆

MERCI, GRAZIE, THANK YOU
JULIEN SANDREL
270 P., CALMANN-LÉVY, 19,50 €

BRUNO LÉVY/CALMANN LÉVY

P. Djèlí Clark

Le Caire surnaturel

Ce roman éblouissant dépeint un monde légendaire, baigné de magie et de mystère. Où intrigue retorse et sujets de société sont habilement mêlés.

C. LEIMAGE/L'ATALANTE

Historien et professeur d'université, Phenderson Djèlí Clark, né en 1971, est venu sur le tard à la littérature, mais a vite rencontré le succès : deux de ses œuvres – nouvelle et novella – ont été couronnées des prix Nebula et Locus. *Maître des Djinns*, son premier « gros » roman, prend pour cadre le même univers qu'une paire de textes traduits il y a peu : une Égypte résolument *steampunk*, peuplée de goules, génies et autres émanations baroques qui, au début du XXe siècle, a supplanté l'Angleterre. Fatma el-Sha'arawi, héroïne au solide caractère déjà croisée dans *L'Étrange Affaire du djinn du Caire*, travaille pour le *« ministère de l'Alchimie, des Enchantements et des Entités surnaturelles »*. Et une immense menace se profile : le retour prétendu d'une figure légendaire qui, en son temps, a permis l'arrivée des créatures susmentionnées. Quand le livre commence, la délicieuse Fatma, dotée d'une maîtresse volage et d'un goût prononcé pour les tenues européennes, tire sur la pipe d'un narguilé magique devant des parieurs, puis conclut un marché avec un djinn récalcitrant. Sur quoi on lui apprend que *« les membres d'une loge dédiée à al-Jahiz sont retrouvés brûlés vifs alors qu'un homme se prétendant le mystique soudanais se pavane dans les rues et distribue des cartes de visite enflammées »*. La jeune femme doit se lancer dans une enquête des plus périlleuses, dont pourrait dépendre le sort du monde.

Plonger dans l'éblouissant roman de P. Djèlí Clark, c'est, d'abord, découvrir des décors d'une sensualité extravagante, un entrelacs de ruelles sinueuses (*« boutiques de soies et étagères chargées de pièces de rechange pour eunuques mécaniques »*, etc.), baigné de mystère et de magie, et servi par une superbe écriture. C'est, surtout, tandis que se déploie une intrigue classiquement retorse, embrasser une fantasy moderne, infusée de thématiques nouvelles – du racisme au féminisme en passant par la discrimination. Un rayonnant récit d'aventures, en somme, débarrassé de clichés et stéréotypes qui ont souvent alourdi le genre.

Fabrice Colin

★★★★☆
MAÎTRE DES DJINNS (A MASTER OF DJINN)
P. DJÈLÍ CLARK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MATHILDE MONTIER,
480 P., L'ATALANTE, 26,50 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★★
UN PRIVÉ À BABYLONE
RICHARD BRAUTIGAN
240 P., CHRISTIAN BOURGOIS/TITRES, 9,50 €

Un polar culte par un écrivain qui n'en a écrit qu'un seul. Richard Brautigan est plutôt adepte des textes courts, des fables *(Retombées de sombrero)* ou des souvenirs *(Mémoires sauvés du vent)*, mais quand il s'attaque au genre, il détourne les codes (enquête sur un vol de cadavre, femme fatale…) pour en faire un roman bien à lui, poétique et drôle ; comme si son détective rencontrait à la fois James Ellroy et Groucho Marx. **Éric Libiot**

★★★★☆
CIMETIÈRE D'ÉTOILES
RICHARD MORGIÈVE
496 P., FOLIO, 8,70 €

Richard Morgiève reprend ses deux héros du *Cherokee*, Rollie Fletcher et Will Drake, flics borderline et tenaces qui enquêtent sur l'assassinat d'un marine alors que se termine l'année 1962. *Cimetière d'étoiles* brasse code du genre, référence biblique et hommage au cinéma. Morgiève cisèle sa langue et son style : échappée poétique, humour en douce, crudité du verbe, récit multiforme. Une plongée magnifique dans la mythologie américaine. **E.L.**

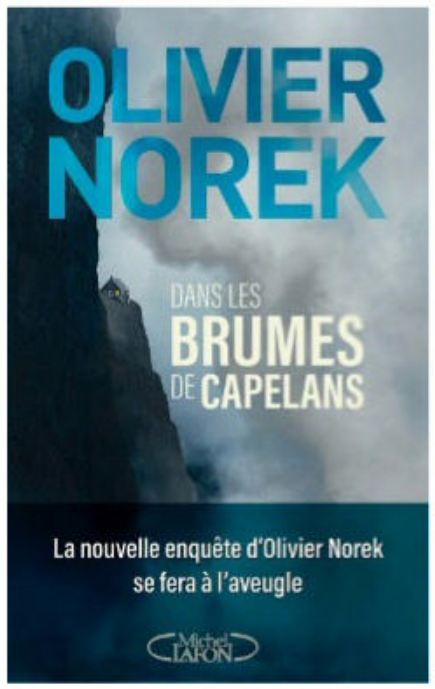
★★★★☆
LEUR ÂME AU DIABLE
MARIN LEDUN
672 P., J'AI LU, 9,70 €

Le meilleur roman noir de 2020. Ni plus ni moins. *Leur âme au diable* s'étale sur vingt ans à partir d'une enquête sur sept cadavres jusqu'aux coulisses du lobbying des cigarettiers. Style sec, nerveux, imagé, précis, pour un roman-fleuve qui pointe les ravages du capitalisme sauvage à la fin du XXe siècle. Quand le polar revient aux sources : suspense et critique politique, fiction sociale et personnages modernes. Marin Ledun s'affirme ici comme un grand auteur. **E.L.**

Olivier Norek

DANS LES BRUMES DE CAPELANS

Le capelan est un poisson qui se déplace en banc au large de Saint-Pierre-et-Miquelon. Au printemps, une brume dense, humide, qui couvre et obscurcit ce territoire français, annonce l'arrivée de ces osméridés. Voilà pour l'aspect géographico-animal du nouveau roman d'Olivier Norek, *Dans les brumes de Capelans*. Ce qui s'y déroule est autrement plus angoissant que cette simple leçon de sciences naturelles. C'est là, à Saint-Pierre-et-Miquelon, que s'est réfugié le capitaine Coste, héros de la « trilogie 93 » d'Olivier Norek, mis en repos (littéraire) depuis 2016. Mais Coste n'a pas tout à fait disparu des effectifs de la police puisqu'il s'occupe, comme quelques autres, de ceux et celles qui changent d'identité après avoir dénoncé les criminels contre leur « disparition ». Ainsi d'Anna, retrouvée dix ans après avoir été kidnappée et témoin de plusieurs meurtres par un criminel insaisissable. C'est à Coste que revient la mission de la protéger et de la faire parler afin de mettre la main sur cet homme qui maintenant les poursuit… Olivier Norek tel qu'en lui-même : un récit qui fait la part belle aux rapports entre les personnages – meurtris, blessés, taiseux –, une enquête qui dévoile les coulisses des procédures policières, un héros qui revient des abîmes, un hommage aux grands romans de serial killer des années 1990 remis au goût du jour, et, en toile de fond, un monde qui vacille et que l'auteur tente de raccommoder parce qu'il le faut bien. Pour éviter que les existences fracassées ne se perdent dans les brumes. **Éric Libiot**



DANS LES BRUMES DE CAPELANS
OLIVIER NOREK
400 P., 20,95 €. COPYRIGHT MICHEL LAFON. EN LIBRAIRIES LE 7 AVRIL.

AUTEUR PRÉSENT À QUAIS DU POLAR

QUAIS DU POLAR
FESTIVAL INTERNATIONAL LYON

PAULINE DARLEY/MICHEL LAFON

BIO EXPRESS

1997

À 22 ans, le Toulousain Olivier Norek entre dans la police après avoir passé deux ans dans la Marine. Il commence comme gardien de la paix et sera nommé lieutenant à la section enquêtes et recherches au sein de la gendarmerie nationale en Seine-Saint-Denis (93), puis capitaine de police judiciaire.

2013

Toujours policier, il publie *Code 93* chez Michel Lafon : son héros, le capitaine Coste, sera aussi au centre de *Territoires* (2014) et de *Surtensions* (2016). Ce troisième ouvrage, un succès, remporte plusieurs prix. Olivier Norek se met en disponibilité de la police. Il publie ensuite *Entre deux mondes, Surface* et *Impact.*

2016

Sollicité par la télévision, comme souvent avec les auteurs de polar, Olivier Norek écrit avec l'ancien policier Hugues Pagan le scénario de *Flic tout simplement*, réalisé par Yves Rénier (France 2). Il est aussi le scénariste de la saison 6 de la série *Engrenage* (Canal +) et le coscénariste des *Invisibles* (France 2).

PREMIÈRE PARTIE

Le peseur d'âmes

- 1 -

Saint-Pierre.
Résidence surveillée.
Localisation classée secret défense.

En rideaux opaques, la neige tombait à l'horizontale, portée par le vent violent qui soufflait contre les fenêtres blindées de la maison, posée sur les rochers d'une falaise recouverte d'une forêt dense dont les derniers pins surplombaient l'océan. À l'intérieur, le flic regardait dehors sans voir autre chose que du blanc parasite, comme si la baraque était enserrée d'un fil d'araignée épais et hermétique.

C'était apaisant, de ne rien discerner. Il aimait cet endroit où le mot « disparaître » s'entendait au sens propre comme au figuré. Et voilà bien longtemps qu'il avait disparu.

Il avait eu une équipe, elle avait été sa famille, mais il n'avait pas su la protéger. Il avait voulu démissionner, il l'avait même écrit et signé, mais en dernier recours, on lui avait proposé ce job. L'idée était venue directement de Fleur Saint-Croix, une magistrate qu'il avait connue il y a des années[1], en qui il avait confiance, et qui avait été propulsée à la tête d'un tout récent service. Un job parfait pour lui, elle le lui avait assuré, où il ne fréquenterait que des ordures, elle le lui avait promis. Un job où il ne risquait de croiser personne de son ancienne vie, là-bas, au bout du monde, et il avait dit qu'il y penserait.

Ne plus être responsable de quiconque, ne plus s'inquiéter pour les autres, déjà fait, déjà subi. Alors il avait accepté et collectionné lesdites ordures. Depuis six années déjà. Six années au cours desquelles il avait préféré ne donner aucune nouvelle, pas vraiment sûr qu'on en attende, ni qu'il manque à qui que ce soit.

Il avait rempli chacune de ses missions avec professionnalisme et était devenu le préféré du programme pour lequel il travaillait, libéré de tout sentimentalisme, dénué d'états d'âme, ce que requérait exactement la fiche emploi de son nouveau boulot.

Il n'avait donc pas eu la moindre empathie pour ses treize derniers clients et il n'en avait pas plus pour Isaac, le quatorzième, ce type maigrelet, perdu dans la chemise qu'on lui avait achetée et qui ouvrait de grands yeux ronds, pas vraiment certain d'avoir entendu ce qu'il avait entendu.

Même repenti, rien n'efface les actes d'un sale type

— T'es un sale chien, Coste. T'oserais pas !

— Ne sous-estime pas le désintérêt que je te porte, lui assura le flic.

Il aurait pu directement poser le canon de son flingue sur la nuque de son « repenti » que cela n'aurait pas rendu la menace plus réelle.

— T'es pas censé me protéger ? s'étrangla Isaac.

— Absolument pas. Ta protection, c'est la phase d'après. Et c'est pas ma mission. Moi, je suis juste une balance. Je pèse les âmes de ceux qu'on m'envoie. Je vérifie s'ils méritent d'entrer dans le programme. Des informations utilisables en échange d'une nouvelle vie. Nouvelle identité, nouvelle adresse. C'est le deal.

— Mais je n'ai passé de deal avec personne, moi ! Je n'ai jamais demandé à être là. J'ai juste écrit un programme de cryptage informatique. Ce que les gens en font, c'est pas ma responsabilité !

La même défense irritante que celle des vendeurs d'armes. Et le type devait même croire sincèrement à sa bonne foi.

— Je risque quoi ? poursuivit Isaac. Cinq ans de prison, maximum. Et sérieusement, plutôt qu'être ici, je préfère largement la tôle.

— Parce que tu penses vraiment que tu peux encore choisir ?

Victor Coste remonta les manches de son large pull noir, fit pivoter la chaise de son repenti et le replaça bien droit devant le clavier de son ordinateur.

— Alors maintenant, je vais te l'expliquer une dernière fois, ton choix. Soit tu te mets à pianoter, soit je te colle dans le premier avion pour Paris et je te fais déposer en plein centre-ville. Qui achèterait le scénario ? Interpellé par Europol et relâché quelques semaines après, sans aucune poursuite judiciaire ? Ça risque d'inquiéter pas mal de tes clients, voire de les rendre un brin suspicieux, et ton espérance de vie se comptera en minutes.

Même repenti, rien n'efface les actes d'un sale type. Si l'un des ex-pensionnaires du flic venait à y rester, abattu, noyé, pendu… Qu'en dire ? N'est-ce pas le destin possible de ceux qui ont choisi la criminalité comme gagne-pain ?

— T'auras même pas le temps de t'acheter un ticket de métro et de passer les tripodes que tu te seras déjà pris une balle. Et ce serait le scénario le plus charitable, conclut Coste.

Dans ses yeux bleus au regard aussi lointain que possible, Isaac ne vit qu'une détermination sans esbroufe, traversée par un désenchantement qui avait dû naître à la source de bien des infortunes. Ça ne faisait aucun doute, ce gars le laisserait brûler en s'allumant une clope avec le briquet même qui avait démarré l'incendie.

*
* *

La criminalité organisée génère mille milliards de recettes annuelles, l'équivalent de la moitié du produit international brut de la France. Et chacun des billets qui constitue cette fortune est taché de sang, d'une manière ou d'une autre, au début ou à la fin de la chaîne.

L'infiltration de ces organisations est quasiment impossible. Quelques agents s'y sont essayés, très peu ont réussi, certains y ont laissé la vie. Et l'État n'avait aucun moyen de lutte approprié, jusqu'à la création, en 2014, de la Commission nationale de protection et de réinsertion, plus simplement nommée SPT : Service de protection des témoins.

L'idée était simple et éprouvée par d'autres pays depuis assez longtemps pour se demander pourquoi la France avait autant traîné. Proposer à un petit pion, bien ancré à l'intérieur du système, d'ouvrir les portes scellées des grandes familles du crime, contre un casier vierge, un nom tout neuf et une adresse secrète.

Plusieurs candidats furent compatibles avec le programme, mais aucun d'entre eux n'y était entré grâce à la révélation soudaine d'une morale retrouvée ou par un besoin impérieux de revenir dans le rang des honnêtes gens. Les repentis se retrouvaient là parce qu'ils n'avaient clairement pas le choix, suivant trois cas de figure possibles que Coste listait ainsi :

Cas de figure n° 1 : les criminels trop gourmands qui avaient arnaqué leurs associés et dont les jours étaient comptés.

Cas de figure n° 2 : les « lieutenants » ou collaborateurs qui avaient offert leur vie à une organisation criminelle sans jamais recevoir la reconnaissance qu'ils attendaient et qui, humiliés, trouvaient qu'il était temps de montrer qu'eux aussi avaient leur petit caractère.

Cas de figure n° 3 : les criminels qui, par un coup du sort regrettable, tombaient dans les filets de la police et qui, contraints, acceptaient, contre une remise de peine ou un blanchiment total, de raconter en détail le système dont ils avaient profité, de la base de la hiérarchie jusqu'à son sommet.

Pour les deux premiers cas, l'entrée dans le programme relevait du volontariat. Pour le dernier, l'entrée dans le programme était légèrement forcée, car beaucoup, plutôt que trahir, préféraient passer un temps à l'ombre.

Mais pour chacun des cas, l'avantage était aux forces de l'ordre, car elles avaient désormais un type au fait de tout, un *« inside man »*. La seule manière efficace de démanteler une structure normalement impénétrable.

La suite se passait alors en deux phases. D'abord, peser les âmes. Le repenti faisait un acte de foi en donnant les noms, les planques, le fonctionnement, les contacts, les numéros de téléphone, les coups à venir et toute autre preuve, en espérant que les agents du programme tiendraient parole et rempliraient leur part du marché, ce qu'ils respectaient la plupart du temps.

Seconde phase, la récompense pour services rendus. Alors on faisait tourner le globe et l'imprimerie d'État. Le globe pour leur trouver un nouveau pays d'accueil, l'imprimerie pour fournir une nouvelle identité au repenti, à sa femme, et à ses gosses s'il en avait.

Pour un programme similaire, les Américains avaient un budget annuel de soixante milliards de dollars. Les Italiens, eux, offraient une rente à vie. En France, on coupait les subsides dès que les repentis trouvaient du travail et devenaient autonomes. Mais malgré cette différence de traitement d'un pays à l'autre, tout roula bien huilé entre flics et ex-voyous, et les dossiers d'instruction de criminalité organisée se multiplièrent sur tous les bureaux des cours d'assises du pays. Grâce à Coste, grâce à d'autres.

Jusqu'au grain de sable, puisqu'il y en a toujours un, qui apparut en 2016.

Le nouvel ennemi numéro un prit les traits de celui dont on se moquait au lycée : le geek informaticien à lunettes, qui parle avec ferveur de jeux en réseau et s'ébahit devant des cartes mères et des lignes d'encodage. Et c'est l'un d'eux, Isaac, qui allait mettre un coup d'arrêt brutal à l'action prolifique du SPT en inventant le logiciel des darkphones[2], des mobiles cryptés, indéchiffrables, impossibles à localiser, et impossibles à mettre sur écoute.

Le premier darkphone fut retrouvé dans le nord de la France, lors d'une banale opération de police autour d'un trafic de drogue. Un autre fut découvert aux Pays-Bas dans une affaire de blanchiment d'argent. Un autre en Grande- Bretagne sur un sympathique tueur à gages qui remplissait ses contrats en même temps qu'il faisait son footing. Et quand les flics découvrirent que ces téléphones ne pouvaient communiquer qu'entre eux et avec aucun autre des mobiles sur le marché, ils comprirent que la criminalité organisée venait de se créer son propre réseau télécom.

HANNAH ASSOULINE/OPALE/RIVAGES

L'INFO EN PLUS

Olivier Norek n'est pas le premier policier français à être passé du côté obscur de l'écriture romanesque. Il y en a plus d'une cinquantaine en activité. Le plus célèbre aujourd'hui est sans doute Hugues Pagan *[photo]*, considéré comme l'un des « patrons » du polar français. D'autres ont investi le cinéma, parmi lesquels Simon Michaël *(Ripoux contre ripoux)*, Michel Alexandre *(L.627)* ou Olivier Marchal *(36 quai des Orfèvres)*. À l'étranger, l'acteur et cinéaste Michele Placido *(Romanzo criminale)* est lui aussi passé par la police.

1. *Territoires*, opus 2 de la *Trilogie 93*, éditions Michel Lafon.
2. Pour tout ce qui suit et aborde le sujet des darkphones et des logiciels d'encryptage de données pour la criminalité organisée, suivre les enquêtes EncroChat, SkyEcc, What3Words, AnOm, PhantomSecure, ainsi que les opérations de police de ripostes internationales Cerberus, Emma 95, Trojan Shield, Ironside, et Greenlight.

XAVIER DELMAS PRÉSENTE

GUSTAVE KERVERN YOLANDE MOREAU FRANÇOIS MOREL

LES SANS DENTS

SORTIE LE 20 AVRIL

UN FILM DE PASCAL RABATÉ

Carol Bensimon

Échappées brésiliennes

Traduite en français pour la première fois, cette jeune voix brésilienne livre un roman lumineux qui raconte le voyage intime de deux étudiantes au cœur de leur région natale.

FABRICIO SVIROSKI/BELFOND

Avant de plonger dans le récit d'un *road-trip*, d'autres se rappellent souvent à nous. On pense à *Sur la route*, bien sûr, à *Las Vegas Parano*. On songe aux derniers lus, *Patagonie route 203* de E. F. Varela, *Egotrip* de G. Maggiori, qui nous éloignaient des États-Unis. Des films nous reviennent aussi, *Bonnie and Clyde, Paris, Texas*… On s'en détache, pourtant, à mesure que l'on progresse dans le deuxième roman (sur quatre) de Carol Bensimon, publié en 2013 et le seul traduit en français. Il ne s'agit pas toujours de tout plaquer, de partir en cavale, de rêver d'aventures ou de rencontres extraordinaires. Ce sont d'autres images, d'autres personnages ; c'est toujours un autre voyage. Ce n'est pas non plus qu'une affaire d'hommes, *Thelma et Louise* l'a confirmé. L'autrice brésilienne avait le film en tête en amont de l'écriture d'*On adorait les cow-boys*, qu'elle voulait centrer autour de la relation entre deux jeunes femmes.

« Entre 18 et 21 ans, je crois qu'on a dû planifier le fameux "voyage non planifié" une bonne centaine de fois. […] *Mais on y était bel et bien, enfin. On avait survécu à une dispute qui planait toujours au-dessus de nos têtes, survécu à Paris, à Montréal, à la folie de nos familles. Ce voyage était un nouvel échec irrésistible. »* C'est Cora qui parle, cheveux décolorés et Dr Martens aux pieds. Comme Julia, elle est brésilienne et étudie à l'étranger – Julia, le journalisme, au Québec ; elle, la mode, en France. Depuis plusieurs années, elles ne se voient ni n'échangent plus, mais

Julia a fini par appeler et proposer qu'enfin elles vivent leur *« équipée libertaire »*. Les retrouvailles se tiennent en leur pays natal : elles voyageront en vieille voiture une quinzaine de jours à travers le Rio Grande do Sul, la région la plus au sud du Brésil.

DES LIEUX FIGÉS DANS LE TEMPS

« Notre idée avait toujours ressemblé à une longue ligne tendue entre rien et rien », « un lieu qui aurait été plus ou moins un non-lieu ». Elles ne s'y sont pas trompées, découvrent une pampa presque désertée. Où sont passés les gauchos, ces gardiens de troupeaux des plaines sud-américaines, dont la culture demeure prégnante ? Une ancienne zone minière a transformé ses environs en ville fantôme. Même les magnifiques canyons verts semblent ne plus raconter grand-chose. La nature, pourtant, offre quelques surprises, et le vide, des éclats de cette fascination singulière que produit *« la vue d'une baraque bricolée avec des sacs-poubelle au bord de la route »*.

Carol Bensimon ne cache pas sa curiosité pour les lieux figés dans le temps. À entrevoir les histoires qu'elle invente, l'espace, l'héritage, associés au déplacement, en dessineraient toujours la toile de fond. Elle-même s'est rendue – depuis Porto Alegre où elle est née en 1982 – jusqu'à cette campagne silencieuse dont l'horizon est la frontière avec l'Uruguay. De ce voyage, elle a tiré une ambiance qui sied parfaitement à ses personnages. *« Le sud de l'État était une ruine qui refusait de s'écrouler complètement »*, constate Cora. L'amitié ambiguë, l'amour atrophié entre elle et Julia est aussi une ruine qui tient encore debout. Avec clairvoyance et un brin de sarcasme, Cora en décrit les soubassements et la construction lente et incertaine. Au milieu des non-dits et du rien du Rio Grande do Sul, les souvenirs trouvent toute leur place et mènent ailleurs, au cœur des moments qu'elles ont partagés et à Paris, où Cora s'est installée.

Pour cette face-là de son roman, Carol Bensimon s'est inspirée de relations déroutantes vécues à la fac. Et sans doute de ses deux ans passés à la capitale, où elle a préparé, puis abandonné un doctorat en littérature comparée. Mais plus qu'un récit aux accents autobiographiques, l'autrice brésilienne déroule une narration qui soigne ses détails et sa fraîcheur pour dépeindre des paysages humains. Y transparaît quelque chose de cette jeunesse « fluide », qui, sans échapper à la complexité d'une telle quête, se cherche une identité, un langage et un mode d'expression sentimental et sexuel bien loin de la pression sociale. Si Cora et Julia retrouvent les rires et un peu de l'intimité d'antan, à nouveau la séparation semble inéluctable. Par définition, le voyage est une parenthèse. On se sent bien heureux que ces deux-là aient croisé notre route.

Juliette Savard

★★★★☆

ON ADORAIT LES COW-BOYS (TODOS NÓS ADORÁVAMOS CAUBÓIS)

CAROL BENSIMON

TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR DOMINIQUE NÉDELLEC, 192 P., BELFOND, 21 €

DES VOIX SANS ISSUE

Il serait certes quelque peu audacieux de présenter le nouveau roman du génial Portugais António Lobo Antunes comme un thriller. On trouve même dans les premières lignes de *La Dernière Porte avant la nuit* une phrase définissant le mieux la patte de l'écrivain : *« Il y a des détails sans la moindre importance que, on est comme ça un point c'est tout, la mémoire ne veut pas lâcher. »* L'intrigue-prétexte tourne autour de l'enlèvement et de l'assassinat d'un grand chef d'entreprise. Qui est le *« patron »* ? Et son *« frère »* ? Dans ce roman polyphonique, on entendra aussi la vérité de *« l'herboriste »*, du *« collecteur du billard »* et du *« second collecteur »* qui, tour à tour, évoqueront leur vérité (ou pas), leur vie. Qu'en sera-t-il du devenir du cadavre ? Une fois encore, la tension reposera moins sur les faits que sur les images, les sensations portées par cette langue, sinueuse à l'extrême, qui restitue le flux de la mémoire, soudain entrecoupé par les dialogues. Fascinant.

Baptiste Liger

★★★★☆

LA DERNIÈRE PORTE AVANT LA NUIT (A ÚLTIMA PORTA ANTES DA NOITE)

ANTÓNIO LOBO ANTUNES

TRADUIT DU PORTUGAIS PAR DOMINIQUE NÉDELLEC, 400 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 23,50 €. EN LIBRAIRIES LE 7 AVRIL.

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

LUEUR D'ESPOIR

La sainteté ne s'explique pas : elle se manifeste, en gestes et en paroles, ici-bas et dans les livres de l'Israélien Aharon Appelfeld, né en Roumanie huit ans avant la Seconde Guerre mondiale et décédé en 2018. Sainte, la prostituée ukrainienne alcoolique qui cacha le petit Appelfeld des nazis et à laquelle il rendit vie dans *La Chambre de Mariana*. Saints, les prisonniers des camps, croyants en Dieu ou en Marx, qui fraternisent dans *Les Partisans*. Et sainte, la Iréna de *La Stupeur*, dernier roman de cet immense écrivain qui nous ramène encore aux pires heures du XXe siècle pour nous montrer ce que l'humanité a peut-être de meilleur.

Iréna est une femme de ménage de 27 ans, stérile et mariée à un Anton qui aime à la posséder brutalement. Un jour, elle découvre ses voisins juifs alignés sous la garde du policier du coin – un ordre de ces Allemands qui sont *« si cultivés »*. Iréna leur apportera une assiette de soupe, mais ne les sauvera pas. Dès lors, elle sera hantée par leurs esprits, et puisque le roman organise sa libération, elle deviendra prêcheuse, allant d'auberge en auberge pour proclamer que *« quiconque s'en prend aux juifs s'en prend au corps de Jésus »*. Iréna est toutefois une sainte à la Appelfeld : il lui faut quelques verres pour prêcher, ses leçons ne sont pas toujours adaptées, mais sa voix ouvre les cœurs des femmes, soulage les enfants traqués… Elle est un cristal fêlé qui laisse passer la lumière divine. Dans sa prose minérale, dépourvue de toute prétention, Appelfeld nous montre que si les saints ne peuvent sauver le monde, ce qu'ils apportent aux autres est irremplaçable.

★★★☆☆

LA STUPEUR

AHARON APPELFELD

TRADUIT DE L'HÉBREU PAR VALÉRIE ZENATTI, 256 P., L'OLIVIER, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 8 AVRIL.

QUE VAUT ?

LA POÉSIE DE LANA DEL REY

Comment va Lana Del Rey ? A priori : pas très bien. Dans son premier livre, elle rend hommage à trois grands anciens : Sylvia Plath, Sharon Tate et Jim Morrison. La première s'est suicidée, la seconde a été sauvagement assassinée, quant au troisième, il est mort d'overdose. Comment finira la chanteuse ? Avant de partir pour un monde meilleur, elle occupe ses journées en écrivant et en prenant des photos.

Violette sur l'herbe à la renverse réunit des poèmes en prose et quelques haïkus. On y retrouve l'esthétique de Lana Del Rey : c'est stylisé, froid et vaporeux, avec quelque chose de Sofia Coppola et d'Edward Hopper. *« Le paradis est un endroit très fragile »*, note-t-elle à un moment. Si elle déclare sa flamme à Los Angeles, sa vie sentimentale semble moins évidente. En *« fille entichée qui rêve sur le papier »*, elle observe un garçon de café avec lequel il ne se passera rien. La Californie est un endroit idéal pour le spleen. Il ne reste que son propre malaise dans lequel se noyer sans fin, comme dans *Moins que zéro* de Bret Easton Ellis. *« Je déteste ma putain de vie »*, écrit encore Lana Del Rey. Nous avons la réponse à notre question introductive.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★☆☆☆

VIOLETTE SUR L'HERBE À LA RENVERSE (VIOLET BENT BACKWARDS OVER THE GRASS)

LANA DEL REY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR AURORE VINCENTI ET CÉCILE COULON, 160 P., SEUIL, 18 €

Margaret Kennedy

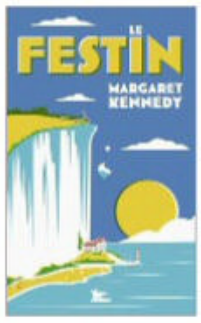
Ils étaient sept

L'autrice britannique est à redécouvrir grâce à une nouvelle traduction du *Festin*, délicieuse comédie sociale qui vous régalera.

Scénariste et femme de lettres britannique à qui l'on doit, entre autres, une quinzaine de romans, Margaret Kennedy (1896-1967) a été abondamment traduite de ce côté-ci de la Manche, avant de tomber quelque peu dans l'oubli. *Le Festin*, présenté aujourd'hui dans une traduction dûment révisée, devrait réparer cette injustice. À première vue, il s'agit d'une peinture de mœurs kaléidoscopique prenant pour cadre, en 1947, l'hôtel de Pendizack – un manoir des Cornouailles qui, chaque été, accueille une troupe de vacanciers passablement hétéroclite. Parmi eux ? La pénible Lady Gifford condamnée, pour des raisons de *« métabolisme »*, à se faire servir tous ses repas dans sa chambre ; la sévère Mrs Cove, obsédée par des questions de rationnement ; la pittoresque Anna Lechene, *« une dame écrivaine »* flanquée d'un regrettable aspirant romancier ; sans oublier Christina Palley, pauvre épouse envahie de désespoir et d'angoisses. À ce réjouissant quatuor s'ajoutent une intendante irascible, une femme de chambre malmenée, une ribambelle d'enfants et de maris veules, et d'autres surprenants invités.

On pourrait en rester là, et se délecter du récit volontiers féroce des mésaventures de nos très humains pensionnaires, mais ce serait faire fi de la double particularité de ce roman aux charmes inhabituels. D'abord, on l'apprend dès le début, l'hôtel va être détruit au bout de sept jours par un spectaculaire éboulement de falaise. *« Ils faisaient tant de bruit qu'ils ne prêtèrent pas attention à un autre bruit qui grandissait peu à peu… »* Ensuite – et cela, c'est une éclairante préface qui nous le révèle –, les sept péchés capitaux sont réunis en ce lieu, incarnés chacun par un personnage. Lecteur, sauras-tu les retrouver ? Et sauras-tu identifier les sept vertus – prudence, justice, etc. – censées leur être opposées ? Ainsi la chronique douce-amère de l'Angleterre de l'après-guerre, gangrenée par *« les pénuries et les rancœurs »*, se transforme-t-elle en un fascinant jeu de piste théologique, un *whodunit* sans victime servi par une plume virevoltante. Quel plaisir !

Fabrice Colin



★★★★☆

LE FESTIN (THE FEAST)

MARGARET KENNEDY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DENISE VAN MOPPÈS, 480 P., LA TABLE RONDE/QUAI VOLTAIRE, 24 €

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'AUTEUR - LA TABLE RONDE

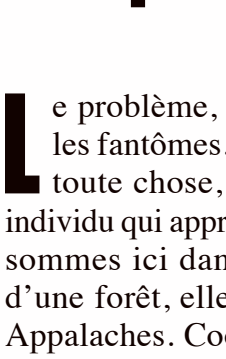
Kimi Cunningham Grant

La voie du père

Le problème, avec le silence, ce sont les fantômes. Cooper en voit derrière toute chose, *a fortiori* derrière tout individu qui approche. Pensez donc : nous sommes ici dans une ferme au milieu d'une forêt, elle-même au fin fond des Appalaches. Cooper s'est retiré là avec sa fille de 8 ans, pour mieux la protéger du monde. Il y a des poules pour les œufs, et pour le reste, un ami fait les courses de temps en temps. Un ami du temps de la guerre en Afghanistan, car Cooper a servi chez les GI pendant quatre ans. C'est au retour que tout s'était déréglé, et voilà ce qui a mené là un père et sa fille. Mais voilà qu'*« un truc cloche »* (ce sont les trois premiers mots du livre), puis un autre, puis des autres. Un voisin étrange et envahissant par-ci, un retour du refoulé par-là, et puis quelques indices qui sèment le trouble.

Le roman dévoilera ses vérités jusqu'à une fin qui vous arrache le cœur. La voix narrative du père, fataliste, s'accorde à la tension dramatique, remarquable. Troisième livre de Kimi Cunningham Grant, ce *Silence des repentis* vaut surtout pour l'ampleur de sa réflexion sur les chemins de la rédemption, et sur le lien père-fille.

Hubert Artus



★★★☆☆

LE SILENCE DES REPENTIS (THESE SILENT WOODS)

KIMI CUNNINGHAM GRANT

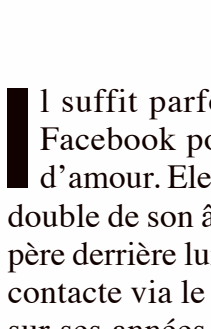
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ALICE DELARBRE, 384 P., BUCHET-CHASTEL, 22,50 €

Cristina Comencini

L'autre qu'on détestait

Il suffit parfois d'une invitation sur Facebook pour anéantir une histoire d'amour. Elena, 25 ans, aime Pietro, le double de son âge, une vie d'époux et de père derrière lui. Lorsqu'une inconnue la contacte via le réseau social et se confie sur ses années avec son ex-mari, Elena est loin de se douter que cet ex n'est autre que Pietro, et Maria la mère de ses trois enfants. Maria est l'autre femme, celle qui n'appartiendra jamais tout à fait au passé. Quand elle découvre la véritable identité de sa correspondante, Elena est bouleversée. Les confidences de Maria lui font découvrir des visages de son amant qu'elle ne connaissait pas, ne voulait pas connaître. À travers l'échec de ce mariage, elle devine également quelles erreurs ne pas reproduire. *« La vie de couple, la passion entre un homme et une femme sont toujours uniques vues de l'intérieur, banales et répétitives vues de l'extérieur »*, prévient Cristina Comencini qui, avec *L'Autre Femme*, poursuit son exploration des prémices de la passion au déclin de ses feux. Si le quotidien se révèle parfois trivial et cruel, sa plume dépeint avec une acuité singulière les mille nuances de nos amours contemporaines.

Laëtitia Favro



★★★☆☆

L'AUTRE FEMME (L'ALTRA DONNA)

CRISTINA COMENCINI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR BÉATRICE ROBERT-BOISSIER, 220 P., STOCK, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

ANN BICKEL/BUCHET-CHASTEL – PAOLO PALMIERI/STOCK

ET AUSSI…

★★★★☆

LE SAINT

MARTIN MICHAEL DRIESSEN

236 P., PHILIPPE REY, 20 €

Le narrateur du *Saint*, né en 1789, mène sa barque dans l'Europe du début du XIXe siècle, ravagée par les guerres napoléoniennes. Sillonnant la France, l'Allemagne, l'Angleterre, il multiplie les aventures, fréquente des célébrités, pratique tous les métiers, fornique à loisir. Insoucieux de moralité, un peu transgenre sur les bords, ce délicieux héros se raconte dans *Le Saint* un roman picaresque trépidant, excellemment écrit. **Bernard Quiriny**

★★★★☆

MUSÉE ANIMAL

CARLOS FONSECA

450 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 23 €

Tout art est imitation et toute identité un simulacre : l'exigeant second roman de Carlos Fonseca, *Musée animal*, l'illustre avec audace. Un conservateur de musée se remémore ses années d'étrange complicité avec une créatrice de mode également passionnée par le camouflage animal. Elle lui a légué ses archives, dans les méandres desquelles il poursuit, fasciné, une impossible quête de la vérité sur sa famille obsédée par les faux-semblants. **Antoine Faure**

★★★☆☆

FILLE A

ABIGAIL DEAN

416 P., JC LATTÈS, 21,90 €

Lex a 15 ans quand elle décide de s'enfuir avec ses frères et sœurs de la *« Maison des Horreurs »* où leurs bourreaux de parents les torturent jour et nuit. Des années plus tard, à la mort de sa mère en prison, elle est nommée exécutrice testamentaire avec la lourde charge de réunir cette fratrie traumatisée. Les personnages de *Fille A* ont combattu leurs démons mais devront se replonger une dernière fois dans le passé pour trancher : que faire du lieu damné où tout a commencé ?

Léonard Desbrières

Michael McDowell

La forme de l'eau

La saga épique de l'auteur américain mort en 1999 – qui avait imaginé *Beetlejuice* – est enfin traduite en France et nous promet des heures de lecture intenses, au cœur de la contrée imaginaire de Perdido.

Le scénario du *Beetljuice* de Tim Burton, c'est lui. Celui de *L'Étrange Noël de monsieur Jack* – bien qu'il n'ait pas mené le projet à son terme – aussi. Porté aux nues par son ami Stephen King, le regretté Michael McDowell est mort à 49 ans, à la fin de 1999. Ce natif de l'Alabama, patrie de Harper Lee et de Walker Percy, laisse derrière lui une œuvre d'inspiration gothique qui lorgne autant, toutes proportions gardées, du côté de Faulkner que de celui des vieux pulps d'épouvante. Présentée en six tomes – le format de publication originel –, la série *Blackwater* est son grand œuvre : une saga familiale de 1 540 pages, prenant pour cadre la ville semi-fictive de Perdido, sur laquelle plane, souveraine, une certaine Elinor Dammert – bientôt Caskey.

Nous sommes au printemps 1919. Submergée par une crue, la ville a été évacuée, un canot s'avance, irréel. À son bord, Oscar Caskey qui, dans les décombres, découvre une femme, *« grande, mince, pâle, altière et belle, aux épais cheveux* […] *d'un intense rouge argileux »*. Ce n'est pas déflorer l'intrigue que de révéler la nature non humaine d'Elinor : sur ce point, le lecteur est vite affranchi. *« Vue à travers le courant,* [sa peau] *paraissait différente, verdâtre, épaisse, presque comme si elle était faite d'une sorte de cuir. »* Quand le cycle, plus de cinquante ans plus tard, se conclut, c'est d'ailleurs toujours sous le signe de l'eau. *« Il plut sans discontinuer durant sept jours à Perdido. »* Entre ces deux déluges, cette fresque intensément romanesque bouleverse, effraie, fascine et transporte. Ses personnages féminins, en particulier, se révèlent inoubliables, à commencer par la veuve Mary-Love, propriétaire de scierie et mère de l'Oscar précité, qu'une hostilité instinctive oppose à la nouvelle-venue. *« Et si l'on se mariait ? »* suggère Oscar à Elinor. La chronique, dès lors, s'emballe. Mais si certains éléments horrifiques à la Lovecraft émaillent le récit, *Blackwater* raconte avant tout l'histoire d'une famille, d'une ville, d'un pays. Un *Twin Peaks* sudiste, peuplé de cyprès, d'alligators, d'amour et de vieilles haines recuites. *« Je pense que c'est une erreur d'essayer d'écrire pour la postérité »*, disait McDowell dans une interview de 1985. C'était surtout une erreur de croire qu'il ne le faisait pas. **Fabrice Colin**

★★★★☆

BLACKWATER (T. 1). LA CRUE (BLACKWATER. THE FLOOD)

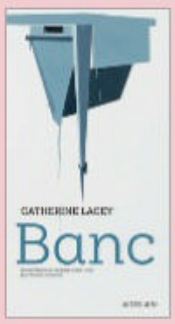
MICHAEL MCDOWELL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR YOKO LACOUR ET HÉLÈNE CHARRIER, 256 P., MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, 8,40 €. EN LIBRAIRIES LE 7 AVRIL.

LAURENCE SENELIK/MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE

AU ROYAUME DES AVEUGLES…

Au sein d'une paisible communauté, un être non identifié apparaît sur le banc d'une église. Ni homme ni femme, sans âge ou couleur de peau définis, il est l'étranger absolu venu perturber l'apparente harmonie des lieux. *« Mais tu es quoi ? m'a-t-on parfois demandé* […]. *À ceux qui demandent, il m'arrive de demander en retour, Toi, tu es quoi ? »* Miroir de nos peurs, de nos petites et grandes lâchetés, *Banc* incarne l'impossible rencontre, l'altérité qui fragilise les habitudes et les croyances les mieux ancrées. Par-delà les sourires convenus, les écrans vides et les jardins parfaitement entretenus, c'est le portrait d'une Amérique à bout de souffle, empreinte de bien-pensance et de religiosité moribondes, qui se lézarde sous la plume grinçante de Catherine Lacey. Un roman radical à l'atmosphère lynchéenne. Un ovni littéraire reflétant l'absurdité de nos comportements prétendument civilisés. Un remède tout indiqué au déferlement insipide de littérature *feel good*. **Laëtitia Favro**



★★★★☆

BANC (PEW)

CATHERINE LACEY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MYRIAM ANDERSON, 240 P., ACTES SUD, 21,50 €. EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

Neige en deuil

Norbert Gstrein nous balade du Tyrol aux montagnes du Wyoming, en passant par la psyché de son narrateur, dans ce roman troublant et maîtrisé.

OLIVER WOLF/GRASSET

C'est un peu comme un caillou dans la chaussure, ou une douleur qui n'a de cesse de se rappeler à vous : *« Tout être* [a] *connu dans sa vie au moins une histoire dont il ne* [veut] *à aucun prix que quelqu'un d'autre pût en entendre parler. »* Dans le cas de Franz, il y en a même plusieurs. Lorsqu'il jouait les photographes de mariage dans les hauteurs du Tyrol, il y a eu cette jeune épouse mystérieusement décédée, *« la nuque brisée, au pied du Schlossberg »*, lors de ses noces. Ce drame troubla d'autant plus le jeune homme qu'il connaissait particulièrement bien la cousine de la victime, Sarah, qu'il a embrassée (ou plus ?) alors qu'elle était encore mineure… Devenu moniteur de ski dans le Wyoming, Franz connaîtra une autre tragédie avec l'étrange décès du *« professeur »*, ingénieur tchèque spécialisé dans le développement des fusées, ayant lui aussi bien des zones d'ombre. Et le passé rattrapera l'amateur de glisse et de clichés lorsqu'il reviendra en Autriche…

Virtuose dans sa construction éclatée, *Quand j'étais jeune* nous plonge dans la psyché de son narrateur, aussi trouble dans sa vie que troublé dans ses sensations. Grand nom de la littérature germanophone contemporaine, Norbert Gstrein joue ici avec les règles du polar pour mieux déjouer les attentes, distiller le mystère grâce aux non-dits et explorer les mécanismes des pulsions. Dérangeant et passionnant.

Baptiste Liger

★★★★☆

QUAND J'ÉTAIS JEUNE (ALS ICH JUNG WAR)
NORBERT GSTREIN
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR OLIVIER LE LAY, 384 P., GRASSET/EN LETTRES D'ANCRE, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 6 AVRIL.

SAVOIR À L'INFINI

Alors qu'elle avait prévu de passer ses congés d'été à *« assumer l'insignifiance du monde et d'*[elle]*-même »*, Beatriz est contrainte d'accueillir, dans la maison qu'elle occupe à Barcelone, Quirós, un ami de sa propriétaire. Peu à peu, l'obsession de Quirós pour le cinéaste allemand de *Nosferatu*, F.W. Murnau, et pour son dernier film *Tabou*, devient la sienne. Au point de faire de l'ensemble un véritable objet d'étude, qui n'est pas sans convoquer une foule d'autres artistes (Beatriz en compte 336 !) et à leur suite une multitude d'anecdotes. Avec ce premier roman intitulé *La Multiplication des feux follets*, Raquel Taranilla impressionne grandement, nous donnant une idée de l'intensité du vertige que peut provoquer une soif de connaissances poussée à l'extrême.

Juliette Savard

★★★☆☆

LA MULTIPLICATION DES FEUX FOLLETS (NOCHE Y OCÉANO)
RAQUEL TARANILLA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR FRANÇOIS GAUDRY, 288 P., MÉTAILIÉ, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 8 AVRIL.

3 POCHES À DÉVORER

★★★★☆

ESCALIER INTERDIT. SOUVENIRS D'UNE JEUNE ENSEIGNANTE
BEL KAUFMAN
544 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,90 €

Paru en 1964 aux États-Unis, ce roman culte – inédit en France – raconte les désillusions d'une jeune enseignante de littérature à New York. Sa bonne volonté se heurte au mur des réalités universelles : élèves en décrochage, bureaucratie ubuesque, manque de fournitures, mobilier en ruine… Difficile de ne pas faire le lien avec la crise de l'enseignement que nous traversons.

Simon Bentolila

★★★☆☆

LE DERNIER ÉTÉ EN VILLE
GIANFRANCO CALLIGARICH
224 P., FOLIO, 7,60 €.
EN LIBRAIRIES LE 14 AVRIL.

Leo, pigiste dilettante pour un journal sportif, va de cercles mondains en errances alcooliques dans les rues de Rome. Rencontrée le soir de ses 30 ans, l'envoûtante Arianna lui fait chavirer le cœur. Cette rencontre est le point de bascule de ce roman poétique, entre profondeur existentielle et frivolité, où les dialogues sont bien souvent très drôles. **S.B.**

★★☆☆☆

LE SANG NE SUFFIT PAS
ALEX TAYLOR
320 P., GALLMEISTER/TOTEM, 10 €

Hiver 1748, dans les montagnes enneigées de la Virginie. Après des jours de voyage dans cette contrée inhospitalière, Reathel trouve une cabane dans laquelle une jeune Indienne de sang-mêlé est sur le point d'accoucher. Recherchée par des membres de la tribu des Shawnes qui veulent récupérer l'enfant, elle s'enfuit avec Reathel. Sauvageries, guerre, famine, attaques d'ours sont au programme de ce roman très noir au style parfois lyrique. **S.B.**

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
SIMONE (T. 1)
JEAN-DAVID MORVAN, DAVID ÉVRARD
72 P., GLÉNAT, 15,50 €

Prix René-Goscinny du scénariste au festival de la BD d'Angoulême 2021, Jean-David Morvan raconte l'histoire de Simone Lagrange, témoin clé du procès de Klaus Barbie. Un premier tome qui alterne passé et présent, destiné aux jeunes lecteurs entre leçon d'histoire et portrait de résistante. Le dessin de David Évrard suit le mouvement : il ne cherche pas le réalisme, mais l'empathie immédiate. C'est réussi. **E.L.**

★★☆☆☆
LA MER VERTICALE
BRIAN FRESCHI, ILARIA URBINATI
192 P., DARGAUD, 19,99 €

India est institutrice et aime raconter des histoires à ses élèves. La vie irait bien si elle n'était pas sujette à de graves crises de panique qui la détruisent de l'intérieur, même si India se bat pour vaincre ce mal insidieux. Un beau portrait qui alterne plongées dans les mondes obscurs et récit objectif d'une vie chancelante. Le dessin est certes léger mais il sait exprimer le trouble. **E.L.**

★★★☆☆
MA VIE SANS BILLIE
ALICE VDM
96 P., SARBACANE, 16 €

Mais qui est donc cette Billie qui vient pourrir la vie tranquille de Lucas ? Personnage imaginaire, mauvaise conscience, double maléfique ? Pour sa première BD, Alice VDM parvient avec *Ma vie sans Billie* à faire entendre une voix déjà singulière : un dessin très expressif proche du cartoon, un récit qui glisse peu à peu de la légèreté à la drôlerie, de la drôlerie à l'angoisse, de l'angoisse à… Et si cette Billie était l'amie proche de chacun ? **E.L.**

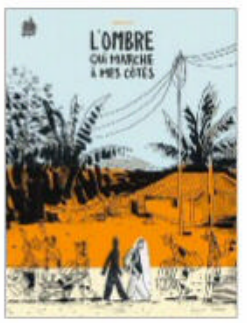
Barroux

Au bout du monde

L'auteur détourne les conventions du genre pour parfaire un album original et magnifique. Une quête légère, profonde, émouvante.

C'est l'histoire d'un homme qui part de France sur les traces de son frère mort à Belém, au Brésil. Une dernière carte postale reçue, un décès sans explication, un gouffre d'interrogations. Le résumé de *L'ombre qui marche à mes côtés*, de Barroux, pourrait s'arrêter là même si, on le sait, pour faire le deuil, surtout dans ces circonstances, c'est le voyage qui est important. Alors, l'homme arpente les chemins, les routes, les fleuves que son frère aurait pu emprunter. À la fin, c'est fini ; il ne s'est rien passé, ou pas grand-chose, sauf la vie qui continue. Les péripéties sont minimales, le trait semble hésitant, le texte parfois décalé de l'image, les couleurs font tache(s)… Rien n'est conventionnel ici et l'approche de cet album se fait à distance. Et pourtant… Voilà un objet magnifique à tous points de vue.

Barroux est un auteur et illustrateur qui dessine pour les enfants et les grands, en couleurs et en noir et blanc, récits de voyage, couvertures de magazines, albums, crayons, peinture… Tout est bon chez Barroux. *L'ombre qui marche à mes côtés* s'attache à déjouer le réalisme pour mieux s'ancrer (encrer ?) dans un imaginaire intérieur, des pensées intimes, des images fugaces. Chaque page se réinvente (un dessin, neuf cases, ou bien quatre, parfois cinq ou plus ou moins…) grâce à ces taches de couleurs (rouge, bleu, jaune) qui viennent croquer des humeurs ou pointer un détail, une impression. Le fleuve Amazone clôt cet album, là où les souvenirs suivent des courants inconnus. **Éric Libiot**



★★★★☆
L'OMBRE QUI MARCHE À MES CÔTÉS
BARROUX
136 P., URBAN GRAPHICS, 20 €

BARROUX/URBAN GRAPHIC 2022

L'aventure sur les rails

Davide Morosinotto et Pierdomenico Baccalario embarquent leur jeune héroïne dans un voyage aux multiples rebondissements.

Finally devait voler une louche dans la cuisine du restaurant de la gare, elle est ressortie avec un billet de train. Si la jeune orpheline avait réussi le défi, elle aurait rejoint l'équipe des mécaniciens. C'était son rêve et Nick l'Asperge le lui avait promis… Les deux auteurs de littérature jeunesse italiens, Davide Morosinotto et Pierdomenico Baccalario, lui ont concocté un tout autre destin en la faisant grimper dans un train. Tout commence sur un quai de gare inconnu, le 1001, départ du *Maydala Express*, dernier train de la Compagnie des voyages extraordinaires. Sa destination est mystérieuse, les arrêts changeants, et voilà bien longtemps qu'aucun voyageur n'a atteint Autrepart, la gare la plus lointaine du monde.

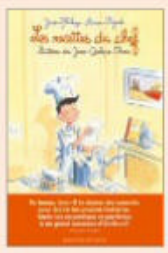
L'aventure est un enchevêtrement de mystères et la narration proche de celle du *Célèbre Catalogue Walker & Dawn* de Davide Morosinotto. Le romancier y a déjà témoigné de son goût pour le train et pour les grands romans d'aventures façon Mark Twain ou Charles Dickens. Les deux auteurs ont créé une ambiance « steampunk » entre machines à vapeur du XIXe siècle et minuscules automates jouant les espions. Il y a dans ce roman une façon géniale de raconter le voyage et une plongée dans un décor ferroviaire inouï. Et étonnamment poétique.

Raphaële Botte

★★★★★
MAYDALA EXPRESS (ID.)
DAVIDE MOROSINOTTO, PIERDOMENICO BACCALARIO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARC LESAGE, 416 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 17 € (DÈS13 ANS)

EN AVANT LA FRATRIE

Six fois plus marrant, six fois plus joyeux, six fois plus bruyant, six fois plus compliqué parfois aussi… Cette famille de six garçons aux oreilles décollées est désormais très célèbre. Jean-Philippe Arrou-Vignod s'est inspiré de ses souvenirs d'enfance dans le milieu des années 1960 pour raconter ces chroniques familiales. Avec *Les Recettes du chef,* on retrouve la fratrie plus de vingt ans après le premier opus (*L'Omelette au sucre*). Le romancier en profite pour faire participer le lecteur en l'encourageant à écrire, lui aussi. L'un des meilleurs conseils ? *« Même si ton histoire est vraie, n'hésite pas à exagérer ou à inventer un peu pour la rendre encore plus drôle. »* **R.B.**



★★★☆☆
LES RECETTES DU CHEF. HISTOIRES DE JEAN-QUELQUE-CHOSE
JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD
160 P., GALLIMARD JEUNESSE, 14 € (DÈS 9 ANS). EN LIBRAIRIES LE 28 AVRIL.

L'ÉCOLE DES LOISIRS

ET AUSSI…

★★★★☆
L'OISEAU EN MOI VOLE OÙ IL VEUT
SARA LUNDBERG
128 P., LA PARTIE, 19,50 € (DÈS 6 ANS). EN LIBRAIRIES LE 7 AVRIL.

Le visage tourné vers le ciel, les pieds nus sur une branche, les cheveux libres… La couverture de cet album porte haut son titre et incarne toutes les sensations qu'il inspire déjà à son lecteur. *L'oiseau en moi vole où il veut* retrace l'enfance d'une artiste suédoise peu connue, Berta Hansson (1910-1994). Sara Lundberg s'inspire de ce destin pour raconter l'âpre poésie du quotidien et la fragilité de la création. Pour cette petite fille, tout est dessin, même les taches noires qui colonisent les poumons de sa mère. L'autrice illustratrice évoque le deuil, l'ambiance familiale, mais surtout la ténacité d'une enfant qui rêve de liberté. *« Je sens mon corps se cabrer, exploser. Je n'ai qu'une envie : détaler, me cacher. Parfois, je préférerais encore être un animal. »* **R.B.**

★★★☆☆
GO FAST, GO SLOW
SYLVIE ALLOUCHE
352 P., SYROS, 16,95 € (DÈS 14 ANS)

Au centre de ce nouveau roman, il y a Camille, que l'on rencontre alors qu'elle vient de donner naissance à Romy. Mais le temps n'est pas au choix de ses petits vêtements… Camille a 18 ans et décide de ne pas garder son nouveau-né avec elle dans le centre pénitentiaire de Rennes. Elle a pris sept ans. Le roman cavale et tisse habilement plusieurs intrigues à la fois. On y retrouve pour la quatrième fois depuis *Stabat Murder* la commissaire Clara Di Lazio. Dans la tradition du roman noir, Sylvie Allouche réussit avec *Go fast, go slow* une plongée dans un milieu âpre et violent, celui des mules et des stups. La romancière met en scène de très beaux personnages féminins solidaires, entiers et passionnés. **R.B.**

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR BENJAMIN CONSTANT

UN DÉFENSEUR DES LIBERTÉS

Théoricien du libéralisme, l'auteur des *Principes de politique* s'est imposé comme l'un des principaux défenseurs des libertés individuelles face aux abus de l'État. On redécouvre aujourd'hui son parcours dans une biographie signée Léonard Burnand. Benjamin Constant défendit la liberté de la presse, plaida en faveur de la tolérance religieuse et dénonça la traite des Noirs.

UN PIONNIER DE L'AUTOFICTION

Comme en témoignent ses journaux intimes et sa correspondance, l'auteur d'*Adolphe* et du *Cahier rouge* s'est soumis à un travail introspectif sans concessions, indissociable de son œuvre de romancier. On peut même dire que ce grand amoureux, cet aventurier sincère et frivole, préside à l'avènement de l'écriture du moi, voire à la mode récente de l'autofiction.

UN REPÈRE EN TEMPS DE CRISE

« *Adolphe et Benjamin, tous deux ensemble, correspondent au sentiment de notre époque qui cherche son équilibre* », constatait Maurice Martin du Gard en d'autres temps. Cette remarque a malheureusement gardé toute son actualité. La lecture de Constant nous aide en temps de crise. Elle nous permet de garder l'équilibre à travers les périls extrémistes et de réfléchir à l'essentiel : notre liberté de penser et d'agir, autrement dit, ce qui fait notre humanité.

Serge Sanchez

★★★★☆

BENJAMIN CONSTANT

LÉONARD BURNAND

380 P. PERRIN, 23 €

Audrey Fella

Revenir à soi

Dans une biographie consacrée à Christiane Singer, l'historienne déroule les plus belles anecdotes sur la femme de lettres marseillaise passionnée par l'humain et ce qui le transcende.

Quinze ans après sa mort, Christiane Singer reste une référence emblématique de la pensée spirituelle contemporaine. Influencée par les enseignements de Karlfried Graf Dürckheim, l'écrivaine s'ouvre à mille sagesses en s'attelant à la lecture du *Livre des morts tibétain* comme à celle de la Bible. Cette complexité d'âme, cette sensibilité exacerbée et ce besoin perpétuel de comprendre son moi intérieur sont autant de points que l'historienne Audrey Fella aborde dans son écrit biographique *Christiane Singer. Une vie sur le fil de la merveille*. Un ouvrage décortiquant chronologiquement le contexte des écrits de l'autrice, passant ainsi de ses plus grands succès aux textes les plus intimes rédigés au printemps 2007 sur son lit de mort[1].

Les thèmes de son écriture, portés avec justesse, rappellent de toute évidence ce besoin omniprésent de comprendre l'autre dans son entièreté, les liens qui unissent les hommes, les femmes et l'instant même d'égarement face à l'émotion naissante. *« Il faut être le Sherlock Holmes de son histoire »,* dira-t-elle au cours de sa vie, illustrant ainsi toute l'importance que la quête de soi a pu avoir. L'amour sera un moteur pour celle qui fera renaître sous sa plume la brûlure des histoires anciennes comme celle d'Abélard et Héloïse dans *Une passion* ou la vie conjugale dans *Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies*. Les extraits proposés esquissent brillamment les affres du vide sans cesse combattues et l'engagement – tout aussi présent au cœur de ses écrits – contre les inégalités sociales qui séviront et la révolteront tout au long de sa vie. Audrey Fella nous offre ainsi une biographie nous permettant de redécouvrir cette œuvre (saluée en 2006 par le Prix de la langue française), qui laisse planer encore un instant l'impression succincte que l'on ne s'en va jamais vraiment. **Marie Jouvin**

Christiane Singer

CHÂTEAU DE VERSAILLES - CATHERINE CABROL/ALBIN MICHEL

1. À noter la réédition de *La Mort viennoise*, salué par le Prix des libraires en 1979, et de *La Guerre des filles* (Albin Michel).

★★★☆☆

CHRISTIANE SINGER. UNE VIE SUR LE FIL DE LA MERVEILLE

AUDREY FELLA

256 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €. EN LIBRAIRIES LE 31 MARS.

Camille Dejardin

Libéral dans sa tête

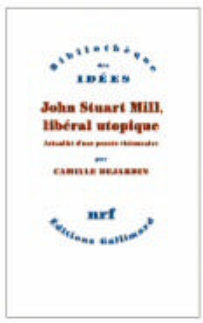
Une biographie du penseur britannique John Stuart Mill, fondateur de tout un pan du libéralisme, qui brise un certain nombre de clichés.

John Stuart Mill (1806-1873).

Et si le philosophe le mieux placé pour penser les défis de notre temps était né il y a plus de deux siècles ? Camille Dejardin remet sur le devant de la scène la pensée de John Stuart Mill, figure du libéralisme britannique, héritier de l'utilitarisme de Bentham, correspondant des plus grands auteurs de son temps. Notre époque et la sienne sont bien sûr très différentes, mais les points communs sont suffisamment nombreux, assure l'auteur, pour conférer à sa pensée une forme d'actualité soudaine et faire de lui, comme le dit le sous-titre, un *« visionnaire »*. Par exemple, Mill l'économiste défend le libéralisme, mais il souligne aussi l'ineptie d'une croissance infinie dans un monde fini, anticipant dès 1848 sur le rapport Meadows de 1972. Comme intellectuel, il promeut l'émancipation des femmes et leur droit à entrer dans toutes les carrières. Comme penseur politique, il réfléchit à l'implication des citoyens, à leur représentation au Parlement, à leur éducation. Comme esthète, il a le souci de protéger les paysages et le silence contre les assauts de l'industrie, témoignant ainsi d'une « sensibilité proto-écologiste » qui lui vaut d'être aujourd'hui cité par le MAUSS – un comble, pour un penseur utilitariste !

Ouvert aux influences les plus diverses, intéressé par le socialisme réformiste, influencé par le romantisme, Mill propose un libéralisme complexe, exigeant, soucieux de défendre l'« individualité » plutôt que « l'individu ». De quoi, suggère Camille Dejardin, ressourcer le libéralisme actuel enlisé depuis trop longtemps dans l'économisme ou égaré dans le culte relativiste des préférences personnelles… Parsemé de citations inédites (c'est un mérite du livre que de faire découvrir des extraits non traduits en français) ou retraduites, *John Stuart Mill, libéral utopique* est à la fois une introduction au théoricien, loyale et bien informée, et une réflexion sur les défis de notre temps, nourrie de confrontations avec des auteurs tels que Bertrand de Jouvenel ou Thomas Piketty.

Bernard Quiriny



★★★☆☆
JOHN STUART MILL, LIBÉRAL UTOPIQUE. ACTUALITÉ D'UNE PENSÉE VISIONNAIRE
CAMILLE DEJARDIN
400 P., GALLIMARD/ BIBLIOTHÈQUE DES IDÉES, 24 €.

AKG IMAGES / FOTOTECA GILARDI - FLORENT MUNOT/NOUS

• Poésie

Un papillon dans la bouche

« Ce monde qu'est-ce ? » demande tout simplement Christophe Manon au centre de ce très touchant nouveau recueil, intitulé *Provisoires*. Échos ou tentatives de réponses à partir de cette ligne de fuite, ses poèmes semblent des élans gracieux qui tourbillonnent sur eux-mêmes et soudain ralentissent pour se laisser traverser par une lumière. Leur éclat, d'abord fugace, se fait de plus en plus brillant. Au rythme de questionnements intimes, il se pare d'une délicate nudité, et souvent fait se serrer *« nos petits cœurs/altiers et voraces »*, tant dans l'horizon lucide de la mort, de l'insouciance disparue que dans le chant fragile du désir amoureux : *« Aimer/toujours/avec passion/et vouloir être aimé/obstinément/– on étreint tant/on embrasse si fort/quelque chose casse/tout fluctue/et tout passe/mais jamais/on ne se lasse/car ça palpite/et ça tressaille/quelque part dans les tréfonds. »* Mélancolique sans amertume, le poète se maintient dans un lyrisme contenu et enveloppant – *« j'organise mes jours/en bouquets de silence »*. La conscience aiguë de l'ineffable de nos existences se résout ici dans la tendresse : *« toutefois/pour aussi dérisoires qu'on soit/vivre est une grâce »*.

Estelle Lenartowicz

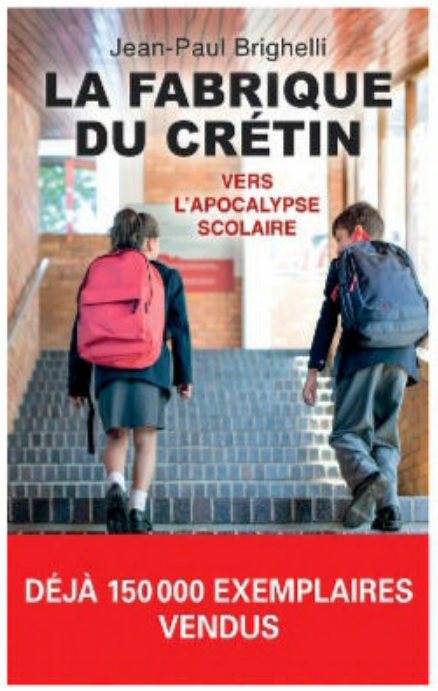
★★★★☆
PROVISOIRES
CHRISTOPHE MANON
96 P., NOUS, 14 €

Jean-Paul Brighelli

LA FABRIQUE DU CRÉTIN

Pour avoir alerté depuis des décennies sur le déclin de l'école, Jean-Paul Brighelli a souvent été traité de cassandre par ses détracteurs. Mais *« tout connaisseur de la mythologie antique sait que Cassandre a toujours raison »*, réplique-t-il dans ce second volume de *La Fabrique du crétin*, faisant suite à un premier volet à succès, paru en 2005. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que notre homme est très remonté ! Dans cette enquête aux accents satiriques, l'enseignant retraité depuis peu constate l'arrivée de ce qu'il avait prédit : *« l'apocalypse scolaire »*. À qui la faute ? D'abord à Giscard, ou plutôt à son ministre de l'Éducation nationale René Haby, qui aurait fait de la chasse à l'élitisme une priorité. Conséquence : le nivellement par le bas de l'école. Après l'instauration d'un *« collège unique »*, les enseignants se sont vus contraints de s'aligner sur les élèves les plus faibles. Les inégalités sociales n'en ont ainsi été que renforcées, selon l'auteur. Trahissant la pensée de Rousseau, les *« pédagos »* modernes ont à ses yeux fini de perpétrer *« le crime contre l'esprit d'abord, contre la nation ensuite »*, et le dépeçage de la laïcité. L'ancienne ministre de l'Éducation nationale Najat Vallaud-Belkacem en prend naturellement pour son grade. Quant à Jean-Michel Blanquer, malgré sa bonne volonté, *« il a hérité d'un système pourri jusqu'au trognon »*. Peut-on alors toujours espérer un sauvetage de l'école ? Peut-être en suscitant les enseignants les plus attachés à la transmission du savoir. Dans l'ombre, certains praticiens prennent le maquis de la révolution scolaire…

Simon Bentolila



LA FABRIQUE DU CRÉTIN. VERS L'APOCALYPSE SCOLAIRE
JEAN-PAUL BRIGHELLI
208 P., 18 €. COPYRIGHT L'ARCHIPEL.

BIO EXPRESS

1975

Après avoir obtenu le bac en candidat libre à 16 ans, Jean-Paul Brighelli réussit l'agrégation de lettres modernes et devient le plus jeune agrégé de France à l'âge de 21 ans. Il commence sa carrière d'enseignant en Normandie, au collège du Neubourg.

1981

Avec Christian Biet et Jean-Luc Rispail, il lance aux éditions Magnard l'anthologie de textes littéraires *Textes et Contextes.* Avec les mêmes complices, il consacre quelques années après une biographie à Dumas puis une autre à Malraux, chez Gallimard.

2005

Paru aux éditions Jean-Claude Gawsewitch, le premier volume de *La Fabrique du crétin* le révèle au grand public, avec 120 000 exemplaires vendus. Parallèlement à sa carrière d'enseignant au collège, au lycée et en classes préparatoires, il collabore à différents journaux : *Marianne*, *Causeur*…

DR/L'ARCHIPEL

1

« Le mal vient de plus loin… »

De Gaulle ne s'intéressait guère à l'Éducation. Elle n'appartenait pas, pour lui, au champ régalien qui était de sa compétence directe de président de la République. Ce qui se passait en classe était probablement, pensait-il, dans le droit fil de ce qu'il avait connu enfant sur les bancs de l'école – privée ou publique. De la rigueur, de l'ambition et une tolérance nulle aux écarts de conduite et d'apprentissage. Silence dans les rangs et coups de règle sur les doigts.

La III^e^ République s'était inspirée, pour définir son projet éducatif, de l'école mise en place en Prusse par Bismarck. Ferdinand Buisson, vrai maître d'œuvre des réformes et inspirateur d'un Jules Ferry qui n'était pas une brillante intelligence, pensait que c'était cette école prussienne qui avait gagné la guerre de 1870. L'École française devait donc se métamorphoser si elle voulait gagner la prochaine guerre, dont chacun sentait la nécessité et l'imminence – et elle l'a fait. La victoire de 14-18, avec ses souffrances inimaginables, la résistance des soldats et leur abnégation, leur consentement

L'École fait ce pour quoi on l'a programmée – créer un bouillon d'inculture

au sacrifice, est sortie tout entière de l'École de Jules Ferry. *Le Tour de la France par deux enfants*, dont les petits héros contemplent, de loin et les larmes aux yeux, l'Alsace sous la botte prussienne, ou le « roman national » d'Ernest Lavisse avaient fabriqué les mythes pour lesquels les pioupious mourraient volontiers – quitte à minimiser le poids de l'Église. La formule de Péguy pour désigner les nouveaux instituteurs, les fameux « hussards noirs de la République », doit être prise au pied de la lettre : il s'agissait bien alors d'une stratégie guerrière, et Péguy s'enrôla sous les drapeaux en cohérence avec son projet.

Nos présents renoncements devant les bêtises hautaines proférées par les élèves ou leurs affirmations partisanes, la dégringolade à laquelle nous assistons stupéfaits, cette décivilisation où notre vieux monde passe peu à peu la main aux barbares, sortent eux aussi de l'École telle qu'elle s'est transformée depuis soixante ans. Sauf redressement très brutal, la guerre de civilisations dans laquelle nous sommes aujourd'hui englués est d'ores et déjà perdue. Tous ceux, ministres et syndicats, qui jouent en douceur des changements minimes sont de fait complices de cet effondrement. Les gros bataillons des barbares ne sont pas à nos portes ni dans des « quartiers » ghettoïsés, ils sont dans chaque collège, ils sont parmi nous.

Parce que le mal vient de loin. Nous avons pris l'habitude, travaillés en profondeur par les chaînes d'information en continu et le tac au tac de l'actualité et des réseaux sociaux, de ne plus penser ni par réflexion ni par projection, mais dans l'instant. Le renoncement à toute perspective chronologique, dans les programmes d'histoire, avait des motivations profondes – des motivations de marché. On attend de nous un réflexe de consommation immédiat réfutant toute analyse. Les jolies couleurs du produit fini (« la réussite de tous », clament les fossoyeurs de l'École, qui sont allés jusqu'à instituer, en 2021, un ministère délégué à la Réussite éducative et confié à George Pau-Langevin – interdit de rire !) nous empêchent de voir qu'à l'intérieur de l'emballage il n'y a rien.

Et même moins que rien. Ce que l'on apprend à l'école, désormais, c'est l'extrême relativité de toute opinion et de tout savoir. « C'est votre avis, ce n'est pas le mien », clament des enfants qui ne savent orthographier correctement ni « c'est » ni « avis ». L'autorité du maître a été dissoute dans le chœur des opinions divergentes, dans une cacophonie d'imprécations et de cris de guerre, dans l'atmosphère de débat perpétuel instaurée par des lois intelligemment stupides – ou perverses – et des réseaux sociaux où tout individu pourvu d'un clavier ou d'un smartphone se pense tout-puissant.

On ne m'entendra peut-être pas, mais je le dis d'emblée : l'École ne dysfonctionne pas. Au contraire : elle fait ce pour quoi on l'a programmée – créer un vaste melting-pot, un bouillon d'inculture, où d'un côté les élèves n'acquerront que de très faibles notions, peu sûres, entachées d'approximations, d'erreurs et d'*a priori* idéologiques, et où ils seront par ailleurs encouragés à se nourrir, hors école, de certitudes familiales, religieuses ou ethniques – une culture de communauté. L'École est devenue une matrice dont tout l'effort vise à produire des consommateurs et des travailleurs instables, peu formés et dotés d'un instinct critique d'huître, mais susceptibles d'accepter n'importe quelle tâche, pourvu qu'elle leur permette de regarder la télévision le soir en consommant des nourritures molles.

L'« ubérisation » d'aujourd'hui a commencé dans les cervelles enfantines dès les années 1960. Elle s'est affermie après 1968, certes, mais faire porter aux événements de Mai la responsabilité du délitement ultérieur est un prétexte commode pour ne pas scruter les vraies responsabilités.

Le choc épistémologique final est intervenu en 1976, quand le duo Giscard-Haby – alors ministre de l'Éducation – a décidé, de manière si rapprochée que les deux événements, concomitants, étaient forcément coordonnés, deux mesures dont les effets combinés ont produit l'actuel désastre. À ceci près que pour ses concepteurs, ce ne fut pas du tout un désastre, mais une brillante réussite.

Ces deux mesures sont le collège unique (loi Haby du 11 juillet 1975) et le regroupement

familial (29 avril 1976). Ce décret signé par Jacques Chirac, suspendu un temps par Raymond Barre (en novembre 1977) et finalement avalisé par le Conseil d'État le 8 décembre 1978, est la cause première des mutations imposées à l'École quelques mois auparavant. Il était bien sûr dans les tiroirs du gouvernement lorsque la loi Haby fut votée. La combinaison de ces deux événements majeurs de notre histoire récente a produit, par ricochet, les effets secondaires dont le cumul est l'actuel désastre éducatif – ou, si l'on regarde le résultat du point de vue de ceux qui l'ont engagé, sa totale réussite.

Il est nécessaire de retracer les étapes du processus de déstructuration de l'École, pierre de touche de notre présente débâcle. Nos présents renoncements, notre laïcité à géométrie variable, l'Histoire réécrite, la tolérance à l'intolérance religieuse, notre faiblesse face aux revendications de toutes origines, mais principalement communautaristes, tout est relié à cette programmation initiale. On a voulu démanteler l'École, parce qu'elle était l'Ancien Monde et que la modernité – mot brandi comme une référence par les politiciens et les pédagogues, alors qu'il est synonyme de catastrophe – ne voulait surtout pas de citoyens pensants, informés, critiques et cultivés – en un mot, dangereux. Ce que nous appelons « culture » désormais est une macédoine d'idées toutes faites, de poncifs écœurants, d'affirmations hautaines et péremptoires, de programmes télévisés abrutissants et de distance critique nulle. Notre obéissance actuelle à des diktats hygiénistes fluctuants et d'une rationalité suspecte, notre soumission à des décisions qui, si elles avaient été prises par d'autres, auraient mis des millions de personnes dans la rue, sortent de cette école du conformisme qu'est devenu le système éducatif français.

Il faut comprendre quelle chaîne de causes et de conséquences, chacune se greffant sur la précédente et l'amplifiant, a créé cette spirale descendante qui a entraîné l'École dans les abysses. Une décision en soi n'est rien – on peut la révoquer à tout moment. Mais une série de décisions, dont chacune amplifie la précédente, crée un système dont il est bientôt impossible de se déprendre.

L'INFO EN PLUS

Depuis cet été, le blog de Jean-Paul Brighelli, Bonnet d'âne – créé en 2005 puis hébergé par le site Causeur.fr – est consacré à un autre sujet que celui de l'actualité de l'enseignement : nous pouvons désormais y lire ses textes sur… l'érotisme. Une passion littéraire qui ne date pas d'hier. Dès les années 1990, l'auteur a commencé à publier des romans et des nouvelles érotiques, notamment aux éditions Blanche. Le plus célèbre étant *Dolorosa soror*, qu'il publie sous le pseudonyme féminin de Florence Dugas.

C'est cet enchaînement fatal que j'entends ici décrire. Les décadences ne viennent pas par hasard.

Quant à la perspective de se secouer de cette suie idéologique, elle s'éloigne chaque jour. Tout le malheur de Cassandre, on le sait, vient de ce qu'elle dit la vérité, mais que personne ne la croit. Ainsi meurent les civilisations – celle de Troie comme la nôtre.

2

Histoire d'un crime parfait

Quand on entre dans le corps principal du bâtiment, rue de Grenelle, qui abrite le ministère de l'Éducation, un escalier s'offre à vous sur votre gauche. Montez quelques marches : sur le mur sont accrochés les portraits de tous les ministres de l'Instruction publique depuis les débuts de la III[e] République. On y conserva longtemps le portrait de l'infâme Abel Bonnard[1], avant que François Bayrou ne le fasse décrocher et renvoyer aux poubelles de l'Histoire.

De tous ces visages qui vous regardent monter, il est bien difficile d'en identifier plus d'une quinzaine – même pour un spécialiste de l'Éducation. C'est un ministère où l'on est rarement nommé pour ses compétences spécifiques.

J'évoquais plus haut l'indifférence de Charles de Gaulle pour la question éducative. Qui se souvient par exemple de Lucien Paye (1961-1962) ou de Pierre Sudreau (d'avril à octobre 1962) ? On peut à la rigueur citer Christian Fouchet, parce qu'il est resté là presque cinq ans (1962-1967), un record que seul Jean-Michel Blanquer vient de battre. Qui se rappelle qu'Alain Peyrefitte, passé de l'Information à l'Éducation, était rue de Grenelle en 1968 ; ou que François-Xavier Ortoli lui succéda durant deux mois, le temps d'expédier les affaires courantes avant l'arrivée d'Edgar Faure, qui ne resta qu'un an mais marqua réellement de son empreinte la vie éducative ?

Et d'ailleurs, quelle importance ? Le bras armé du ministère, l'instance où se fait vraiment le travail, c'est la Direction générale de l'enseignement scolaire (DGESCO). Une Direction que l'on ne connaît guère, mais qui assure l'essentiel de la mise en œuvre des politiques éducatives, quand le ministre – et c'est souvent arrivé – se cantonne dans des activités de représentation.

1. Écrivain et académicien, il est nommé en 1942 par Pierre Laval ministre de l'Éducation nationale. Surnommé « Gestapette » pour sa tendance à s'entourer de collaborateurs plus éphèbes que compétents, il s'enfuit à Sigmaringen en 1944, puis part en Espagne en 1945. Frappé d'indignité nationale, rayé de l'Académie française, il est condamné à mort par contumace. Jugé en 1960, il est pratiquement amnistié de fait. Il meurt en Espagne franquiste, devenue sa patrie d'adoption, en 1968. Que son portrait soit resté si longtemps accroché aux cimaises du ministère est proprement écœurant.

Un crime sans mobile
Un avocat sans expérience
Une justice sans mémoire

Jusqu'où ira la prescription des crimes nazis ?

L'AFFAIRE COLLINI

ELYAS M'BAREK

D'après le bestseller de
FERDINAND VON SCHIRACH

Constantin Film · Global Screen · SevenPictures · medienboard Berlin-Brandenburg · FFF Bayern · FFA · Deutsches Filmförderfonds · MYTHOS FILM · Rolize · german films · Europa Creative

LE FIGARO · LiRE magazine littéraire · L'Histoire

27 AVRIL

VOCABLE · HISTOIRE TV · L'OBS · SELECTION

©CARACTÈRES - CRÉDITS NON CONTRACTUELS

Raymond Depardon & Kamel Daoud - Paul Max Morin

L'Algérie comme un boomerang

Le 60e anniversaire de l'indépendance algérienne avive les blessures des derniers témoins. Tandis que pour les plus jeunes, cette histoire doit être racontée sans détour.

Un groupe de pieds-noirs attend le bus. Quelques rares Arabes, assis sur un banc, apparaissent en arrière-plan. Le temps semble suspendu. Les femmes sont en robe et les hommes en chemise ; l'air doit être doux. Au faîte d'un magasin, un panneau indique : « Avant transformation : liquidation générale. » En réalité, c'est l'Algérie française qui est sur le point d'être liquidée.

Un jeune photographe nommé Raymond Depardon (19 ans), envoyé en Algérie par l'agence de presse Dalmas, a pris ce cliché. Sur d'autres, les sigles OAS répétés sur les murs, les attroupements, les bus renversés, mais aussi les délégués du FLN en costume-cravate logeant dans la villa du Bois-d'Avault, près de Genève, rappellent l'importance de cette année 1961 : référendum sur l'autodétermination, putsch des généraux, début des négociations d'Évian, attentat contre Mauriac, répression de la manifestation d'Algériens pro-FLN à Paris. Toutes ces photographies sont extraites de *Son œil dans ma main. Algérie 1961-2019*. Ce livre, qui en est devenu le catalogue, est à l'origine d'une exposition actuellement à l'Institut du monde arabe.

Il y a quatre ans, mettant la main sur ces photos oubliées dans un tiroir, Depardon demande à Kamel Daoud de les légender. Il souhaite le regard d'un Algérien né après l'indépendance. En 2019, le reporter traverse une nouvelle fois la Méditerranée pour photographier les Algérois et les Oranais en compagnie de l'écrivain. Le soulèvement du 22 février, le Hirak, en réaction à la nouvelle candidature de Bouteflika, enflamme alors le pays. *« Le décolonisateur déteste le mouvement, l'alternance et la*

Des représentants du FLN photographiés par Raymond Depardon en 1961, à la villa du Bois-d'Avault.

RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS

liberté, écrit Daoud. *Il a conquis la liberté, alors il s'arroge le droit de la définir. Les décolonisateurs, quand ils ne sont pas morts, ont souvent fait le malheur de leur pays.* »

L'« OREILLER DU SILENCE »

Aujourd'hui, il ne peut être question d'islam, d'immigration, de colonialisme, voire du départ des Américains de Kaboul – renvoyant à l'abandon des « *harkis à la vindicte du FLN* » (Jacques Julliard) – sans que la France n'évoque l'Algérie. Ou que les autorités d'Alger n'incriminent Paris. Depuis 1999 et le vote d'une loi reconnaissant aux « *opérations de maintien de l'ordre* » le statut de guerre, il ne s'est pas passé d'année où l'« *oreiller de silence* » (Pierre Vidal-Naquet) dans lequel le gaullisme aurait plongé la guerre d'Algérie ne perde de ses plumes. Libérant à chaque fois un peu plus la parole : thèse de Raphaëlle Branche sur la torture (2000) ; inauguration du monument national des guerres en Afrique du Nord (2002), jusqu'à la loi de reconnaissance et de réparation pour les harkis au début de cette année de commémoration du 60e anniversaire… de quoi ? Des accords d'Évian instituant le cessez-le-feu (19 mars 1962) ? De la fusillade de la rue d'Isly, lorsque l'armée française tire sur les Européens (26 mars) ? De l'ouverture du premier camp pour les harkis dans le Larzac (26 mai) ? De l'indépendance de l'Algérie (5 juillet) ? À chacun sa date, car « *soixante ans plus tard, la blessure est ouverte* », observe l'historien Benjamin Stora, auteur d'un rapport sur la mémoire de la colonisation et de la guerre d'Algérie. Comment pourrait-il en être autrement alors que plus d'un million de pieds-noirs ont pris le chemin de l'exil ? Que 25 000 appelés, 150 000 harkis, 200 000 combattants et autant de civils côté algérien ont été tués ?

En 2022, près de 40 % de jeunes de 18 à 25 ans ont au moins un membre de leur famille concerné par cette tragédie. Mais que pensent-ils de celle-ci ? C'est le sujet de l'enquête approfondie de Paul Max Morin, *Les Jeunes et la guerre d'Algérie*, auprès de 3 500 petits-enfants d'appelés, de pieds-noirs, harkis, juifs d'Algérie, militants du FLN et de l'OAS. Si la guerre d'Algérie, constate le sociologue, s'est « *progressivement installée dans les intimités familiales, par les silences pesants, les violences non exprimées, les nostalgies lancinantes* », les jeunes Français accordent plus d'importance aux guerres mondiales (47 %), surtout la seconde, et à la Révolution (33 %). La colonisation (11 %) et la guerre d'Algérie (4 %) ne recueillent pas plus de suffrages que Napoléon et les rois de France. Une écrasante majorité (83 %) estime que la mémoire collective doit inclure autant les « *moments glorieux* » que les « *zones d'ombre* ». Leur « *sentiment national* » serait plus « *hybride* » que pour les générations précédentes, naviguant « *entre le cosmopolitisme, le nationalisme, l'ultra local et une multitude de micro-appartenances sociales, culturelles ou même d'usage* ». Mais cette jeunesse veut d'abord « *avancer* », ne pas être « *lestée par l'histoire et son cortège de victimes et de coupables* ». **Emmanuel Hecht**

★★★☆☆
SON ŒIL DANS MA MAIN. ALGÉRIE 1961-2019
RAYMOND DEPARDON, KAMEL DAOUD
232 P., IMAGES PLURIELLES/BARZAKH, 35 €

★★★☆☆
LES JEUNES ET LA GUERRE D'ALGÉRIE
PAUL MAX MORIN
432 P., PUF, 22 €

RETOUR SUR UNE DÉCHIRURE

Si l'historiographie a beaucoup évolué au cours de ce demi-siècle, *La Guerre d'Algérie en direct*, dirigé par Philippe Labro et Tramor Quemeneur (Cerf/Historia), réédition d'une série spéciale d'*Historia* publiée dans les années 1971-1974, présente l'avantage de dévoiler une histoire quasi immédiate. Parmi les nouveautés, citons un livre à charge argumenté, brillant, et forcément polémique : *Algérie, le piège gaulliste* (Perrin). Dès son arrivée au pouvoir, prétend Henri-Christian Giraud, le Général n'a qu'une idée en tête : le dégagement, via une « *indépendance octroyée* ». Enfin, *Les Derniers Feux de la guerre d'Algérie*, de Pierre Pellissier (Perrin), livre une chronique fouillée de la fin crépusculaire du rêve arabe de la France. En poche, dans la collection « Tempus », *Les Vérités cachées de la guerre d'Algérie*, de Jean Sévilla, constitue l'une des meilleures synthèses, et *Les Champs de braises*, Mémoires d'Hélie de Saint Marc, le témoignage poignant d'un grand soldat et homme d'honneur, de Buchenwald au putsch d'Alger. **E.H.**

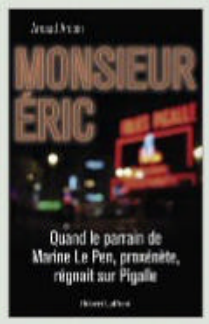
RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS – AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Aurélie Marcireau

HISTOIRE DU MILIEU

Des établissements : le Sulky, le Lautrec ou le Frochot. Des lieux : la place Pigalle, la rue Fontaine ou encore celle de La Rochefoucauld. Des Corses, des Marseillais, l'OAS et le SAC. Nul besoin d'être familier de ces rues du nord-est parisien et de ces noms pour se laisser entraîner dans le sillage de *Monsieur Éric*. Dans son dernier livre, le journaliste Arnaud Ardoin repart explorer les bas-fonds de son quartier (qui se trouve être également celui de l'autrice de ces lignes) sur les traces d'un petit boulanger devenu le roi des proxénètes parisiens : Monsieur Éric. « *Proxo à l'ancienne* » dans les années 1950-1960 avant que tout ne change : la politique, les femmes, le quartier… et les clans qui y régnaient : « *Pigalle était au fond hermétique à tout changement. Le quartier était tenu d'une main de fer par les Corses, les pieds-noirs et des types comme Botey* [Monsieur Éric]. *Ils mataient à l'ancienne, négociaient au cran d'arrêt et au 9 mm.* » Ami de Jean-Marie Le Pen, homme à femmes, Monsieur Éric n'a pas laissé beaucoup de traces. Mais Arnaud Ardoin réussit, entre enquête et fiction, à nous raconter la vie du parrain de Marine Le Pen. Parrain qu'elle n'a vu qu'une fois avant que le fondateur du Front national ne s'en éloigne. « *On aimait bien Botey quand il offrait à boire, on le fuyait quand on lui tirait dessus. Ainsi allait la vie à Pigalle.* » Une plongée dans un quartier mythique qui sent toujours le soufre.

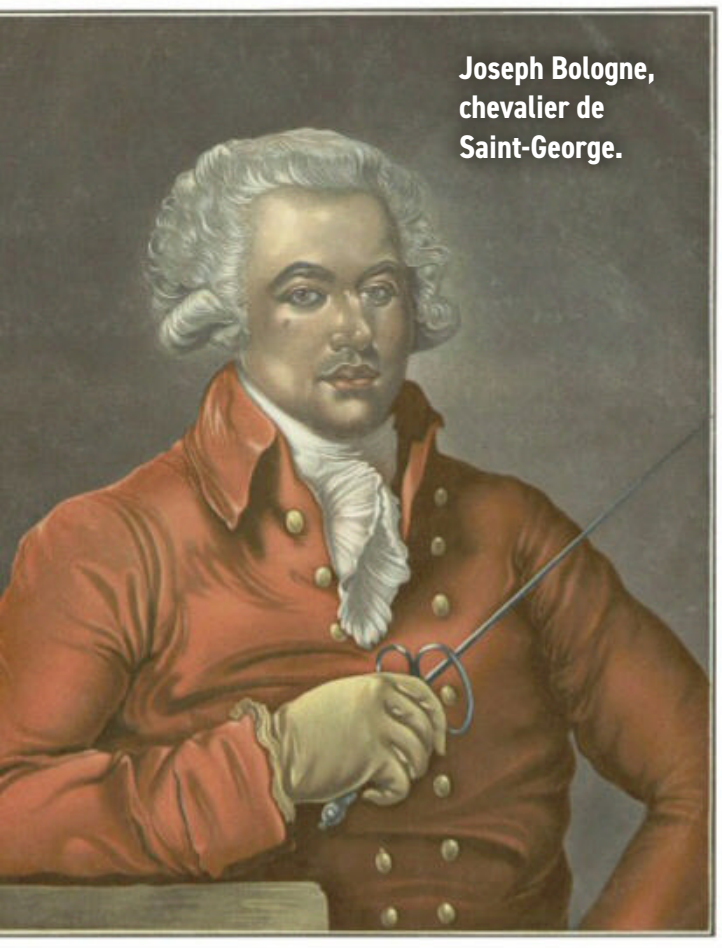


★★★☆☆
MONSIEUR ÉRIC
ARNAUD ARDOIN
312 P., ROBERT LAFFONT, 20 €

Jean-Paul Demoule - Olivette Otele

Tous des migrants métissés !

Deux vastes synthèses historiques, l'une sur les migrations et l'autre sur les Noirs européens, offrent des éclairages nouveaux sur le sujet du métissage.



Joseph Bologne, chevalier de Saint-George.

Depuis une quinzaine d'années, la question migratoire structure notre débat politique. L'un des discours postule qu'il existe, dans chaque nation, une population « de souche » plus ou moins inchangée depuis son apparition. Or, c'est cette hypothèse que fait voler en éclats la passionnante synthèse de l'archéologue et préhistorien Jean-Paul Demoule, *Homo migrans*. Revisitant au pas de charge, mais en finesse, les grands moments de nos romans nationaux, de l'apparition de l'Homo sapiens il y a 40 000 ans à nos jours, via l'invention de l'agriculture au néolithique, la fondation des États puis des Empires, les invasions dites « barbares », les guerres, les traites esclavagistes, la colonisation et la décolonisation, etc., il montre à quel point l'histoire de l'homme se confond avec celle de ses migrations, volontaires ou forcées.

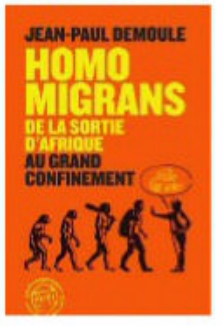
Les peuples en résultant nous semblent des entités homogènes bien circonscrites. Mais, ainsi que l'illustrent les croisements linguistiques d'où dérivent nos langues (qu'est d'autre l'anglais, note Demoule, qu'un *« créole saxon-français »* ?) et esthétiques dans les monuments de leurs civilisations, tous furent des regroupements *« en constante évolution et reformulation »* de populations mêlées n'ayant accédé à une unité relative que par le métissage. Ne serions-nous donc tous que des remplaçeurs, que seule distingue leur plus ou moins grande ancienneté dans la place – les derniers arrivés s'efforçant, écrit Demoule, de *« fermer la porte aux suivants »* ?

COLONISATION ET IDÉE DE RACE

C'est une autre leçon qu'offre la Camerounaise Olivette Otele, professeure dans une université anglaise, avec son bel ouvrage *Une histoire des Noirs d'Europe*. Au travers de récits de parcours individuels, elle montre comment des *« Afro-Européens »*, nés en Europe ou y ayant migré, occupèrent parfois des places éminentes, tel le premier duc de Florence Alexandre de Médicis, dit « le Maure », parce que vraisemblablement enfanté par une ex-esclave africaine, ou fascinèrent toute une époque, à l'instar, à la fin du XVIIIe siècle, du métis guadeloupéen Joseph Bologne, chevalier de Saint-George, escrimeur hors pair, violoniste et compositeur de premier plan et activiste politique. Là où, plus tard, d'autres eurent un destin brisé, comme le boxeur sénégalais Amadou « Battling Siki », lequel, après s'être illustré à Verdun et avoir battu « notre » champion du monde poids lourds Georges Carpentier, fut en butte aux menées des fédérations de boxe et mourut en 1925 à New York à 28 ans dans la misère – au point qu'on se demande si nos sociétés n'ont pas parcouru, sur ce point, une évolution à rebours…

Pour Otele, ce changement vient de la colonisation qui aurait imposé ou même *« créé »* l'idée de « race ». Elle suggère également que, sous leur triomphe public, ces *« afrodescendants »* d'exception n'en restèrent pas moins confrontés, sinon à des discriminations ouvertes, du moins aux effets pervers de doubles discours tel celui d'un *« exotisme »* attribuant aux Noirs des particularités singulières, comme le mythe de leur *« libido débridée »* mis en scène chez la célèbre Vénus hottentote – tout cela minorant leur apport. Ne serait-il pas enfin temps, conclut-elle, d'en finir avec cette vision pipée, en rompant avec l'image du migrant *« citoyen de nulle part »*, inassimilable, voire, comme l'affirme un candidat à la présidence, *« voleur, assassin, violeur »* en puissance ?

Patrice Bollon

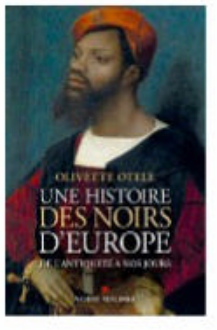


★★★★☆

HOMO MIGRANS. DE LA SORTIE D'AFRIQUE AU GRAND CONFINEMENT

JEAN-PAUL DEMOULE

432 P., PAYOT, 23 €



★★★★☆

UNE HISTOIRE DES NOIRS D'EUROPE. DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS (AFRICAN EUROPEANS. AN UNTOLD HISTORY)

OLIVETTE OTELE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR GUILLAUME CINGAL

304 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

HERITAGE IMAGES/FINE ART IMAGES/AKG IMAGES

Irène Joliot-Curie

La gloire de ma mère

La fille aînée de Marie Curie a laissé un texte inédit sur sa mère. Plon propose une première édition illustrée de ce témoignage vibrant d'amour et d'admiration.

MUSÉE CURIE (COLL. ACJC) – DR/PRESSES DE SCIENCES PO

Marie Curie, l'une des gloires de notre Panthéon, incarne la femme de science par excellence. Elle est l'une des quatre doublement nobélisés au monde. Si les biographies, documentaires et films sur elle sont nombreux, personne ne peut mieux la raconter que ses filles. Ève, sa cadette – la littéraire de la famille – s'était déjà attelée à la tâche. Plon publie en ce printemps un manuscrit inédit de l'aînée, Irène Joliot-Curie, sur cette relation particulière tant les deux femmes se ressemblent.

Le côté un peu décousu de cet ouvrage lui donne une authenticité qu'aucun historien ne pourra jamais égaler. Irène semble faire des confidences au lecteur. Elle témoigne dès les premières pages de l'immense tendresse que ses parents se portaient : *« Ma mère avait pour mon père un grand amour et une très grande admiration* […]. *Mon père était heureux d'avoir trouvé en elle ce qu'il avait toujours désiré sans le croire possible, à la fois une femme aimée et une compagne de travail. »* Irène raconte comment un clan de chercheurs s'agrège autour du couple Curie. Leurs enfants sont élevés ensemble. Leurs cours particuliers préparent les filles comme les garçons aux carrières scientifiques mais aussi à se marier entre eux !

Grâce à son éducation, Irène est prête à seconder sa mère pendant la Première Guerre mondiale. Elle raconte avec beaucoup de détails cette période charnière pendant laquelle Marie met en place les « petites Curies », ces voitures médicalisées qui permettent de radiographier les soldats blessés. Du haut de ses 18 ans, Irène forme des vieux briscards de la médecine à cette nouvelle technique. Le livre est émaillé de photos privées. On redécouvre la beauté de Marie jeune, avant de la voir devenir cette vieille dame connue de tous. Elle était une femme gaie, sportive, peu impressionnable et féministe, même si elle restait à distance de la politique. Au-delà des mots d'Irène, ce livre révèle une exceptionnelle relation mère-fille, une relation fusionnelle !

Virginie Girod

★★★★★
MARIE CURIE, MA MÈRE
IRÈNE JOLIOT-CURIE
112 P., PLON, 14 €

3 RAISONS DE LIRE

LE NOUVEAU PIERRE LASCOUMES

COMPRENDRE LA DÉLINQUANCE EN COL BLANC

Ceux qui disent la loi sont les premiers à s'en exempter. Le politologue Pierre Lascoumes explore les logiques de ce régime d'exception dont les élites se prévalent. Outre de petits arrangements avec la règle, il y a des croyances collectives et des stratégies d'autojustification dont qu'il analyse à travers des affaires récentes.

DÉPASSER L'INDIGNATION MORALE

Par sa profondeur historique, *L'Économie morale des élites dirigeantes* montre l'ancienneté des dispositifs visant à soustraire certaines activités et personnes à la justice ordinaire, et la difficulté d'y renoncer. Tels les tribunaux du commerce, institution irréformable depuis le XVI[e] siècle, qui promet de régler rapidement, à moindre coût, et entre pairs, les litiges.

RENVERSER LES PERSPECTIVES

La nouveauté, c'est la récupération par les élites de postures que l'on croyait être l'apanage des minorités d'en bas : « radicalisation », « séparatisme ». Citant Christopher Lasch, Lascoumes ose parler d'une *« révolte des élites »* par rapport aux normes générales, renversant la perspective de petits illégalismes honteux en une véritable et inquiétante posture morale.

Philippe Chevallier

★★★★☆
L'ÉCONOMIE MORALE DES ÉLITES DIRIGEANTES
PIERRE LASCOUMES
230 P., PRESSES DE SCIENCES PO, 17 €

3 POCHES EN BREF

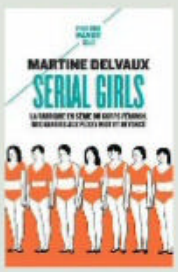
★★★☆☆
À L'AUBE DE LA 6e EXTINCTION
BRUNO DAVID
288 P., LIVRE DE POCHE, 7,70 €

L'effondrement de la biodiversité est avéré. Nous sommes *À l'aube de la 6e extinction* et celle-ci provient des activités humaines. À la fois biologiste et paléontologue, Bruno David s'attache à définir la notion même de biodiversité, puis éclaire l'actualité à l'aide du passé de la Terre. Que nous apprennent les précédentes extinctions ? En quoi la sixième se distingue-t-elle ? Quel est notre rôle (inédit) dans cette crise ?

M.D.B.

★★★☆☆
L'ÂGE DE LA COLÈRE
PANKAJ MISHRA
464 P., ZULMA, 11,50 €

Qu'est-ce que le fanatisme islamique, le malaise des jeunes en Asie ou en Afrique et les positions des écrivains russes face à l'Europe du XIXe ont en commun ? La *« crise universelle »* liée à l'extension du système néolibéral, où les inégalités de répartition des richesses et du pouvoir ont créé de nouvelles hiérarchies humiliantes. Pankaj Mishra nous ouvre les yeux sur un Occident extensible, instable et incohérent. **Maxime Rovère**



★★★☆☆
SERIAL GIRLS
MARTINE DELVAUX
300 P., PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT, 9,20 €

« Ce qui m'intéresse, c'est comment la figure des filles en série vacille, frémit, tombe, et fait trembler. » **Essai incontournable de la vague féministe contemporaine, *Serial Girls,* nourri de nombreuses références philosophiques, anime les images de filles uniformisées par la pop culture, depuis les Cariatides jusqu'aux gogo danseuses ou les héroïnes Thelma et Louise… et livre brillamment ce qu'elles recèlent d'objectivant, mais aussi d'émancipateur.** **Eugénie Bourlet**

François Sarano

Squales et compagnie

L'océanographe nous offre une odyssée hors du commun au plus près des requins, changeant notre regard sur les créatures les plus fascinantes du monde marin.

PASCAL KOBEH/ACTES SUD

Avec les requins, tout n'est peut-être que malentendu. En danger d'extinction, risqueraient-ils de disparaître avant qu'on ne les comprenne ? *Au nom des requins* répond sous la forme d'un érudit plaidoyer. *« Pour bien plaider, il faut bien connaître »*, avance François Sarano. Ce plongeur professionnel et océanographe s'est immergé nombre de fois dans les océans aux côtés de requins. Dans ces moments, il se sent vivant. *« Faire partie du monde des bêtes, un monde de sens, brut, sans raisonnement complexe, intuitif, primordial. Je me rêvais requin… »*, écrit tendrement ce passionné.

Voilà un sentiment que l'on ne partage pas intuitivement avec lui. Les requins nous font peur. *Les Dents de la mer* et tant d'autres représentations décrivent un monstre des profondeurs assoiffé de sang. L'auteur ne nie pas que ce sont des prédateurs, mais brise les clichés. Les requins ne sont pas des monstres. Ce sont des êtres vivants qui méritent notre protection. Pour nous le faire comprendre, François Sarano mobilise la biologie, nous raconte un accouchement, nous entraîne dans la fascinante histoire évolutive de ces animaux marins, au carrefour d'espèces plus extravagantes qu'on ne l'imagine. On en vient à se poser la même question que l'auteur : et si nous étions requins, comment serait le monde ? De la vue aux odeurs, le plongeur nous livre des réponses entre connaissances scientifiques et empathie : *« Dans le grand bleu apparemment uniforme, moi, requin, je ressentirais des nuages d'odeurs, des masses électromagnétiques, des turbulences hydrodynamiques qui transforment l'immensité que les humains croient vide en une épaisseur liquide chargée d'informations. »*

La démarche de François Sarano se révèle aussi littéraire qu'écologique : protéger la biodiversité commence par lever les frontières entre les êtres vivants, même avec ceux qui ne sont pas « mignons » ou qui nous font peur.

Marcus Dupont-Besnard

★★★☆☆
AU NOM DES REQUINS
FRANÇOIS SARANO
304 P., ACTES SUD, 21 €

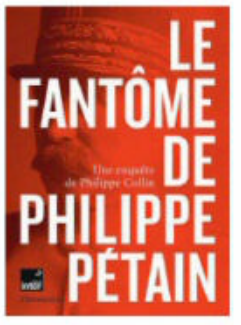
THOMAS
LEGRAND

LE SPECTRE DU MARÉCHAL

Ce livre résonne et raisonne. Son intérêt principal – et celui du podcast associé – est d'éclairer le présent à la lumière de la trajectoire pernicieuse du vainqueur de Verdun. Trajectoire d'un soldat glorieux devenu accompagnateur de la perdition française dans la Collaboration et fossoyeur de tous les acquis de la République. Philippe Collin et la kyrielle d'historiens interrogés pour les besoins de son enquête éclairent, démasquent les « tritureurs » de l'Histoire qui sévissent par les temps qui courent. Le journaliste avait commencé son travail bien avant qu'Éric Zemmour n'entre en campagne, mais le frisson d'effroi que tout bon républicain peut ressentir en écoutant le polémiste d'extrême droite trouve son explication documentée dans *Le Fantôme de Pétain.* Philippe Collin n'évoque pas l'actualité de 2022 et sa petite musique de nostalgie réactionnaire qui nimbe nos débats, et sa démonstration n'en est que plus frappante. Le livre et le podcast décortiquent les mécaniques toujours à l'œuvre du mauvais usage de la gloire, du piège de l'homme providentiel, du poison de la nostalgie instrumentalisée, de la bêtise du « c'était mieux avant ».

L'historienne Bénédicte Vergez-Chaignon nous fait comprendre à quel point le maréchal Pétain bénéficiait d'une extraordinaire aura entre les deux guerres et comment il a patiemment construit sa stature d'homme recours dans les années 1920 et 1930. Les passages sur la Révolution nationale, c'est-à-dire sur l'idéologie de l'État français instauré après l'effondrement de la IIIe République en juin 1940, sont particulièrement parlants. L'effet miroir avec les discours de cette droite réactionnaire d'aujourd'hui qui mène un combat culturel autant que politique fonctionne à plein. *« Pétain veut faire entrer le pays dans une phase de rédemption »,* explique l'historien Éric Alary. Le fameux *« Je hais ces mensonges qui nous ont fait tant de mal »,* la critique incessante, par le maréchal, de l'esprit de jouissance et de l'individualisme résonnent avec la dénonciation zemmourienne de l'esprit de permissivité de 1968. Les images sépia d'une France rurale, laborieuse, familiale et traditionnelle, qu'utilise Éric Zemmour dans ses clips de campagne, sont de la même facture que l'imagerie de la propagande pétainiste. Le *« mythe de la France éternelle »,* dit Philippe Collin, instruit par les historiens et par les archives patiemment dénichées, *« est la matrice du pétainisme ».* Le *« Vive la République et surtout… surtout… vive la France ! »,* qui conclut les discours du candidat d'extrême droite, renvoie à cette idée qui culpabilise (explicitement chez Pétain et en creux chez Zemmour), la Révolution française. On comprend mieux pourquoi Éric Zemmour banalisait les fautes de Vichy et tentait de réhabiliter la théorie fumeuse dite du glaive et du bouclier, pour insinuer une entente secrète et une répartition des rôles entre Pétain et de Gaulle entre 1940 et 1945…

Mais attention. Si le fantôme du maréchal rôde toujours, si connaître cette histoire est utile pour mieux prévenir la mauvaise pente qu'une partie de la droite emprunte, il ne faut pas pour autant céder à l'anachronisme. Le pétainisme est une idéologie de circonstance *« liée à la défaite »,* dit Henry Rousso. Aujourd'hui, nous ne sommes pas dans une situation de défaite… mais nous n'en sommes pas loin avec la crise de la représentation, le pessimisme ambiant et cette crise dite « identitaire » de la « désespérance de la Nation ».



★★★☆☆
LE FANTÔME DE PHILIPPE PÉTAIN
PHILIPPE COLLIN
368 P., FLAMMARION, 22,90 €

AUDREY SOVIGNET

AVIS DE TEMPÊTE SUR LE WOKISME

Dernier progressisme à la mode critiqué dans de nombreux livres, il s'arroge la définition du bien commun, voulant remodeler radicalement la société dans tous ses domaines.

Un manifestant brandissant une pancarte en faveur du wokisme, lors du mouvement contestataire des enseignants du 13 janvier dernier.

Depuis 2012, sous l'impulsion du mouvement Black Lives Matter, une doctrine aux airs d'idéologie dénonce avec tambours et trompettes les moindres signes de discrimination. Aujourd'hui, elle polarise le débat intellectuel français. Sur le fondement d'exemples français et étrangers, plus édifiants les uns que les autres, plusieurs essais très critiques analysent les champs de la société que le wokisme a investis. Un seul ouvrage, écrit par Alex Mahoudeau, connu sous le pseudonyme de Pandov Strochnis sur les réseaux sociaux, explique comment répondre aux *« attaques réactionnaires »* essuyées par le wokisme[1]. Jusqu'à quel point la France sera-t-elle contaminée, s'interroge Anne Toulouse, correspondante de presse pendant quinze ans aux États-Unis qui *« ont quelques longueurs d'avance »* sur nous ? Vivons-nous sous *« la dictature des vertueux »* ? C'est l'approche du livre des journalistes Soazig Quemener et François Aubel *[lire encadré ci-contre]* qui ont mené une enquête panoramique, à la fois politique et culturelle, sur ce nouveau régime de pensée à forte connotation morale.

Issu de l'argot afro-américain, le terme « woke » est primitivement lié à l'abolition de l'esclavage et au « réveil » des Noirs américains. Repris et popularisé par Barack Obama, il renvoie maintenant à toute forme de racisme au sens large.

UN LEXIQUE POUR INTIMIDER L'ADVERSAIRE

Un bon mot vaut parfois mieux qu'un grand exposé. Vivre au pays du woke permet d'entendre des mots étonnants. Anne Toulouse rapporte de ses années américaines un petit dictionnaire riche de perles. Exigeant un effort d'articulation, « womxn » revisite le mot femme, car *woman* contenant *man* incarne une soumission verbale. Et, attention, dites « pregnant people » (personne enceinte) ! Supposer que la grossesse est réservée aux femmes est discriminatoire. La France a commencé à suivre la tendance. L'entrée du pronom « iel » dans Le Robert est un exemple paroxystique de la diffusion woke.

L'ENTRÉE DU PRONOM « IEL » DANS LE ROBERT EST UN EXEMPLE PAROXYSTIQUE DE LA DIFFUSION WOKE

Après les mots du quotidien, vecteur d'infiltration à peu de frais, la lame de fond gagne la pensée conceptuelle. Preuve en est, une *« contagion lexicale »* à grand renfort de positivisme et de scientificité. Le linguiste très antiwoke Jean Szlamowicz a recensé de *« nouveaux conformismes idéologiques »* : intersectionnalité, privilège blanc, blanchité, décolonialisme, genre, queerisation, « micro-agression », appropriation culturelle, transphobie, invisibilisation, inclusivisme. Les *« maîtres mots »* servent à intimider les adversaires en imposant une démarche morale. L'une des plus hautes instances transnationales a emboîté le pas. La Commission européenne a révisé des codes d'expression en émettant des recommandations à propos de la communication inclusive. Elle incite à ne plus dire « Noël » mais « la période des fêtes », à choisir des prénoms favorisant un mélange de religions comme « Malika et Julio » versus « Maria et John », et même de ne pas parler de « colonisation de la planète Mars » mais d' « envoyer des humains sur Mars ». Trissotin et les *Précieuses ridicules* sont battus.

Outre-Atlantique, des interprétations historiques donnent des clés de lecture simplistes, à la recherche de boucs émissaires

MYRIAM TIRLER/HANS LUCAS VIA AFP

aux malheurs du temps. Le désormais célèbre cabinet de conseil McKinsey s'est illustré en 2015. L'enquête intitulée « Why diversity matters » liait performance financière et politique de diversité. Elle stipulait que les entreprises dont les salariés présentaient le plus de diversité en termes raciaux et ethniques affichaient des performances supérieures de 35 % aux moins diverses. La crise des subprimes en 2008 serait notamment due à la surreprésentation des Blancs dans la finance. Le capitalisme s'est wokisé. Les entreprises participent à l'élaboration des normes éthiques.

DÉNONCIATION, CONDAMNATION, EFFACEMENT

Anne de Guigné, journaliste économique au *Figaro,* cite des cas de dérapage de multinationales obligées de rétropédaler après des interventions tombant sous le joug du tribunal woke. Le 13 avril 2021, jour du début du ramadan, Evian, a eu l'imprudence d'encourager sur son compte Twitter ses abonnés à boire de l'eau. Quoi de plus naturel ? De jeunes musulmans se sont indignés de la coïncidence, indécente. Six heures plus tard, un message officiel présentait des excuses assurant qu'il n'y avait *« aucune provocation »*. La communication est maintenant régie par la peur du tweet. Un modus operandi se répète : dénonciation, condamnation, effacement.

Le wokisme s'est répandu dans de nombreux secteurs : l'enseignement, la culture, le droit, le commerce et le monde des entreprises. Ses adeptes se disent les gardiens du vrai et du faux et accusent le plus souvent sans enquête ni preuve. Une « affaire nationale » a monopolisé les médias début 2021. Son foyer est l'Institut d'études politiques de Grenoble qui a servi d'enclos expérimental aux zélotes woke. Publiquement accusé d'islamophobie, le professeur d'allemand Klaus Kinzler raconte dans un récit corsé, intitulé *L'islamogauchisme ne m'a pas tué. Un enseignant défend la liberté d'expression* (Le Rocher), sa descente aux enfers. Dans *Les Nouveaux Justiciers. Réflexions sur la cancel culture* (Bouquins), l'avocat Emmanuel Pierrat, rappelant des affaires récentes, tire quant à lui un bilan pessimiste de l'influence de ces mouvements de contestation violente. Toute tentative de regard critique – en deçà de la polémique et du pamphlet – est vécue *« comme une agression par celui sur qui cette critique s'exerce »*. C'est le triomphe du moralisme qui invite à lire et à réinterpréter les œuvres du passé, les événements historiques et le débat public contemporain à l'aune d'une certaine pureté.

Olivier Cariguel

1. *La Panique woke* (Textuel), à paraître le 4 mai.

WOKISME. LA FRANCE SERA-T-ELLE CONTAMINÉE ?
ANNE TOULOUSE
200 P., LE ROCHER, 17,90 €

LES MOUTONS DE LA PENSÉE. NOUVEAUX CONFORMISMES IDÉOLOGIQUES
JEAN SZLAMOWICZ
218 P., CERF, 20 €

LE CAPITALISME WOKE. QUAND L'ENTREPRISE DIT LE BIEN ET LE MAL
ANNE DE GUIGNÉ
200 P., PRESSES DE LA CITÉ, 19 €

LES NOUVEAUX INQUISITEURS

MARCUS WINKLER/UNSPLASH

Le titre *La Dictature des vertueux* donné à leur livre par François Aubel, rédacteur en chef au service culture du *Figaro,* et Soazig Quemener, rédactrice en chef du service politique de *Marianne,* n'est pas usurpé. Ils s'appuient sur un constat *« d'une incroyable prescience »,* établi lors du rituel discours sur la vertu prononcé en 2006 par Pierre Nora à l'Académie française. Le coordinateur des *Lieux de mémoire* dénonçait ce qu'il appelle le *« vertuisme »* répandu dans tous les domaines de notre vie collective. Pour les deux auteurs, la culture est la plus touchée : le théâtre, l'opéra, le cinéma, la littérature et même la musique classique. Le wokisme et ses succédanés comme la *cancel culture* considèrent leurs interprétations comme des faits irréfutables et sur lesquels on peut fonder une modification radicale. Des *« sensitivity readers »,* ou « lecteurs en sensibilité », ont mis écrivains et éditeurs sous surveillance. Ils traquent micro-agressions, stéréotypes et commentaires offensants émaillant un texte. Hervé Le Tellier, Prix Goncourt 2020 pour *L'Anomalie,* a bataillé ferme contre le relecteur de son éditeur allemand. Il a réussi à maintenir le mot « négresse » employé par un personnage au sujet de son avocate. Il est un vieux mâle blanc raciste… Le terme qui traduisait, dans un monologue intérieur, ce jugement, ne reflétait nullement la pensée personnelle du romancier. La version allemande du roman caracola en tête des ventes sans provoquer de levée de boucliers. Seize chapitres brossent l'étendue des dégâts, fruit d'une enquête rigoureuse qui est la plus approfondie des ouvrages sur le sujet. La plus large aussi, traitant de l'opposition entre la gauche dite morale et droite supposée acquise aux puissances d'argent, de la pensée écologiste, des antispécistes, et de *« l'université au temps des décoloniaux ».* Pour une cure de vertus intégrale, suivez le guide ! **O.C.**

LA DICTATURE DES VERTUEUX. POURQUOI LE MORALEMENT CORRECT EST DEVENU LA NOUVELLE RELIGION DU MONDE
FRANÇOIS AUBEL, SOAZIG QUEMENER
352 P., BUCHET-CHASTEL, 19 €

Laurent Pernot

« NOTRE SYSTÈME FONCTIONNE CAR NOUS ARRIVONS À SUBLIMER LES PASSIONS »

Dans *La Fièvre des urnes*, le professeur de langue et littérature grecques et membre de l'Institut de France ausculte deux mille cinq cents ans de « passions électorales ».

HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE

Nous ne sommes pas des êtres de raison. Même en matière de vote, les passions nous gouvernent. Mais qu'entendez-vous par « passion » ?
Laurent Pernot. J'ai préféré le terme de « passion » à celui d'« émotion », que les psychologues utilisent volontiers aujourd'hui, car il a une épaisseur philosophique et littéraire qui correspondait bien au propos. Les passions sont ambivalentes : à la fois perturbations de la raison, mais en même temps sources d'inspiration. J'ai essayé de montrer cette dualité. Classiquement, on dit qu'il faut les modérer, qu'elles peuvent, comme la colère ou la haine, être dangereuses. Et puis, au XVIIIe siècle, il s'est produit une réhabilitation de la passion, vue comme une force qui inspire les grandes actions. Ainsi que l'écrit Hegel : *« Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion. »* L'ambivalence tient aussi au fait qu'il y a de bonnes et de mauvaises passions, mais qu'en toute bonne passion se trouve également quelque chose de mauvais et vice versa. L'orgueil confine à la vanité et la jalousie alimente l'esprit de compétition.

Votre approche est multiple…
L.P. J'ai pris le parti de cette approche transhistorique pour faire dialoguer l'Antiquité gréco-romaine – qui est mon domaine de départ – et l'époque moderne, et j'ai pris en compte des sources littéraires, des témoignages, des chansons, etc. qui viennent en complément des analyses scientifiques. S'agissant des passions, la littérature et la philosophie sont fondamentales. Et puis j'ai voulu écrire un livre optimiste. Notre système fonctionne, car nous arrivons à sublimer les passions dans un jeu politique qui ne marche pas si mal.

Pour rebondir sur Hegel, rien de politique non plus ne se fait sans passion ? Et quid des fameux *« calculs de l'électeur stratège »* ?
L.P. Ce sont deux niveaux. On affiche toujours le niveau rationnel, en parlant de programme, de choix, mais on ne parle pas de cet arrière-plan qui existe. Voir et montrer cette dimension refoulée de notre action politique, c'est cela qui m'intéresse.

Parlons de la campagne, elle sert à canaliser la violence ? Comme le disait Malcom X : *« Le suffrage ou le carnage »* ?
L.P. Oui, l'élection est une manière d'éviter la violence. Il suffit de regarder l'Histoire.

On se plaint, mais nous sommes dans une société pacifique et efficace.

Vous parlez de l'isoloir et de cette magie : un isolement produit une volonté collective. Nous décidons ensemble en nous séparant les uns des autres…
L.P. L'isoloir est un endroit extraordinaire ! Il a été créé pour que l'on soit seul afin d'échapper aux pressions extérieures. Mais on y entre avec ses appartenances. C'est en tant que partie d'un ensemble que l'on va voter, et l'addition de tous les isolements fait la volonté collective.

***« L'ambition électorale est un mixte de désir et d'orgueil attisé de surcroît par l'envie »*, écrivez-vous. Une sorte de combo des péchés capitaux ?**
L.P. Disons une moitié des péchés capitaux. Vous connaissez la distinction théologique entre les péchés qui sont désirs de possession, les péchés « concupiscibles », et les péchés « irascibles », liés eux à la frustration, comme la colère. Les candidats sont poussés plutôt par la première catégorie de mobiles.

Parlons du discours et de la rhétorique. Aristote explique que les politiques ne doivent pas parler qu'à la seule raison. Sinon, on échoue à coup sûr ?
L.P. S'adresser à la raison réussirait si les électeurs étaient entièrement rationnels, mais, comme tout le monde est mû par la passion, il faut intégrer la dimension psychologique dans la communication. C'est le coup de génie d'Aristote !

Quelle est la place du charisme ? Est-ce lui qui fait la différence ?
L.P. Il est rare, l'homme charismatique ! Ce n'est pas seulement quelqu'un qui réussit, il doit incarner quelque chose qui lui est supérieur. Le charisme, dans la définition de saint Paul, est une grâce divine. Il faut qu'il incarne – dans le cas d'un homme d'État – la nation ou la patrie. Il doit signifier ce que les électeurs veulent voir leur nation devenir. Dans le livre, je développe l'exemple de Kennedy décrit par Norman Mailer. Il personnifiait ce que l'Amérique voulait être.

Quelle œuvre exprime le mieux ces passions ? *Coriolan* de Shakespeare ?
L.P. Il y a tout dans Shakespeare. *Coriolan* offre le cas limite de l'anti-campagne, de l'anti-homme politique, celui qui n'arrive pas à s'abaisser à solliciter les voix, disant que « ce serait faire la putain ». Certains, aujourd'hui, n'arrivent pas à descendre au contact des électeurs.

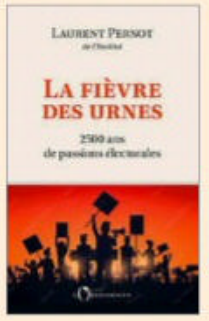
Les populistes ne sont-ils pas les représentants extrêmes de l'instrumentalisation des passions ?
L.P. Ils jouent sur les passions. Mais certains ont aussi des programmes. Évidemment, ils font appel aux passions, mais plutôt à la seconde catégorie de celles-ci, les passions irascibles. Le grouillement qui les travaille pose un problème, c'est un sujet refoulé.

Comme le disait Raymond Aron, que vous citez : *« Ceux qui croient que les peuples suivront leurs intérêts plutôt que leurs passions n'ont rien compris au xx^e siècle »*, ni au XXI^e ?
L.P. Oui et puis, d'un autre côté, on se méfie des passions, elles font peur. Il m'a semblé qu'il valait la peine de mettre au clair ce sujet omniprésent.

Quelle passion domine la campagne actuelle ?
L.P. Nous n'avons pas encore atteint le registre passionnel.

C'est inquiétant ?
L.P. Ça couve. Les passions sont encore contenues, pour toutes sortes de raisons. Mais elles sont là !

Propos recueillis par Aurélie Marcireau



LA FIÈVRE DES URNES. 2 500 ANS DE PASSIONS ÉLECTORALES
LAURENT PERNOT
192 P., L'OBSERVATOIRE, 19 €

L'HOMME PROVIDENTIEL

« La rencontre d'un homme ou d'une femme avec un peuple. » Voilà ce que serait, selon la formule un peu éculée, l'élection reine qui propulse l'élu à la tête de l'État. Élection reine, car il y a bien une dimension royale : c'est *« le retour du refoulé monarchique »* analysé par l'historien Jean Garrigues dans son livre *La Tentation du sauveur. Histoire d'une passion française*. Il y convoque Girardet et ses fameuses *« mythologies politiques »* parmi lesquelles le sauveur. Une figure toujours pertinente tant les Français sont en quête – aujourd'hui encore – de l'« homme providentiel » que cherche à incarner notamment Éric Zemmour. De Napoléon à Mendès, cette fascination pour « l'homme du recours » parcourt l'histoire du pays, notamment au moment des crises. Mais pourquoi, s'interroge l'auteur, a-t-elle toujours cours dans une démocratie apaisée ? Réponse : c'est *« un mode de régulation périodique des antagonismes sociaux et politiques que le système démocratique n'a pas su résoudre »*. La question du charisme est fondamentale dans cette histoire.

On la retrouve au cœur d'un autre livre passionnant signé du professeur de Princeton Davis A. Bell, *Le Culte des chefs.* Il interroge le rôle du charisme, cette *« grâce divine »* et des hommes charismatiques (Napoléon, Bolivar, etc.). Si ces derniers ont souvent menacé les institutions, ils ont également contribué à leur création. *« Il est plus facile d'aimer une personne qu'une constitution »* et les hommes charismatiques, *« cette force combustible dangereuse »*, peuvent encore avoir un rôle à jouer au XXI^e siècle, écrit l'universitaire. Mais *« notre tâche est de choisir ces dirigeants charismatiques à bon escient, de juger avec le plus grand soin les individus et les causes qu'ils incarnent »*.

A.M.

LA TENTATION DU SAUVEUR. HISTOIRE D'UNE PASSION FRANÇAISE
JEAN GARRIGUES
252 P., PAYOT, 18 € (Version remaniée de *Les Hommes providentiels. Histoire d'une fascination française*, 2012.)

LE CULTE DES CHEFS. CHARISME ET POUVOIR À L'ÂGE DES RÉVOLUTIONS
DAVID A. BELL
384 P., FAYARD, 26 €

AU-DESSUS DE NOS TÊTES

Emma Carenini

Notre relation à l'astre du jour est l'une des plus fondamentales. Pendant que la pensée écologiste explore notre lien avec les choses terrestres (plantes, animaux, végétaux, icebergs, etc.), notre amour pour les bienfaits du soleil forme un invariant qui se décline à travers les civilisations. Depuis l'essor des cultes solaires liés à la révolution agricole (8 000 av. J.-C.), où il est principalement perçu comme la source de toute vie, jusqu'à l'avènement de l'héliocentrisme et les calculs sur la grandeur de l'Univers, en passant par l'abbé Suger concevant au XII^e^ siècle les premiers grands vitraux de la basilique Saint-Denis, le soleil accompagne l'humanité dans son devenir, de sorte qu'il prend souvent une valeur politique (lorsque les dictateurs le revendiquent) ou juridique (lorsque sa course marque les heures légales de travail).

Tous nos soucis, mutations politiques et inquiétudes spirituelles remontent vers lui comme une prière, tantôt sacrée, tantôt profane, toujours reconnaissante. En adoptant le ton d'un livre pour enfants, l'autrice transforme sans doute de complexes mythologies en croyances naïves, mais sa légèreté fait sa force : c'est assez qu'elle les raconte. Cela finit par faire *Soleil. Mythes, histoire et sociétés,* un livre divertissant de culture générale, recueil d'anecdotes idéal pour la plage, avec ou sans parasol.

Maxime Rovère

MANIFESTE SOCIAL-LIBÉRAL

Débattre sur les inégalités implique en général une critique de notre système économique et social, accusé de les favoriser. C'est du point de vue inverse que partent les économistes Yann Coatanlem et Antonio de Lecea : comment réduire les inégalités, néfastes au-delà d'un certain seuil à la croissance et à la stabilité politique, de l'intérieur du capitalisme, en en élaborant une version plus « inclusive » ? À cet effet, nos auteurs en pointent le caractère *« multidimensionnel »* : loin de se limiter aux revenus et aux patrimoines, les inégalités viennent des entreprises occupant une position dominante, se doublent de discriminations dans l'accès à l'éducation, la mobilité sociale ; et elles sont aussi générationnelles, environnementales, etc.

Réaliser non pas une égalité parfaite potentiellement liberticide, mais une *« équité efficace »* passe par des mesures ciblées, une lutte contre l'impôt privé que représentent les rentes de certaines firmes non liées à l'innovation, et l'instauration d'un revenu universel, apte à prévenir les bouleversements dus à la robotisation. *Le Capitalisme contre les inégalités*, ouvrage très détaillé, dresse en bref un programme « libéral-progressiste » proche, dans son esprit, de celui, attendu pour la présidentielle, d'un certain… Emmanuel Macron – ce qui lui donne son actualité.

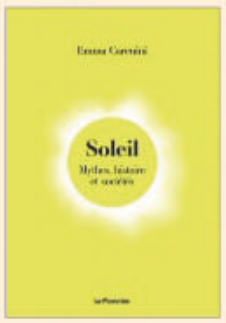
Patrice Bollon

MAILLOT ET POLITIQUE

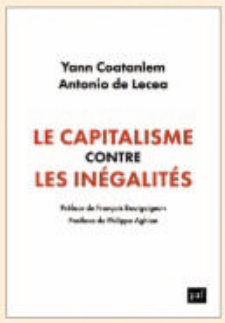
Le maillot de bain, tissu d'un rapport au monde et de relations libérées des conventions étouffantes de l'espace urbain ? C'est l'un des possibles explorés par Audrey Millet dans *Les Dessous du maillot de bain,* remarquable synthèse de l'histoire de ce vêtement. Qu'il soit moulant ou drapé, à ficelles, à pinces ou à broches, sportif ou farniente, sa fonction principale et paradoxale est de… dénuder. Son apparition reste indissociable d'une histoire de la mode et du rapport sensible au corps, mais aussi de la vision d'éléments naturels comme l'eau – furieuse ou dormante, le rivage, la plage…

Le propos d'Audrey Millet s'inscrit ainsi dans le sillage de l'anthropologie sensorielle d'historiens tels Alain Corbin ou Georges Vigarello. Il n'élude pas non plus le poids d'une industrie économique favorisée par les progrès scientifiques qui ont débouché sur des fibres synthétiques (lycra, élasthanne…) Enfin – et surtout –, il se fait politique lorsqu'il insiste sur ce que le maillot de bain peut signifier d'hypersexualisation et d'objectivation pour un corps féminin assujetti par des siècles de patriarcat et de misogynie, tout en réussissant à ouvrir des perspectives positives et jamais naïves de réappropriation de cet extensible bout de tissu.

Eugénie Bourlet



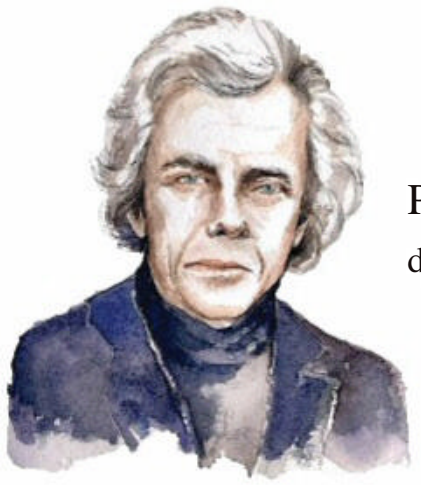
SOLEIL. MYTHES, HISTOIRE ET SOCIÉTÉS
EMMA CARENINI
200 P., LE POMMIER, 20 €



LE CAPITALISME CONTRE LES INÉGALITÉS
YANN COATANLEM, ANTONIO DE LECEA
352 P., PUF, 27 €

LES DESSOUS DU MAILLOT DE BAIN. UNE AUTRE HISTOIRE DU CORPS
AUDREY MILLET
270 P., LES PÉRÉGRINES, 20 €

DR/LE POMMIER – JEAN-CHRISTOPHE MILHET/HANS LUCAS VIA AFP – SHAWSHOTS/ALAMY STOCK PHOTO/LES PÉRÉGRINES



PASCAL ORY
de l'Académie française

PROPAGANDE

Le mot est catholique mais la chose remonte à la nuit des temps. Le mot est péjoratif mais la chose est partout. Au commencement est la vigne. *Propagare*, c'est provigner, autrement dit (vers l'an 1100, sous la plume de Rachi de Troyes, rabbin universel mais aussi vigneron champenois) marcotter une vigne. La propagation est d'abord synonyme de rejeton, mais elle ne tarde pas à englober toutes les formes de la reproduction, de la multiplication. C'est bien ainsi que l'entend, en 1622, la puissante et menacée Église catholique, quand elle fonde une nouvelle congrégation – traduisez : un nouveau ministère – *De propaganda fide*. Pour un esprit religieux, rien de plus important que la Foi – la vraie foi, bien entendu, opposée à l'Erreur de Luther et Calvin. On est au cœur de ce qu'on appellera plus tard la Contre-Réforme, que le politiquement correct a rebaptisée plus récemment Réforme catholique.

Pour qui n'aurait pas compris qu'on est ici au plus près de la modernité politique, il suffira de constater qu'en français l'extension de la formule colle exactement à la Révolution française : le premier usage du mot au sens où nous l'entendons aujourd'hui – instrumentalisation de tous les moyens de communication pour propager une idéologie – est repéré, en 1792, dans un texte de Condorcet – excusez du peu. Et pour qui aurait oublié que la formule peut être tout à fait positive, il suffira de rappeler que la culture léniniste faisait figurer l'« agitation-propagande », plus connue sous le nom d'*agit'prop*, dans le bagage du révolutionnaire accompli.

Voilà pourquoi le seul moment où la République française a imaginé un ministère à la « Propagande » se situe dans le dernier gouvernement de Front populaire, dirigé par Léon Blum, en 1938, à l'époque où commencent à paraître les premières analyses du phénomène (Serge Tchakhotine et son travail méconnu sur *Le Viol des foules par la propagande politique*). Assurément, chez Blum, le terme recouvre moins le contrôle de l'information, dans une démocratie libérale qui continue à garantir le pluralisme de la presse écrite ou filmée, que ce qu'on appellera ensuite la diplomatie culturelle, ladite démocratie libérale étant obligée de lutter avec les mêmes armes contre la propagande, ambitieuse, systématique et bien dotée, des régimes que certains commencent à dénommer totalitaires.

Il n'en reste pas moins qu'on a désormais basculé dans une autre ère : une étude de la création, deux ans plus tard, par la dictature de Vichy, d'une administration inédite chargé de la propagande a révélé que trois expertises s'y rejoignaient : celle des catholiques – canal historique de ce programme de diffusion à vocation universelle *(catholicos)* –, celle des anciens communistes retournés – le Premier ministre de Vichy chargé de ce secteur, Paul Marion, est un ancien dirigeant communiste – et, enfin, la publicité commerciale – on n'oubliera pas que la notion de *mass media* vient de naître aux États-Unis, dans ce milieu, qui invente aussi celle de *marketing*.

Cette convergence dit beaucoup ; au vrai, elle dit l'essentiel. Les expériences totalitaires ont contribué à diaboliser le concept de propagande, mais se focaliser sur ce moment historique rend myope. Tout système politique fait sa propagande – elle se repère aisément, il y a trois mille ans, dans le fonctionnement des monarchies mésopotamiennes ou pharaoniques – et qu'est-ce qu'un temple, de quelque religion que ce soit, sinon un concentré de propagande ? L'art sacré est, par essence, un art visant à défendre et à illustrer une vérité absolue. Se promener dans une église ou une mosquée, mais aussi dans un musée peuplé de tableaux ou de sculptures religieuses, c'est se confronter en permanence à une apologétique, à laquelle ont travaillé depuis des siècles une foule d'artistes, aujourd'hui obscurs ou magnifiés. La sublimation de la religion religieuse en religion culturelle ne change rien à ce constat. La question n'est donc pas dans le moyen utilisé, mais dans les valeurs propagées. Il va falloir se débrouiller avec ça.

AUDREY SOVIGNET

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'académie Goncourt

AMPLIFIER...

On propose davantage à un écrivain de couper que d'amplifier. Pourquoi ? Parce que saint Thomas a besoin de voir pour croire. Saint Thomas le lecteur au crayon rouge manque d'imagination : s'il peut biffer ce qui se présente devant ses yeux, il ne rêve pas d'y ajouter quelque chose.

Attention ! Vous serez d'abord jugé par des saints Thomas — vos proches, les éditeurs — et, sournoisement, vous abritez sans doute un saint Thomas en vous. Vous vous fierez d'autant plus à lui que supprimer d'un trait va vite en procurant l'impression de travailler. Saint Thomas dissimule mal un grand oisif.

Certes, on doit veiller à l'excès. Une profusion de mots, de détails, de séquences inutiles finit par lasser. J'insiste sur « finit par lasser », car ce n'est pas forcément au passage où l'on éprouve de l'ennui que se cache son origine. Rarement contemporain de sa cause, l'ennui arrive avec un léger différé. Il résulte. Au théâtre, on le vérifie bien : si le spectateur bâille à la scène 4, cela découle de la scène 3. Retrancher apporte une solution aisée à une critique aisée.

Or l'ennui ne provient pas seulement de ce qui surcharge, mais de ce qui manque. La platitude assomme, ainsi que la pauvreté des termes, l'apathie de l'expression, l'absence de relief, le défaut de perspectives.

Pénétrons dans l'atelier de Jean-Jacques Rousseau, un des meilleurs prosateurs français doublé d'un immense philosophe. Cet autodidacte complexé admettait sa lenteur d'esprit, confessait ne rédiger que laborieusement, en mâchant et remâchant ses sentences durant ses promenades ou au creux de ses nuits. Ses manuscrits dont les versions se succèdent, surchargés de ratures, d'additions, de variantes, témoignent de son opiniâtreté. Victor Cousin a étudié ceux de l'*Émile* et nous permet de cerner ses gestes d'artisan.

Voici la **première rédaction** :

« Si vous regardez la science en elle-même, vous entrez dans une mer sans fond, sans rêves, toute pleine d'écueils, vous ne vous en tirez jamais. »

Rousseau, conscient que l'image de la mer, par sa brièveté, relève plus de la rhétorique que de la poésie, développe lors d'une **deuxième rédaction** :

« Celui qui vient pour la première fois au bord de la mer, enchanté du spectacle des coquillages, en ramasse un, puis un second, puis un autre ; il ne cesse d'être tenté de se baisser, de choisir, de prendre ; il se charge, s'accable, et finit pas tout jeter. »

Ouf ! La formule conventionnelle a généré une scène pittoresque, rythmée, capable de toucher chacun. Cependant, Rousseau remarque que l'image s'est détachée de la pensée. Il convient de les fondre ensemble. D'où cette **troisième rédaction :**

« Quand je vois un homme, épris de l'amour des connaissances, se laisser séduire à leur charme, et courir de l'une à l'autre sans savoir où s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage, cueillant des coquilles et commençant par s'en charger, puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude, et ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter et retourne à vide. »

Cette phrase chef-d'œuvre donnerait-elle raison à Rousseau qui prétendait n'avoir du talent que là où il fallait du travail ? À l'évidence. Pourtant, j'essaierai quand même d'éviter l'emploi excessif de « savoir », de « voir » – j'avoue ma pathologie : je souffre d'une oreille hautement allergique aux répétitions.

Mon conseil : prenez le temps d'amplifier. Si le court est bon, le trop court pèche. La sécheresse du style exprime souvent la paresse et la hâte de l'auteur, pas son perfectionnisme. Pressé, il indique au lieu d'écrire. Écrivez toujours. Écrivez sans relâche.

AUDREY SOVIGNET

En Ukraine, les jeunes changent l'image du français

Si Kiev est membre de l'Organisation internationale de la Francophonie depuis 2006, la langue française a longtemps pâti d'une image vieillotte que tentent de changer plusieurs programmes récents.

Quand la Russie a envahi l'Ukraine le 24 février, on a entendu beaucoup d'Ukrainiens s'exprimer en français sur les chaînes de télévision ou à la radio. C'est étonnant, surtout si l'on regarde le nombre de locuteurs de la langue de Molière en Ukraine : selon le dernier recensement de 2010, ils ne sont que 285 800 à y parler français. Sur une population de 44 millions d'habitants, c'est peu. Ce qui surprend aussi, c'est le nombre de langues parlées dans ce pays. Outre l'ukrainien – la langue officielle –, Kiev reconnaît treize langues minoritaires, dont le polonais, le yiddish, le hongrois, le biélorusse, le roumain, le grec pontique et l'arménien (parlés dans le sud du pays), le tchèque et le slovaque. Sans oublier le russe, compris par la plupart des Ukrainiens, en raison de la proximité des deux langues, de la présence de l'Ukraine dans l'Union soviétique et, avant cela, dans l'Empire russe. Sur le papier, la population semble vivre un bilinguisme, voire un multilinguisme au quotidien.

Façade de l'Institut français de Kiev en Ukraine, pays où 275 000 élèves étudient notre langue.

INSTITUT FRANÇAIS UKRAINE.COM

D'UNE LANGUE DE SALON À UNE LANGUE HIGH-TECH

Toutefois, la jeune génération rebat les cartes, préférant apprendre l'anglais que le russe à l'école. À l'université, la plupart des étudiants choisissent l'allemand, qui jouit de la réputation d'un idiome à usage commercial. Le français arrive en troisième place. La faute à une idée ancienne qui fait de la langue de Molière une langue de salon, réservée à l'aristocratie et à l'intelligentsia. Ainsi, quand l'Ukraine a choisi d'adhérer à l'Organisation de la Francophonie en 2006, elle devait dépoussiérer l'image du français. Cette idée fut au cœur du programme « 2019, Année du français en Ukraine », qui visait à montrer que le français est aussi une langue de travail dans les secteurs de l'économie, des finances, des sciences et des nouvelles technologies.

La même année, la chaîne TV5 Monde a réalisé un reportage sur un « hackaton », un concours numérique national qui visait à développer une application pour les touristes francophones. Tous les jeunes participants parlaient un français à faire des envieux. Aujourd'hui en Ukraine, 275 000 élèves étudient le français dans les écoles, collèges et lycées. Il existe des sections bilingues francophones à Kiev, Dnipro, Odessa, Lviv et Donetsk, dont beaucoup sont orientées vers les sciences et la technique. Aussi, de nombreuses universités techniques forment leurs élèves en français. Ce programme en direction des étudiants va de pair avec un vaste programme de formation des futurs professeurs de français dans une trentaine de départements dispersés dans toute l'Ukraine. En dehors du milieu scolaire et universitaire, les Alliances françaises dans le pays et l'Institut français de Kiev dénombrent 5 000 personnes qui apprennent le français dans leurs locaux.

Pour susciter l'engouement des Ukrainiens pour la langue française, l'ambassade de France insiste sur le fait que la maîtrise du français peut non seulement ouvrir des portes pour des postes à responsabilité dans l'administration et le monde de l'entreprise, mais aussi favoriser le rapprochement de l'Ukraine avec l'Union européenne. Que le président Volodymyr Zelensky a appelé de ses vœux le 28 février dernier, en demandant officiellement l'intégration de son pays dans l'UE.

Gladys Marivat

L'insulte, mode d'emploi

Échange tendu entre Gérald Darmanin et Apolline de Malherbe le 8 février, sur BFMTV.

Au cours de cette campagne, les noms d'oiseaux auront volé bas : *guignol, bon à rien, crétin* sont venus jusqu'aux lèvres de personnalités que l'on eût crues davantage maîtresses d'elles-mêmes. Au demeurant, et quand cela ne consolerait qu'à moitié, on peut toujours se dire que ce n'est pas mieux ailleurs… et que ce fut même pis par le passé : les joutes oratoires étaient d'une tout autre violence il y a un siècle, notamment au sein d'une Assemblée nationale qui ne se formalisait pas outre mesure d'un argument *ad hominem* !

Là où nous n'avons guère progressé, en revanche, c'est dans la façon de rapporter ces agressions verbales : J.-L. MÉLENCHON INSULTE J.-M. BLANQUER DE « CRÉTIN », avons-nous lu sur un bandeau de CNews. Le Petit Robert est à cet égard formel : « La tournure *insulter de* (et n.) est incorrecte grammaticalement. » Et de fournir un exemple pour nous prouver que la chose ne s'en dit pas moins : *« C'est pas la peine de nous insulter de pétasses »* ! Le verbe *insulter* dit bien ce qu'il veut dire – il y a eu offense –, mais n'est pas fondé à préciser de quelle insulte il s'agit. Pour ce faire, il faudrait lui substituer *traiter*, un verbe au champ sémantique autrement vaste et vague, mais qui, lui (c'est sans doute ce qu'il convient d'appeler l'équilibre des pouvoirs), autorise le locuteur à se montrer plus explicite dans la foulée !

Ironie du sort, qui vient confirmer le côté réfractaire, pour ne pas dire franchement contrariant, des Gaulois que nous sommes : alors même qu'au mépris de la syntaxe nous faisons des pieds et des mains pour que le rayon d'action du verbe *insulter* s'élargisse, nous nous appliquons à déposséder *traiter* du complément qui faisait tout son prix. De la banlieue nous est en effet venue la coupable habitude de traiter quelqu'un tout court, bref, de… l'insulter ! Là encore, Robert renâcle, mais moins. Dans la phrase *« Entendre la Mère crier Aïe ! Aïe ! ça me fait rire, parce que si c'était moi elle me traiterait, mais son petit docteur… »*, il veut voir une familiarité plus qu'une incorrection. Ce chassé-croisé n'en était pas moins inutile, sauf pour souligner combien nos habitudes langagières demeurent fragiles.

TRAITÉ DE MISOGYNE, MAIS TAXÉ DE MISOGYNIE !

Il semblerait d'ailleurs qu'à son tour le verbe *taxer* voie son intégrité menacée : n'avez-vous pas entendu dire que Gérald Darmanin s'était fait taxer de *misogyne* après le vif échange qu'il avait eu avec la journaliste Apolline de Malherbe ? L'Académie nous rappelle que, si le verbe *traiter* est bien suivi d'un adjectif (Harpagon se faisait *traiter* d'*avare* par ses gens), *taxer*, lui, doit précéder un nom, celui du défaut que l'on dénonce. Il sied donc de *taxer* Harpagon d'*avarice* et (si manque d'affinités avec lui) le ministre de l'Intérieur de *misogynie*.

Si au moins toutes ces subtilités pouvaient nous décourager de verser dans l'insulte !

Bruno Dewaele

CAPTURE D'ÉCRAN YOUTUBE

À LIRE
LE FRANÇAIS SOUS TOUTES LES COUTURES

Voilà un livre qu'il importe de mettre, d'urgence, entre toutes les mains. Celles des plus candides, qui découvriront là, en quelque 250 pages et 70 chroniques, l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur la langue française, ses splendeurs… et ses misères ! Mais aussi celles des « sachants », comme on aime à dire aujourd'hui, lesquels ne risquent pas davantage d'en sortir bredouilles : le propos est si dense qu'il y a toujours matière à découvrir ou à redécouvrir, à la lumière d'un éclairage nouveau. Le tout dûment réactualisé, le lecteur trouvant ici réponse à ses angoisses les plus récentes (*le* ou *la* covid, féminisation des noms de titres et de métiers, écriture inclusive, etc.). Il s'en faut évidemment que, sur un sujet aussi sensible, l'on soit d'accord sur tout, notamment avec le quitus donné ici un peu vite à une réforme de l'orthographe qu'il est permis de juger respectable dans son principe, mais critiquable dans nombre de ses choix. On n'en sera que plus reconnaissant à l'auteur d'avoir contribué à relancer le débat… B.D.

ON N'A PAS FINI D'EN PARLER ! DICTIONNAIRE SAVOUREUX DES SUBTILITÉS, AMBIGUÏTÉS ET INCONGRUITÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE
DOMINIQUE MATAILLET
264 P., FAVRE, 19,50 €

La candidate Les Républicains Valérie Pécresse espère « remplacer » Emmanuel Macron à la tête de l'État, au sortir de l'élection présidentielle du mois d'avril.

ANDREA SAVORANI NERI/NURPHOTO/NURPHOTO VIA AFP – PATRICE NORMAND/JC LATTÈS

LE VOCABLE DU MOIS

Remplacement

S'il est un mot qui donne le ton de l'actuelle campagne électorale, c'est bien le verbe *remplacer* ! Par le truchement de la théorie du « grand remplacement », évidence selon d'aucuns, fantasme complotiste pour d'autres, il est dans toutes les bouches et de tous les débats. Gardons-nous bien de traiter du fond dans ces colonnes vouées à la langue pour nous intéresser à la seule forme. Si *substitution* est partout cité, et à juste titre, comme un synonyme de *remplacement*, encore faut-il se souvenir, de peur de prêter le flanc au contresens, que l'un et l'autre se construisent de façon diamétralement opposée : c'est à bon droit que l'on évoquera l'éventuel *remplacement de Macron,* puisqu'il est le sortant. En revanche, *substitution* ne pourrait être suivi que du nom d'un entrant (Le Pen, Mélenchon, Pécresse, Zemmour, vous attendrez le premier tour pour barrer les mentions inutiles), ce qui prouve assez que les deux mots sont loin d'être interchangeables. De même, on veillera, si l'on préfère user du verbe, soit à *remplacer le sucre par l'édulcorant,* soit à *substituer l'édulcorant au sucre*. De quoi décourager les pharmaciens de « substituer par les formes buvables en ampoule » (site du Vidal) et les magistrats de « se faire substituer par un collègue » (site de la Cour de cassation) !

B.D.

QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

Martyr ou martyre

Si la gent féminine a dû batailler ferme pour que les noms de titres et de fonctions lui rendent justice, elle n'a point dû patienter pour que la martyre ait droit de cité au côté de son homologue mâle. La première édition du *Dictionnaire de l'Académie,* en 1694, distingue nettement les deux formes pour désigner « celui ou celle qui a souffert la mort pour la véritable Religion » (hérétiques et païens s'abstenir, donc, mais cela est une autre histoire). À noter également que la féminisation ne s'aventure pas au-delà de la religion (la vraie, encore une fois) et ne s'étend pas au sens figuré (« qui souffre beaucoup »). Mais le principal problème n'est pas là. Il réside plutôt dans le fait que le supplice subi par les précédents porte le même nom qu'eux mais s'écrit toujours, lui, avec un « e » final. L'étymologie y est sans doute pour quelque chose, la torture descendant du latin ecclésiastique *martyrium*, la personne que l'on torture du grec *martus, -uros*. Ce qui nous conduit à des phrases (heureusement peu courantes) comme « Le *martyr* endure le *martyre* », et « *La* martyre souffre *le* martyre ». Preuve supplémentaire qu'il s'agit là d'une famille à risque : le *martyrologe* ne se termine (ni ne se prononce) comme *catalogue*, qu'il est pourtant, si l'on en croit la définition des dictionnaires !

B.D.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE…

NICOLAS CARREAU*

« Catapulte »

« Ca-ta-pul-te ! Si on le prononce bien, en laissant un peu traîner le "u", on entend d'abord le cliquet qui lâche, le bras qui se détend, le projectile qui file dans l'air (c'est là qu'il faut faire traîner le "u") et enfin le "te" qui "tape" l'objectif. Éventuellement, si on écoute encore attentivement, on croit reconnaître aussi au moment du "pul", à condition cette fois de ne pas faire durer le "u", le "pull !" crié aux lanceurs de pigeons d'argile. Mais peut-être suis-je le seul à entendre tout cela. Ce mot me plaît parce que l'objet qu'il désigne est contenu tout entier dans sa prononciation : on le nomme, il est là. D'ailleurs, ce mot devrait toujours être écrit entre guillemets. Essayez. À voix haute. "Ca-ta-puuuuuul-te !" »

Propos recueillis par Hubert Artus

* Dernier livre paru : *Un homme sans histoires* (JC Lattès). Retrouvez Nicolas Carreau chaque dimanche sur Europe 1, de 14 heures à 15 heures, dans *La Voix est livre*.

En avril, ne te découvre pas d'un fil

C'est entendu, mais comment écrire ce dernier dans les sept mots que voici ? D'une façon à chaque fois différente, en tout cas !

A. chloro… ; **B.** …igrane ; **C.** haltéro… ; **D.** …odendron ; **E.** …oxéra ; **F.** pro…axie ; **G.** tranche… .

Bruno Dewaele

Le mot mystère

Quelle fulgurante ascension que la mienne ! Il y a trente ans, on me trouvait tout juste bonne à parler des métaux. Aujourd'hui, je suis devenue la meilleure amie de l'homme, le vrai, celui qui fait face à l'adversité et sort grandi de toutes les épreuves. Même à moi, cela fait un choc ! Heureusement, ça me connaît… Que suis-je ?

Poissons d'avril

Lequel, parmi les huit qui suivent, est le seul à ne pas vous avoir fait de farce en maquillant son orthographe ? (Profitez-en pour corriger les autres au passage !)

A. albacor ; **B.** barbu ;
C. cabillot ; **D.** cendre ;
E. flétang ; **F.** lote ;
G. tacot ; **H.** turbo.

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de février, cet extrait du deuxième volet de la trilogie de Leïla Slimani, *Regardez-nous danser*. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?

« Si les membres du Rotary insistèrent, s'ils se montrèrent si bienveillants, si attentionés à l'égard d'Amine, c'est aussi parce qu'il était marocain et que le club voulait prouver, en intégrant des Arabes parmi ses membres, que le temps de la colonnisation, le temps des vies parallèles, étaient terminés. Bien sûr, ils étaient nombreux à avoir quitté le pays au cours de l'automne 1956 quand la foule en colère avait envahi les rues et laissé libre cour à la folie sanguinaire. La briquetterie avait été incendiée, des hommes avaient été tués en pleine rue et les étrangers avaient compris qu'ils n'étaient plus chez eux. Certains avaient plié bagages [...]. Des propriétaires renoncèrent à leurs terres et aux années de travail auquel ils avaient consenti. Amine se demandait si c'était les plus peureux ou les plus lucides qui étaient rentrés chez eux. Mais cette vague de départ ne fut qu'une parenthèse. »

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	P	E	N	D	U	L	E	S
2	A	V	O	I	N	E	■	C
3	R	E	T	R	A	I	T	E
4	A	■	■	I	U	■	I	L
5	C	E	R	G	■	E	R	E
6	H	I	B	E	R	N	E	R
7	U	R	B	A	I	N	■	A
8	T	E	■	B	R	U	I	T
9	I	■	C	L	A	I	R	E
10	S	N	A	E	■	■	E	S
11	T	E	N	S	I	O	N	S
12	E	M	U	■	I	S	E	E
13	S	O	T	T	I	S	E	S

SOLUTIONS

Une bonne correction

attentionnés – **colonisation** – **était terminé** (s'il semble bien y avoir deux sujets, ce sont plutôt deux façons de qualifier une seule et même époque, d'où le singulier) – libre **cours** – **briqueterie** (ou **briquèterie**, un seul « t » en tout cas) – avaient plié **bagage** (toujours au singulier dans cette expression) – **auxquelles** (ce relatif doit s'accorder, non avec *travail*, mais avec le féminin pluriel *années*) – c'**étaient** (accord de rigueur, dans la langue surveillée, avec les pluriels qui suivent) – vague de **départs** (quand, comme ici, *vague* est synonyme de « série », son complément se met logiquement au pluriel).

Le mot mystère

Il s'agissait de la **résilience**. Avant de devenir la coqueluche des médias et de s'imposer comme l'un des termes indispensables de la psychologie moderne, *résilience* n'avait cours, en effet, qu'en mécanique et en physique. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'actualité lui a donné l'occasion de se rattraper depuis lors !

Poissons d'avril

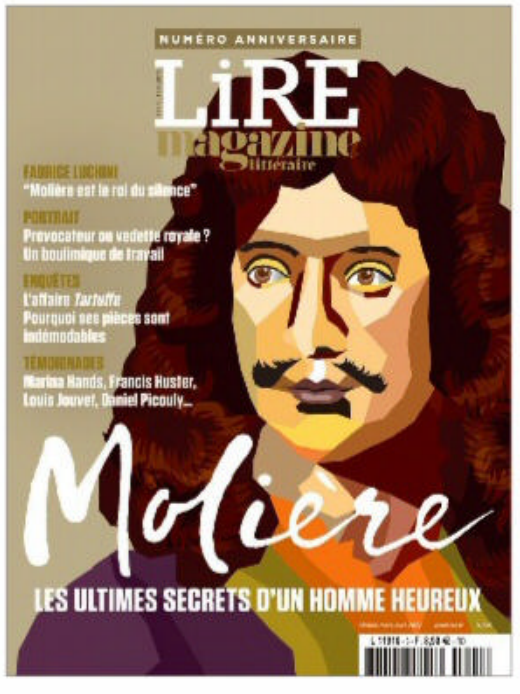
Réponse F, quand bien même la graphie *lotte* serait plus connue et plus courante. Les sept autres devaient s'écrire **albacore**, **barbue** (le barbu est un oiseau), **cabillaud** (*cabillot* existe, mais il désigne une cheville servant au tournage des manœuvres, à bord d'un navire), **sandre**, **flétan**, **tacaud** et **turbot**.

En avril, ne te découvre pas d'un fil !

chloro**phylle**, **fil**igrane, haltéro**phile**, **phil**odendron, **phyll**oxéra, pro**phyl**axie et tranche**file**.

• Des anagrammes et des livres **Spécial Molière** par Jacques Perry-Salkow

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »



À l'occasion des 400 ans de la naissance de Molière, découvrez notre hors-série « Molière, les ultimes secrets d'un homme heureux », disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr.*

Langue de Molière
Le génie de l'amour

Anagrammes dans le boudoir, avec Laurence Castelain, Actes Sud, 2020

Le Malade imaginaire
Aïïïeee ! Mal, grand mal !

Molière, 1673

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière
J'ai piqué l'âme et le bon esprit, dit-on

Les Précieuses ridicules
Si épicières de leurs culs

Molière, 1659

« Quoi ? sous un beau semblant
de ferveur si touchante
Cacher un cœur si double,
une âme si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gueusant
et n'ayant rien…
C'en est fait, je renonce à tous
les gens de bien »

Le Tartuffe
Et la truffe

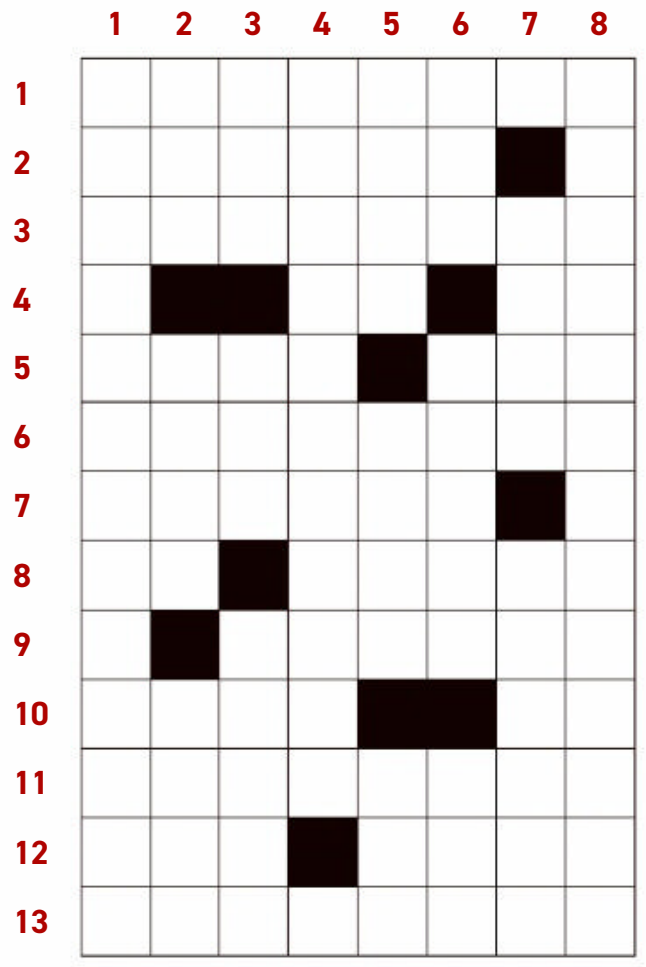
Molière, *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, 1669

« Moi, je veux me fâcher,
et ne veux point entendre. »

Le Misanthrope
L'atmosphérien

Molière, 1666

• Les mots croisés par Jean-Pierre Colignon



Horizontalement

1. Marchent grâce à l'ancre. **2.** Au menu d'Aliboron. **3.** Repli. **4.** Demi-dieu. Romains. **5.** De droite à gauche : de Nauplie ou de Patras. Le temps d'un palindrome. **6.** Faire comme la marmotte. **7.** Même un rural peut l'être ! **8.** Personnel. Rumeur, quand il court. **9.** Telle une caisse de batterie. – **10.** Bêtes de somme perturbées. Se place devant les lettres. **11.** Risques de ruptures. **12.** Touché au cœur. Maître de Démosthène. **13.** Boulettes.

Verticalement

1. Se font souvent larguer. **2.** Est arrivée par la côte. Autre nom d'un État occidental. Poisson-clown de fiction. **3.** De bas en haut, à toi. La moitié d'une brebis. Aurait-il pu avoir comme devise : « Sois naturel ! » ? **4.** Ballons ovales. **5.** Frère de l'aï. Fera des éclats. Trois points en tout. **6.** Dans des échanges entre Roumains. Rase et barbe. Agence de renseignement. **7.** Caisse familière. Prénom. **8.** Ourdies par de vils individus.

PHILIPPE
DELERM

DÉLICIEUX ET GLAÇANT

C'est peut-être un vieux souvenir du systématisme de l'épithète homérique, d'Achille et de son pied toujours léger. Plus sûrement à cause d'une surcharge au fil des siècles dans les écrits à prétention littéraire. Mais c'est ainsi. Dans le politiquement correct du style, l'adjectif est le plus souvent considéré comme un élément décoratif en stuc et en toc, l'allié privilégié du stéréotype, du cliché. Ce jugement est injuste par essence : si une classe de mots est condamnée par la banalité encombrante de son usage, c'est qu'elle a à l'opposé le pouvoir de traduire, beaucoup plus rarement mais précisément pour les mêmes raisons, la pensée la plus significative et la plus singulière. Baudelaire en est un bon exemple. Quand dans son poème *Correspondances* il évoque des parfums *« corrompus, riches et triomphants/ Ayant l'expansion des choses infinies »,* le discutable stylistique n'est pas dans le choix des adjectifs mais bien plutôt dans celui des substantifs, avec cette redoutable « expansion », rendue plus insupportable encore par la diérèse, héritage pesant qui contraint les comédiens jouant aujourd'hui Racine ou Molière à une stratégie qui tient de la gageure : marquer la diérèse sous peine d'être taxés d'inculture et la dissimuler avec une finesse infinitésimale pour éviter le ridicule. Et puis il y a Proust. Parlant de l'odeur du couvre-lit de la tante Léonie, il osera *« poisseuse et fruitée ».* Pour le coup, la théorie baudelairienne des correspondances fonctionne. D'une odeur il fait aussi une sensation tactile traversant les âges pour éterniser dans la mémoire et sous les doigts ces couvre-lits de vieille dame à l'épaisseur à la fois confortable et soyeuse, désirable et agaçante, que nous connaissons tous. Marcel touchera aussi juste avec *« la sonorité mordorée du nom de Brabant »* – c'est par lui que les parfums, les couleurs et les sons se répondront vraiment.

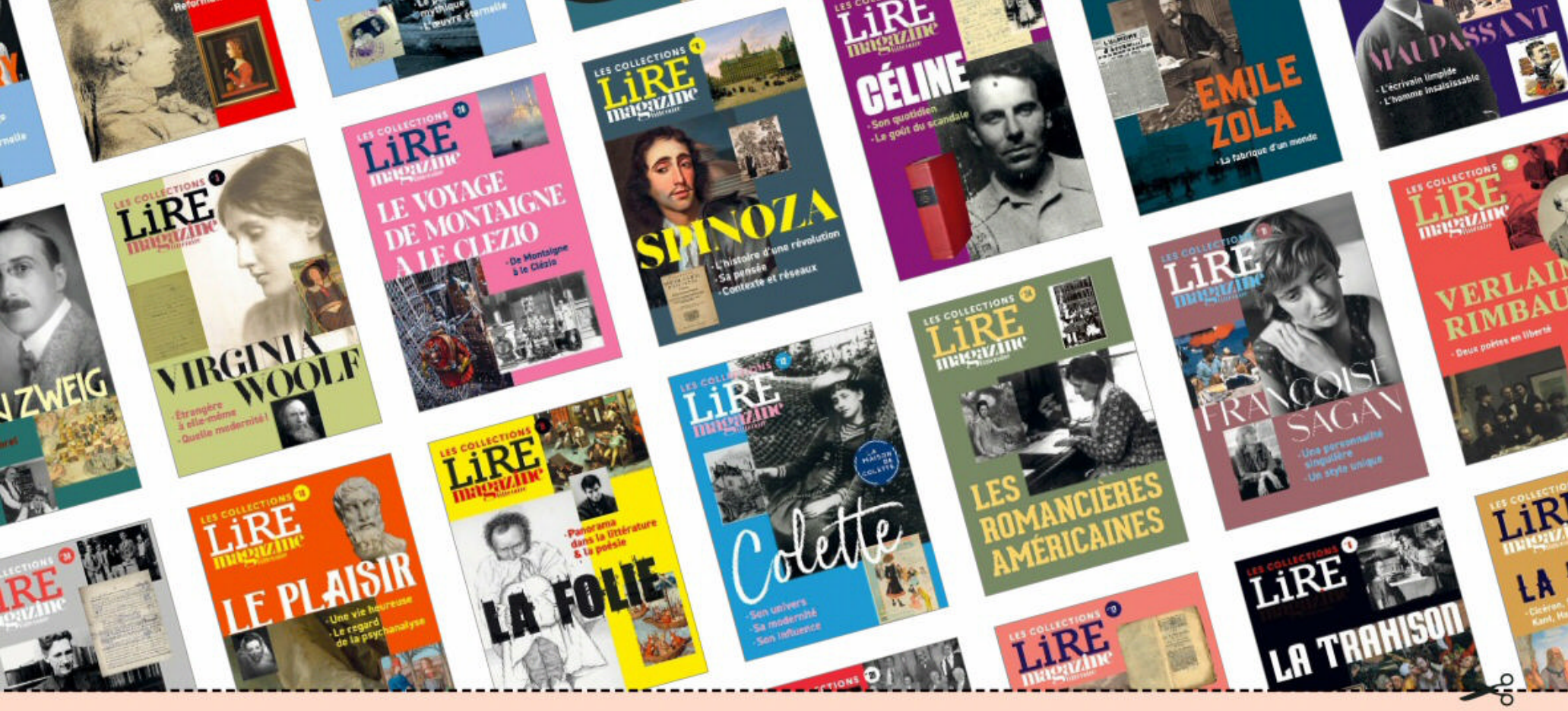
L'adjectif a ce pouvoir. Il a par ailleurs souvent une vie qui lui est propre, liée à un contexte, à une époque. Il en est ainsi depuis quelques mois de *délicieux* et de *glaçant*.

Délicieux. Il était temps de rendre un peu de vie contemporaine à ce mot devenu suranné, outrageusement sucré dans un temps où le sucre est le diable. Qui eût prédit qu'il nous reviendrait par le football ? Pas n'importe quel football. Pas le football oral, celui des commentateurs à la syntaxe souvent aléatoire, surchargeant leur discours de renseignements encombrants directement issus de leur écran d'ordinateur, et revenant à l'immédiateté de l'action en la décorant d'un inutile et bien alambiqué *de la part de* – un corner *de la part de* Neymar, comme si le joueur avait eu le temps de faire un emballage cadeau. Mais le football écrit, celui des journalistes au talent d'écriture patenté. On lit de plus en plus souvent qu'une passe de Di María, une talonnade de Mbappé étaient *délicieuses,* et l'effet produit par cette préciosité inattendue est incontestable, voire… délicieux. Car il s'agit quand même d'un univers frénétique, athlétique, où les réactions immédiates des spectateurs sont encore plus brutales que le jeu pratiqué. Y intégrer un geste subtil et paradoxal est un risque. Mais voir cette intention devenir plus efficace que la vitesse et la puissance est un bonheur tel qu'il faut un mot soudain reparé de toutes les subtilités pour la célébrer – délicieuse.

Le territoire de *glaçant* est infiniment plus large. Le mot s'étend en avalanche en ce moment. On l'entend en se disant qu'on ne l'employait guère naguère, et qu'il possède une force incontestable, tellement imagée. Il est très efficace pour disqualifier la violence ou la perversion, car il est beaucoup moins émoussé que le vocabulaire moral. *Glaçant* fait plus qu'emporter l'adhésion : il plonge, il étreint, il suffoque. Il provoque par ailleurs une émotion assez ambivalente, car en l'entendant on est à la fois convaincu par l'horreur évoquée et secrètement heureux qu'un mot puisse avoir un tel pouvoir. Le gardera-t-il ? De l'abus de sa répétition sourdra peut-être un affaiblissement, une usure. Nous saisira-t-il toujours en eau profonde ?

Les mots ont plusieurs vies parfois. En ce moment, c'est délicieux et c'est glaçant.

AUDREY SOVIGNET



LES COLLECTIONS LIRE magazine littéraire

Des dossiers passionnants et richement illustrés consacrés à vos écrivains favoris et aux grandes questions philosophiques.

COMMANDEZVOSNUMÉROS PRÉFÉRÉSPARMILES40VOLUMES DISPONIBLES.

LACOLLECTION COMPLÈTEDES 40 VOLUMES

179€ AULIEUDE 236€!

REF.	ARTICLE	QTE.	PRIX	REF.	ARTICLE	QTE.	PRIX
COL1	Romain Gary		5,90€	COL22	Blaise Pascal		5,90€
COL2	Sade		5,90€	COL23	Emil Cioran		5,90€
COL3	Virginia Woolf		5,90€	COL24	George Orwell		5,90€
COL4	Baruch Spinoza		5,90€	COL25	La morale		5,90€
COL5	Molière		5,90€	COL26	Victor Hugo		5,90€
COL6	La trahison		5,90€	COL27	Agatha Christie		5,90€
COL7	Stefan Zweig		5,90€	COL28	Marguerite Duras		5,90€
COL8	La folie		5,90€	COL29	J.R.R. Tolkien		5,90€
COL9	Louis-Ferdinand Céline		5,90€	COL30	Saint-Simon		5,90€
COL10	Le plaisir		5,90€	COL31	Léon Tolstoï		5,90€
COL11	Françoise Sagan		5,90€	COL32	Jean Cocteau		5,90€
COL12	Colette		5,90€	COL33	La mort: bibliothèque idéale		5,90€
COL13	Emile Zola		5,90€	COL34	Les romancières américaines		5,90€
COL14	Marguerite Yourcenar		5,90€	COL35	Milan Kundera		5,90€
COL15	Stendhal		5,90€	COL36	Le voyage de Montaigne à Le Clézio		5,90€
COL16	Denis Diderot		5,90€	COL37	Jean Genet		5,90€
COL17	Jean-Jacques Rousseau		5,90€	COL38	Franz Kafka		5,90€
COL18	Guy de Maupassant		5,90€	COL39	Fiodor Dostoïevski		5,90€
COL19	Honoré de Balzac		5,90€	COL40	Albert Camus		5,90€
COL20	Verlaine & Rimbaud		5,90€		**Les 40 volumes • 25% de remise**		179€
COL21	Les écrivains sous l'occupation		5,90€		**TOTAL**		

BULLETIN À RENVOYER À : BOUTIQUE LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 15 RUE DE LA FONTAINE AU ROI - 75011 PARIS.

Nom: .....
Prénom: .....
Adresse: .....
.....
Codepostal: |_|_|_|_|_| Ville: .....
E-mail: .....
☐ J'autoriseLireMagazinelittéraireàm'envoyersesactualités.

Ci-jointmonrèglementpar:
☐ Chèqueà l'ordredeEMC2 ☐ Cartebancaire
N°: |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Expirefin: |_|_| |_|_|

Dateetsignatureobligatoires:

|_|_| |_|_| |_|_|_|_|

Délai de livraison: dans les 15 jours suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/22 en France métropolitaine uniquement. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE.
Lire Magazine Littéraire est édité par EMC2 – SAS au capital de 325000 € - 15 rue de la Fontaine au Roi – 75011 Paris.

INDEX

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Djaïli Amadou Amal	*Cœur du Sahel*	Emmanuelle Colas	54	★★★☆☆
Aaron Appelfeld	*La Stupeur*	L'Olivier	79	★★★☆☆
Arnaud Ardoin	*Monsieur Éric*	Robert Laffont	93	★★★☆☆
Barroux	*L'ombre qui marche à mes côtés*	Urban Graphics	84	★★★★☆
Gautier Battistella	*Chef*	Grasset	67	★★★★☆
Marion Bello	*Des excuses pour les chiens*	Belfond	69	★★★☆☆
Carole Bensimon	*On adorait les cow-boys*	Belfond	78	★★★★☆
Léonard Burnand	*Benjamin Constant*	Perrin	86	★★★★☆
P. Djèli Clark	*Maître des djinns*	L'Atalante	73	★★★★☆
Philippe Collin	*Le Fantôme de Philippe Pétain*	Flammarion	97	★★★☆☆
Cristina Comencini	*L'Autre Femme*	Stock	81	★★★☆☆
Paule Constant	*La Cécité des rivières*	Gallimard	36	★★★☆☆
Kimi Cunningham Grant	*Le Silence des repentis*	Buchet-Chastel	81	★★★☆☆
Camille Dejardin	*John Stuart Mill, libéral utopique*	Gallimard	87	★★★☆☆
Jean-Paul Delfino	*Isla Negra*	Héloïse d'Ormesson	68	★★★☆☆
Lana Del Rey	*Violette sur l'herbe à la renverse*	Seuil	80	★★☆☆☆
Raymond Depardon, Kamel Daoud	*Son œil dans ma main. Algérie 1961-2019*	Images Plurielles/Barzakh	92	★★★☆☆
Jean-François Duval	*LuAnne sur la route*	Gallimard	60	★★★☆☆
Nicolas d'Estienne d'Orves	*Ce que l'on sait de Max Toppard*	Albin Michel	69	★★★☆☆
Audrey Fella	*Christiane Singer. Une vie sur le fil de la merveille*	Albin Michel	86	★★★☆☆
Brian Freschi, Ilaria Urbinati	*La Mer verticale*	Dargaud	84	★★☆☆☆
Norbert Gstrein	*Quand j'étais jeune*	Grasset/En lettres d'ancre	83	★★★★☆
Mahir Guven	*Les Innocents*	Grasset	71	★★★★☆
Régis Jauffret	*Microfictions 2022*	Gallimard	66	★★★★☆
Irène Joliot-Curie	*Marie Curie, ma mère*	Plon	95	★★★★★
Pierre Jourde	*La Tyrannie vertueuse*	Le Cherche Midi	21	★★★☆☆
Margaret Kennedy	*Le Festin*	La Table Ronde/Quai Voltaire	80	★★★★☆
Maylis de Kerangal, Joy Sorman	*Seyvoz*	Inculte	68	★★★★☆
Jack Kerouac	*Sur la route. Le rouleau original*	Folio	60	★★★★★
Catherine Lacey	*Banc*	Actes Sud	82	★★★★☆
Pierre Lascoumes	*L'Économie morale des élites dirigeantes*	Presses de Sciences Po	95	★★★★☆
António Lobo Antunes	*La Dernière Porte avant la nuit*	Christian Bourgois	79	★★★★☆
Sara Lundberg	*L'oiseau en moi vole où il veut*	La Partie	85	★★★★☆
Christophe Manon	*Provisoires*	Nous	87	★★★★☆
Michael McDowell	*Blackwater. La crue*	Monnsieur Toussaint Louverture	82	★★★★☆
Bernard Minier	*Lucia*	XO	6	★★★★☆
Pankaj Mishra	*L'Âge de la colère. Une histoire du présent*	Zulma	96	★★★☆☆
Eszter T. Molnár	*Teréz, ou la mémoire du corps*	Actes Sud	58	★★★☆☆
Paul Max Morin	*Les Jeunes et la guerre d'Algérie*	PUF	92	★★★☆☆
Davide Morosinotto, Pierdomenico Baccalario	*Maydala Express*	L'École des loisirs	85	★★★★★
Olivette Otele	*Une histoire des Noirs d'Europe. De l'Antiquité à nos jours*	Albin Michel	94	★★★★☆
Ludmila Oulitskaïa	*Le Corps de l'âme*	Gallimard/Du monde entier	58	★★★★☆
Alice et Atiq Rahimi	*Si seulement la nuit*	P.O.L	70	★★★★☆
Raphaël Rupert	*Mes migraines*	L'Arbre vengeur	69	★★★★☆
Julien Sandrel	*Merci, Grazie, Thank you*	Calmann-Lévy	72	★★★☆☆
François Sarano	*Au nom des requins*	Actes Sud	96	★★★☆☆
Raquel Taranilla	*La Multiplication des feux follets*	Métailié	83	★★★☆☆
Jean Teulé	*Azincourt par temps de pluie*	Mialet-Barrault	70	★★★☆☆
Antoine Wauters	*Le Musée des contradictions*	Sous-Sol	71	★★★☆☆

CULTURE MÉDIAS 9H-11H
PHILIPPE VANDEL
Écouter
LES MÉDIAS,
LA CULTURE
SOUS TOUTES SES FORMES
ET TOUTES LES COUTURES.
FLASHEZ POUR ÉCOUTER
EN PODCAST
LE POUVOIR DE L'ÉCOUTE
Europe 1

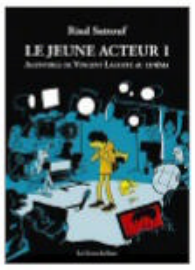
Mélanie Doutey

Dans le thriller *Inexorable*, la comédienne campe une fameuse éditrice ayant épousé un écrivain à succès (interprété par Benoît Poelvoorde). Il convenait, dès lors, de discuter un peu littérature avec elle, autour de ses goûts et souvenirs…

LES LIVRES DE VOTRE ENFANCE OU DE VOTRE ADOLESCENCE ?

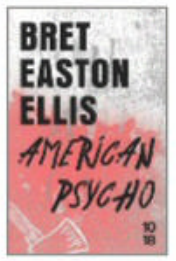
« Pour être très honnête, mon intérêt pour les livres, au départ, est très indirect. J'ai en effet été attirée par ceux-ci grâce à l'immense bibliothèque de la maison. Je la trouvais tellement belle que je la regardais beaucoup à l'intérieur. Je ne lisais pas trop, jusqu'à l'adolescence. En revanche, j'adorais griffonner des trucs, des petits croquis. Si j'ai souvent détesté les ouvrages qu'on nous faisait étudier – comme *La Peau de chagrin*, mon Dieu… –, j'ai vraiment aimé les nouvelles d'Edgar Allan Poe ou les romans de René Barjavel, comme *La Nuit des temps*. »

LES BANDES DESSINÉES QUE VOUS APPRÉCIEZ ?



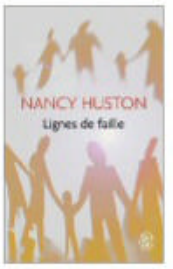
« Je ne m'intéressais pas trop à ce registre, jusqu'à ce que je découvre Riad Sattouf. Je ne remercierai jamais assez ma fille de me l'avoir fait connaître. *Le Jeune Acteur*, c'est absolument formidable, abordable pour tout le monde. Ce roman graphique constitue un document passionnant et très juste sur le cinéma. Riad Sattouf est, de plus, fort sympathique, ce qui ne gâche rien… »

VOTRE PLAISIR COUPABLE ASSUMÉ ?



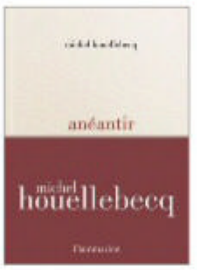
« Je garde un grand souvenir de certaines scènes d'*American Psycho* de Bret Easton Ellis. Il y a beaucoup de choses mémorables, dans cette histoire de *serial killer* dans le New York des années 1980-1990. Mais je dois dire que je n'oublierai pas la pastille de pissotière qui se retrouve dans le gâteau destiné à la petite amie… Le roman avait été porté au cinéma. Qui jouait Patrick Bateman ? Matthew McConaughey ? Ah, non, c'était Christian Bale *[rires]*… »

LE LIVRE QUE VOUS AVEZ LE PLUS OFFERT ?



« Je ne sais pas si c'est de la grande littérature, au sens où on l'entend traditionnellement, mais j'ai été bouleversée par la lecture de *Lignes de faille* de la Canadienne Nancy Huston. Quel livre ! Quelle manière de mêler toutes les histoires de ses protagonistes. J'avais vraiment envie de partager mon émotion avec les autres. Il y a d'ailleurs eu une très bonne adaptation pour les planches par Catherine Marmas. »

VOS PROCHAINES LECTURES ?



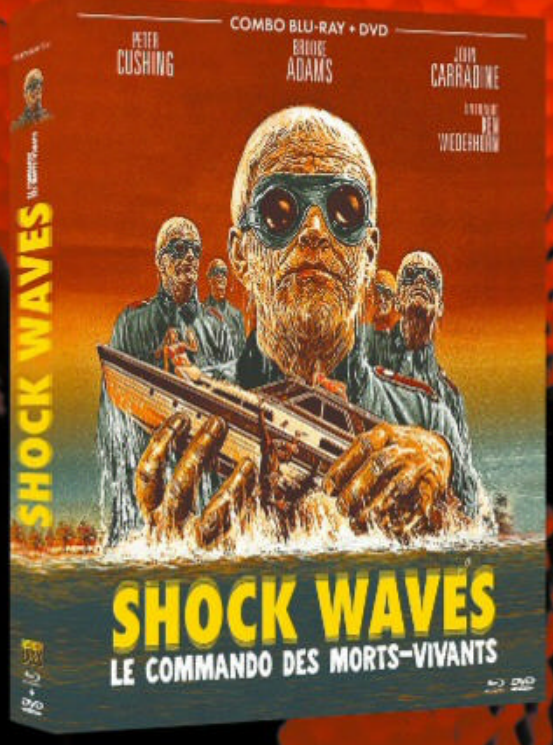
« Je suis en train d'avancer dans *Anéantir* de Houellebecq. Ne me dites rien, je n'ai pas encore fini *[rires]*… Comme dans *La Carte et le Territoire*, il a le chic pour nous diriger sur une piste, avant de prendre une direction inattendue, et de nous amener ailleurs. Je vais aussi me plonger dans *Connemara*, le nouveau Nicolas Mathieu, car j'avais beaucoup aimé son Goncourt, *Leurs enfants après eux*. »

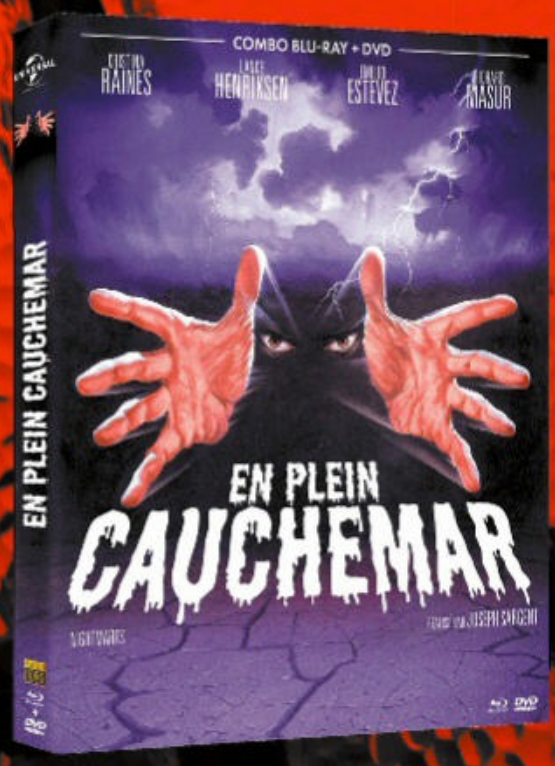
Propos recueillis par Baptiste Liger

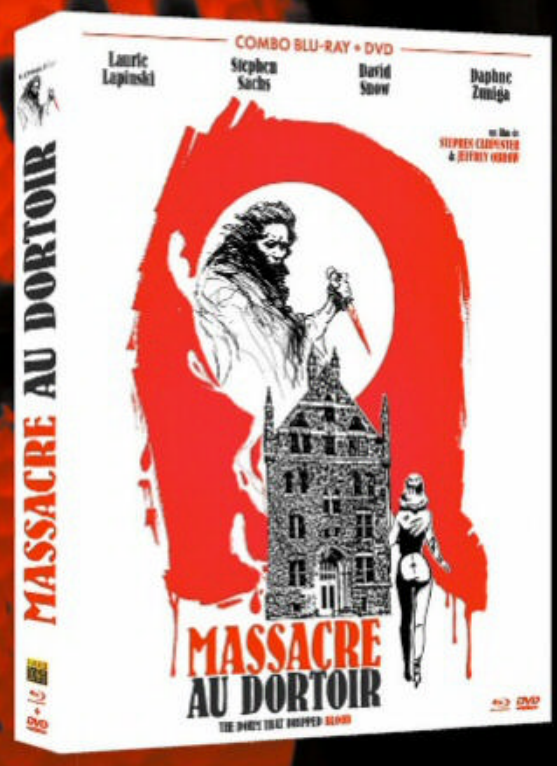
Inexorable, de Fabrice du Welz, avec Benoît Poelvoorde, Mélanie Doutey, Alba Gaïa Bellugi…
En salles le 6 avril.

YOHAN BONNET/AFP

EN AVRIL, NE TE DÉCOUVRE PAS D'UN FILM !







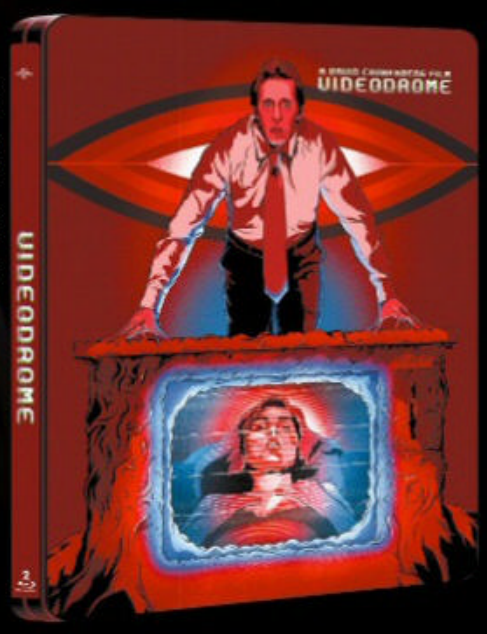
NOUVEAUX MASTERS RESTAURÉS EN HAUTE-DÉFINITION

EN COMBO (Blu-Ray + DVD) & DVD COLLECTORS

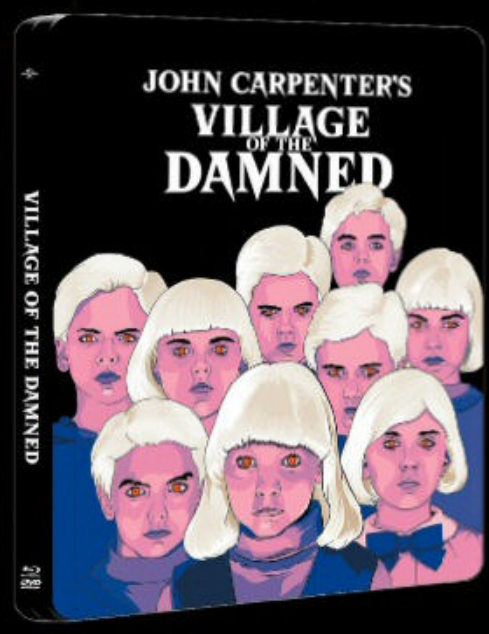
Suppléments exclusifs :
Les Films par des spécialistes (Jean-Pierre Dionnet, Caroline Vié, Julien Comelli,...), bandes-annonce d'époque, jaquettes réversibles...

ET AUSSI : DISPONIBLES UNIQUEMENT EN STEEBOOKS EXCLU FNAC

VIDEODROME
VERSION "UNCUT" INÉDITE
BLU-RAY BONUS
AVEC LES 4 PREMIERS FILMS
DE CRONENBERG EN HD



ÉDITION 2 BLU-RAY



LE VILLAGE DES DAMNÉS
INCLUS : LIVRETS COLLECTOR 24 PAGES

ÉDITION BLU-RAY + DVD

LE 12 AVRIL 2022

INFORMATIONS ET COMMANDES AU 01 55 17 16 16 / elephant1@wanadoo.fr

SHOCK WAVES © 1976 Zonix Company, renewed 2014 Route 66 Interactive Multimedia LLC. All Rights reserved. / EN PLEIN CAUCHEMAR © 1983 Universal Studios, Inc. All Rights reserved. / L'ENTERRÉE VIVE © 1972 Universal City Studios, Inc. All Rights reserved. / MASSACRE AU DORTOIR © 1981 Jeffrey Obrow Productions, All Rights reserved. / VIDEODROME : © 1983. Universal Pictures. All Rights Reserved / LE VILLAGE DES DAMNÉS : © 1995. Universal Pictures. All Rights Reserved © 2022 Elephant Films.

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES

LES FILMS DE PIERRE, ARTE France ET L'INA PRÉSENTENT

RETOUR À REIMS
[FRAGMENTS]

UN FILM DE **JEAN-GABRIEL PÉRIOT**

D'APRÈS RETOUR À REIMS DE **DIDIER ERIBON** ÉDITIONS **FAYARD** INTERPRÉTÉ PAR **ADÈLE HAENEL**

AU CINÉMA LE 30 MARS

CAHIERS DU CINEMA · Causette · LIRE magazine littéraire · SENS CRITIQUE · RADIO nova · Télérama

AFFICHE : PATRICK TANGUY - PHOTO : FÊTE DE LA VOIX DE L'EST (ANONYME 1958) © COLLECTION CINÉ-ARCHIVES